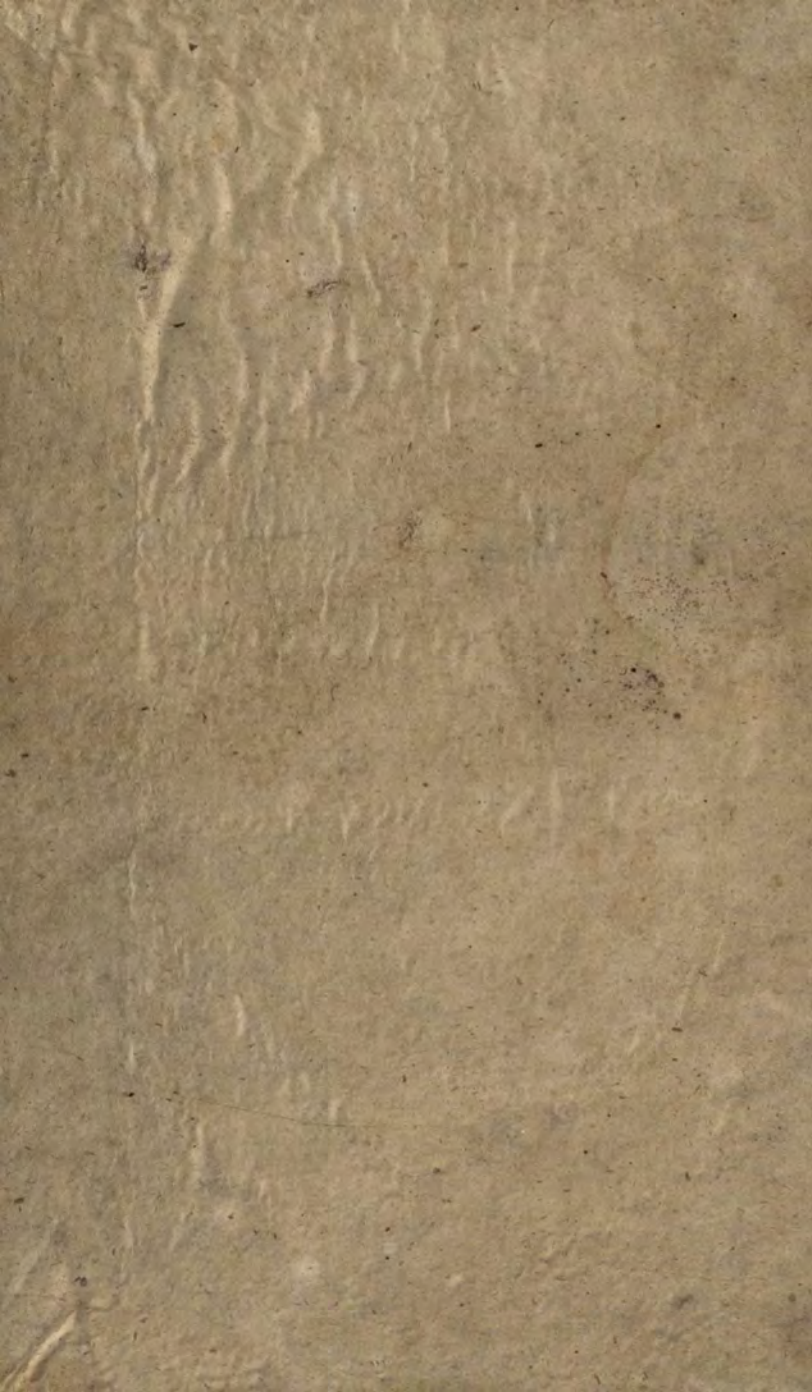


23 755









SCHLOSS HAINFELD.



SCHLOSS HAINFELD.



PARIS.—IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, 4, PRÈS L'ODÉON.

SCHLOSS HAINFELD,



UN HIVER DANS LA BASSE-STYRIE.

PAR LE CAPITAINE BASIL HALL,

De la marine royale anglaise ;
Commandeur de l'ordre royal de la Légion - d'Honneur.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS, SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR,

PAR JEAN COHEN.



PARIS.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

Rue Hautefeuille, n. 23.

CBGIOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773



Wa5166386

*lit. podróżnicza
Austria*

Wiel

SCHLOSS HAINFELD.



ON RIVER BANK, BASE-STYRIE.

23755

EST DE CANTON DE BASE-STYRIE.

Commandant de l'artillerie de la Légion d'Honneur.

Commandant de l'artillerie de la Légion d'Honneur.

EST DE CANTON.

PARIS.

ANNUAIRE PUBLIÉ PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

ISSUANT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

1881.

N-4530910

NH-65598/TMK

AVIS

AU LECTEUR.

Ayant fait, dans trois occasions différentes, et dans des circonstances qui n'avaient aucun rapport entre elles, des excursions sur le continent, l'idée m'est venue, il n'y a pas longtemps, que des extraits de mes journaux pourraient être favorablement reçus, soit par les personnes qui n'ont jamais vu les scènes que je décris, soit par celles qui, les ayant déjà

vues, ne seraient pas fâchées de les revoir par les yeux d'un autre.

Je me suis donc mis à trier dans mes notes toutes les parties qui s'élevaient au-dessus des autres, soit parce qu'elles offraient quelque éclat dans l'expression, soit parce qu'elles retenaient une portion de leur premier intérêt.

Mais je n'ai point tardé à reconnaître que ce choix s'accumulait dans mes mains, et devenait beaucoup plus considérable que je ne l'avais pensé, et qu'il n'eût peut-être été agréable à nos lecteurs.

Dans cet embarras, je me suis rappelé le parti que prennent les aéronautes, mot que les allemands ont si heureusement et si laconiquement traduit par celui de *Luftschiffer*, comme qui dirait navigateurs aériens, et j'ai résolu d'envoyer en avant un ballon d'essai pour m'assurer de quel côté soufflait le vent.

C'est donc l'épisode suivant que j'ai choisi pour ballon précurseur. Si, après que je l'aurai lancé, il prend la direction que je désire, ou, en d'autres mots, s'il rencontre le courant de la faveur publique, je pourrai risquer de couper les cordes qui retiennent le grand ouvrage que je m'occupe en ce moment à remplir de gaz, et je confierai le tout au même accueil bienveillant.

CHAPITRE PREMIER

Paris, ce 20 mai 1836.

C'est donc l'épiscopat suivant que j'ai
choisi pour ballon percuteur. Si, après que
je l'aurais lancé, il prend la direction que je
desire, ou, en d'autres mots, s'il rencontre le
courant de la faveur publique, je pourrai
risquer de couper les cordes qui re-
tiennent le grand ouvrage que je m'occupe
en ce moment à remplir de gaz, et je con-
firmerai le tout au même accueil bienveillant.

Paris, ce 20 mai 1836.

SCHLOSS HAINFELD,

ou

UN HIVER DANS LA BASSE-STYRIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'INVITATION.

PAR une belle et riante matinée de la fin d'avril 1834, je quittai Rome pour me rendre à Naples, accompagné de ma femme et de mes enfants. Le climat de la *ville éternelle*, si favorable à la plupart des constitutions, ne l'avait guère été à la mienne, et pour la première fois de ma vie j'éprouvais une tristesse et une sorte d'indolence involontaires.

Les ruines sans nombre de Rome antique, les murailles du Vatican, la forêt d'églises, les somptueux palais, jusqu'au vaste Colysée lui-même, je dirai presque Saint-Pierre aussi, n'offraient plus aucun intérêt à mes regards languissants. Une assez vive attaque de rhumatisme vint à la fois m'expliquer mon état, et mon médecin, M. Gloag, homme aussi habile qu'attentif, qui avait une longue expérience du climat de Rome, si beau, mais si perfide, déclara qu'un changement d'air pouvait seul me guérir.

Jamais opinion sagement raisonnée ne se vérifia avec plus de promptitude. Dans les premiers moments qui suivirent mon départ, ni la chaleur du soleil ni la pureté du ciel n'eurent de charme pour moi. Et ce sentiment étrange, qui faisait que tout en respirant le bien-être je ne demeurais accessible qu'à la tristesse, persévéra tant que je restai dans le voisinage immédiat de Rome, et ne commença à se dissiper graduellement, mais visiblement, que lorsque ma voiture monta la douce pente de l'antique volcan d'Albano. Quand nous fûmes parvenus à la hauteur de plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de Saint-Pierre, du moins à ce que j'en jugeai par l'aspect du dôme que j'apercevais de loin, il me sembla tout à coup que mes poumons étaient délivrés d'un grand fardeau, et que le mécanisme subtil qui donne l'ac-

tivité à la respiration et maintient dans le corps le principe de la vie, était de nouveau libre dans ses mouvements. L'azur du ciel, la netteté avec laquelle se dessinaient les lumières et les ombres, m'enchantèrent, et je me surpris plus d'une fois me penchant hors de la voiture pour respirer la fraîcheur vivifiante des légères bouffées de vent qui s'élevaient par moments. Longtemps avant d'arriver à Albano, qui est situé, à ce que je crois, à environ mille pieds au-dessus du niveau du Tibre, je me sentis à la fois si heureux et si affamé, que si je n'avois pas été retenu par quelques ressentiments de rhumatisme, j'aurois sauté à bas de la voiture, et, prenant les devants, j'aurois monté la côte à pied pour commander le dîner. A Albano, de nombreux objets remplis d'intérêt fixèrent nos regards. Nos fenêtres donnaient en plein sur la mer, sur cette belle et classique Méditerranée, qui nulle part, si ce n'est à Naples, n'offre d'aussi grands souvenirs que dans le lieu où nous la contemplions en ce moment. La grève était à dix ou douze milles de distance, et entre la mer et nous régnait un large espace de terrain alluvial et marécageux, faiblement cultivé, et parsemé seulement de loin en loin de quelques brillantes et blanches chaumières. Plus près de nous, là où le sol s'élevait graduellement vers le foyer volcanique, la scène prenait un caractère plus fertile et plus varié : car, non-seu-

lement la campagne offrait les formes capricieuses que lui avaient données d'anciens tremblements de terre et éruptions de lave, mais elle était encore couverte de maisons de plaisance, de jardins, de vignobles et de plants d'oliviers, étincelants de l'admirable verdure d'un printemps italien.

A demi cachées par le feuillage, nous entrevoyions plusieurs restes d'anciennes constructions qui ajoutaient à ce que le point de vue avait de caractéristique. Les unes conservaient plus ou moins leur ancienne forme d'arches ou de tours, d'autres, réduites à n'être plus que de vastes masses des briques, entremêlées de quelques blocs de marbre sculptés, laissaient à peine deviner ce qu'elles avaient été jadis. Bien loin, sur la gauche, le long de la côte et dans la direction du sud-est, nous distinguions faiblement l'île de Ponzo, et l'on nous assura que, quand l'atmosphère était particulièrement sereine, on pouvait voir, plus loin encore, l'île d'Ischia, qui forme la branche septentrionale de la baie de Naples.

Il fallut mettre un terme à l'admiration que nous inspirait cette belle perspective, pour nous occuper des soins matériels de la route; comme nous voyagions par un *vetturino*, nous dûmes nous arrêter pendant une couple d'heures à Albano. Dans cet intervalle, plusieurs autres voitures arrivèrent; les unes changèrent de chevaux et re-

partirent sur-le-champ, les autres s'arrêtèrent pour se reposer comme nous. Dans le nombre de ces dernières, il s'en trouva une qui fixa particulièrement notre attention, et avec cette fièvre de curiosité particulière aux voyageurs, et qui est passée en proverbe, nous cherchâmes à découvrir quelles pouvaient être les personnes dont l'apparition nous avait frappés. Que l'on juge de notre joie en apprenant que c'était notre aimable et charmante amie Polonaise, au nom impossible à prononcer, la comtesse Rzewuska. Nous ne perdîmes pas de temps pour nous rendre à son appartement, afin de renouveler, ne fût-ce que pour un moment, une si agréable connaissance, car elle venait de Naples et nous de Rome. A peine nous eut-elle aperçus qu'elle s'écria :

« Oh quel bonheur ! il n'y a pas plus de deux jours que j'ai reçu d'Allemagne une lettre dont le contenu vous intéresse, et si nous ne nous étions pas rencontrés, je n'aurais peut-être jamais pu vous le communiquer. Ma correspondante croyait que nous étions encore tous deux à Rome, ne songeant pas que, dans cette saison de l'année, les voyageurs, qui arrivent en foule pendant l'hiver, se dispersent dans toutes les directions aussitôt qu'ils sentent la première haleine du printemps. Cette lettre, continua-t-elle, m'a été adressée par la comtesse Purgstall, dame écossaise âgée, qui

ayant épousé il y a quarante ans un gentilhomme autrichien, habite depuis ce temps le pays de son mari. Elle me charge de vous demander si vous êtes le fils de sir James Hall, un de ses plus anciens et plus intimes amis d'Édimbourg. Si cela est, comme je le pense, je dois en outre vous inviter en son nom, de la manière la plus pressante, à venir la voir à son château de Hainfeld, près de Gratz, pourvu toutefois que vous vous décidiez, en retournant chez vous, à passer par la Styrie au lieu de suivre la route battue du Tyrol. »

Il était impossible qu'une pareille invitation fût faite à des voyageurs moins gênés que nous par des plans tracés d'avance; car nous avions pris pour règle de nous laisser toujours guider par les circonstances, et de ne jamais nous lier les mains par des arrangements qui pourraient ne plus nous convenir quand le moment viendrait. D'après cela, la carte d'Europe était continuellement devant nos yeux, pour nous indiquer les lieux où nous devons chercher au moins le repos, si nous ne le trouvions pas, et l'ouvrage de mistress Starke nous guidait dans notre marche. Après avoir étudié les diverses routes et fait nos calculs de temps et de distance, nous décidâmes que, pourvu que nous recussions en temps convenable une invitation un peu plus positive, il serait assez agréable pour nous de visiter au château allemand, qui nous

offrirait des objets nouveaux et sortant de la routine ordinaire des voyages. Afin de prévenir tout malentendu, je crus bien faire d'entrer en communication directe avec la comtesse.

Je lui écrivis donc une lettre, dans laquelle je lui fis connaître combien nous étions de personnes et quels étaient nos plans pour l'été, et je lui demandai quelques renseignements sur les routes et sur la saison la plus convenable pour voyager en Allemagne.

A cette lettre je reçus deux réponses, la seconde écrite dans la fausse idée que la première avait été mal adressée; comme ces lettres contenaient bien des détails qui pourront servir à faire connaître le caractère de notre future hôtesse, je vais offrir à mes lecteurs d'amples extraits. Notre projet de lui faire une visite n'était encore nullement arrêté; mais ce projet commençait pourtant à nous intéresser, et la curiosité que nous inspiraient le caractère et la position de cette amie que nous n'avions jamais vue, fut singulièrement augmentée par notre correspondance avec elle. Je dois commencer par dire que tout ce que nous savions de la comtesse Purgstall, c'est qu'elle était sœur du mistress Dugald Stewart, veuve du célèbre philosophe moraliste; que vers la fin du dernier siècle elle avait épousé un seigneur allemand, qu'elle l'avait suivi en Autriche, et que jamais, depuis lors, elle n'avait

revu son pays natal. Nous avions en outre un vague souvenir d'avoir entendu dire qu'elle avait éprouvé de grands malheurs de famille, qu'elle était restée seule dans le monde; et de plus, qu'elle était fort spirituelle, et un peu bizarre dans ses manières. A la vérité, ni ses lettres, ni ce que nous avions appris d'ailleurs, ne put nous donner une juste idée d'une personne aussi extraordinaire que l'était cette dame; cependant en les relisant, maintenant que nous la connaissons mieux, nous y découvrons plus d'un passage qui aurait pu nous faire deviner en partie son caractère, lequel plus tard excita en nous un intérêt infiniment plus vif que nous n'aurions pu nous l'imaginer. Voici la première lettre de la comtesse; elle était datée de Hainfeld, le 7 mai.

« Je reçois à l'instant, mon cher monsieur, votre lettre, en date d'Albanò, de 210 avril; je suis depuis quelque temps si peu accoutumée à tout ce qui ressemble à une sensation agréable, que je tremble en vous disant combien je serais reconnaissante si mistress Hall et vous vouliez bien m'honorer d'une visite. Vos chers petits enfants auront, j'en suis sûr, besoin de repos. Je vous conjure de le leur accorder pendant quelques semaines à Hainfeld. Il y a sur l'étage que j'occupe

» trente-neuf pièces, complètement meublées, quoi-
» que à la mode du dernier siècle. L'air et les eaux
» sont bons; le pays est riche, bien cultivé, et assez
» varié pour être agréable. Je n'ose vous promettre
» des plaisirs; je suis veuve et je me regarde comme
» une branche coupée de l'arbre de vie; mais si
» un accueil plein de cordialité suffit pour vous
» rendre la solitude supportable, je puis vous assu-
» rer que vous le trouverez ici. La Hongrie n'est
» qu'à trois heures de chemin de chez moi; c'est
» un pays peu connu. Vous serez bien reçu par mes
» voisins de la frontière, et vous trouverez dans le
» peuple une race qui n'a rien de commun avec le
» reste de l'Europe.

» Quant à la route, elle est excellente, et à tous
» égards préférable à celle du Tyrol. Les premiers
» voyageurs anglais ont pris par hasard celle-là;
» c'est ce qui l'a mise à la mode, et depuis ce temps
» ils s'y sont tous abattus comme des volées d'oi-
» seaux. Les Alpes et les lacs de la Styrie sont aussi
» intéressants que ceux du Tyrol, ils sont encore
» inconnus aux Anglais, et Gratz vaut bien Inn-
» spruck. D'ailleurs, en prenant cette route vous
» jouirez d'un avantage que bien certainement
» vous saurez apprécier; c'est de faire la connais-
» sance de l'archiduc Jean, qui mène la vie la plus
» tranquille et la plus simple au milieu de ses forges,
» et qui vous recevra avec plaisir. Ce prince est

» merveilleusement instruit; il a de vastes con-
» naissances pratiques, et ses manières sont on ne
» peut plus agréables. Comme homme il a peu
» d'égaux, comme prince c'est un vrai phéno-
» mène.

» Je n'ose parler du pays de ma jeunesse; trente-
» cinq années d'absence m'ont effacé des souvenirs
» de tous ceux que j'aimais; mais si vous daignez ve-
» nir me voir, vous écarterez pour un moment le
» voile dont se couvrent pour moi des choses qui ne
» me sont encore, hélas! que trop chères.

» Si vous m'écrivez quelques mots pour me
» dire quand je pourrai espérer de vous voir, ce
» sera un grand plaisir pour moi. Le gouverneur
» de Milan, comte Hardegg, vous plaira beau-
» coup, de même que notre compatriote, le gé-
» néral comte Nugent, à Trieste. Je crains de man-
» quer le courrier; je termine donc à la hâte, en
» vous priant de me croire votre sincère, et je
» compte pouvoir bientôt dire votre reconnaissante
» amie,

» C. PURGSTALL (1). »

(1) Je crois devoir prévenir mes lecteurs que cette lettre C si-
gnifie *comtesse*, et n'est pas la lettre initiale d'un nom de bap-
tême, les siennes étant J.-A. Sur le continent, les personnes
nobles regardent leur titre comme faisant partie de leur signa-
ture, tandis qu'en Angleterre les pairs signent leur nom tout
court.

La seconde lettre était plus détaillée et plus caractéristique encore.

« MON CHER MONSIEUR,

« C'est avec un chagrin que je ne saurai exprimer, qu'en examinant, il y a quelques instants, de petit registre de ma correspondance, j'ai remarqué que j'avais adressé ma réponse à votre lettre, non pas à Rome, mais à Naples. C'était la seule distraction bien digne de votre bon grand oncle; de distraite mémoire, mais hélas! je n'ai pas à offrir pour l'excuser le génie. Mes yeux, surtout depuis quelque temps, tiennent à une cause bien différente, à l'état de ma santé. Il y a trois ans que je suis la victime des rhumatismes, ou de ce que certains médecins se plaisent à appeler le *tic douloureux*. Cette cruelle maladie a mis mes nerfs en pièces, et quand je suis agitée, comme je le fus en recevant votre lettre, qui me causa une si douce sensation, je me sens l'esprit tout à fait troublé. Pardonnez donc, mon cher monsieur, le retard apparent que j'ai mis à vous répondre. Je vous ai écrit sur-le-champ, mais ma sainte lettre est demeurée *poste restante* à Naples; j'espère que celle-ci vous parviendra, et vous convaincra, ainsi

» que mistress Hall, combien je serai heureuse de
» vous voir avec vos chers petits enfants. Je ne sau-
» rais vous dire à quel point je serai contente si
» vous voulez permettre qu'ils se reposent ici pen-
» dant quelques semaines, et qu'ils retrouvent à
» Hainfeld la tranquillité de la maison paternelle.
» Votre excellente bonne d'enfants écossaise me
» redonnera une vie nouvelle, en me faisant en-
» tendre encore une fois la langue si chère à mon
» cœur. Elle s'arrangera ici absolument comme elle
» voudra, et je me flatte qu'elle saura rendre la
» maison *confortable* pour les enfants. Mon cha-
» teau est très-vaste, il y a trente-neuf pièces sur
» l'étage que j'occupe. Il y a place non-seulement
» pour votre famille, mais encore pour tous les
» amis qu'il vous plairait d'amener avec vous. Le
» pays est réellement très-sain; le sol est riche et
» bien cultivé, les collines et les montagnes qui
» bordent l'horizon sont couvertes de forêts. Les
» habitants ressemblent à leurs bœufs, ils sont
» travailleurs et dociles. J'ai peu de voisins, ex-
» cepté en Hongrie, qui est à trois heures de chez
» moi, et là Hongrie est un pays peu connu et
» qui mérite de fixer votre attention. La Styrie est
» aussi un pays peu connu, par suite de la singu-
» lière fantaisie, ou mode, qui fait que les Anglais
» qui voltigent entre Vienne et l'Italie prennent
» tous la route du Tyrol. Kotzebue a dit que les

» Anglais emportent par tout le monde avec eux
» leurs préjugés avec leurs théières. Prise, en gé-
» néral, cette observation n'est qu'une imperti-
» nence ; mais, en ce qui regarde la route du Tyrol,
» elle est parfaitement juste. La nôtre lui est à
» beaucoup d'égards préférable.

» Vous désirez savoir si les chemins sont bons.
» Ils sont excellents. L'*Eilwagen*, espèce de dili-
» gence, parcourt avec beaucoup de régularité le
» chemin de Trieste à Gratz, en cinquante-cinq
» heures, et de Gratz à Vienne en vingt-cinq
» heures. Les hommes et les bêtes marchant en
» Autriche avec poids et mesure, ces renseigne-
» ments, joints à votre carte routière, serviront à
» vous faire connaître le véritable état des chemins.

» La *tenure* des propriétés foncières est bien
» différente ici de ce qu'elle est en Angleterre, et
» je serais bien aise d'exciter, s'il était possible,
» votre curiosité par rapport à la Styrie. La con-
» stitution des États-Unis de l'Amérique vous a
» offert de l'intérêt ; pourquoi la nôtre n'en ferait-
» elle pas autant ? Le pays est partagé en cercles,
» le mien contient quatre mille deux cents âmes.
» Mon bailli perçoit tous les impôts dans l'étendue
» du cercle ; il dirige la conscription, la police, la jus-
» tice criminelle en première instance, les proprié-
» tés des mineurs, etc., etc. Il faut qu'il ait été reçu
» avocat, et je suis obligée de le payer, lui et ses

» assessesurs, qui forment ce que l'on appelle ma
» chancellerie. Je défie que l'on trouve un gouver-
» neur moins coûteux, du moins sous ce rapport.
» Le susdit bailli perçoit aussi les droits seigneu-
» riaux, c'est-à-dire ce qui m'est dû à moi; et il
» régit mes terres que, n'ayant pas de fermiers,
» nous tenons; comme on dit en Écosse, dans nos
» propres mains. La première récolte du foin a
» été rentrée hier, de sorte que si vous voyagez
» avec vos propres chevaux, ils trouveront ici de
» bons fourrages. Après que le froment et le seigle
» seront coupés, on sèmera le blé sarrazin, qui
» mûrit, même sous la neige. C'est la nourriture
» des paysans, comme la farine d'avoine l'était au-
» trefois des montagnards de l'Écosse; mais la ré-
» colte des meilleures terres se vend pour payer
» les impôts, qui sont très-élevés. Le peuple est bon
» et docile. La noblesse, par suite des terribles
» guerres que nous avons soutenue, est assez gênée.
» Nous n'avons point de pauvres, ce qui est digne
» de remarque, dans un moment où l'on agite en
» Angleterre la question des lois sur la mendicité.
» Personne ne peut se marier, à moins qu'il ne
» prouve qu'il est en état de faire vivre sa femme
» et ses enfants, et ceci, joint au célibat du clergé
» et au cautionnement exigé des militaires (1),
» les des mineurs, etc. Il faut du bien-être pour
(1) Aucun officier de l'armée autrichienne ne peut se marier

» qui rend pour eux aussi le mariage presque im-
» possible, sont des obstacles à l'accroissement de
» la population, qui feraient bondir de joie et d'ad-
» miration le cœur de M. Malthus et celui de miss
» Martineau. Le résultat en est la démoralisation
» complète du peuple. Le masque de la religion ne
» remédie à rien. Au dernier grand jubilé, dans la
» paroisse voisine de la mienne, soixante couples
» de vierges suivirent la procession, vêtues de
» blanc, et ornées de guirlandes de fleurs. Huit
» mois après, quarante-quatre d'entre elles étaient
» enceintes. La bonne dame nature n'entend rien
» à l'économie politique, et ne permet pas que l'on
» viole ses lois avec impunité.

» S'il vous faut un autre motif encore pour vi-
» siter la Styrie, je vous dirai qu'à Saint-Gothard,
» à trois lieues de chez moi, il y a un médecin qui
» fait tous les miracles imaginables, excepté de
» ressusciter les morts. Si je n'étais pas déjà virtuel-
» lement morte, je le consulterais. C'est un homéo-
» pathe; quarante-neuf mille malades sont allés
» le trouver depuis le mois de novembre, et tous
» croient à son infailibilité. L'école alléopathi-

sans déposer une somme d'argent dans les mains du gouverne-
ment, qui doit servir à faire vivre sa femme et ses enfants en
cas qu'il vienne à mourir. Cette somme varie selon le grade de
l'officier (B. H.).

» que s'efforce d'étouffer le système de Hahne-
» mann, mais en vain; une question si importante
» pour le genre humain, et si facile à résoudre sur
» les lieux, mérite certainement de devenir l'objet
» de vos recherches.

» J'ai honte de vous envoyer un si ennuyeux
» griffonnage, mais vous me pardonnerez, car
» vous savez que quand le cœur est plein, la bouche
» déborde. Puis-je me flatter que vous persuaderez
» à mistress Hall de venir avec ses petits anges,
» se *défatiguer* dans ce Tadmore du désert? Je n'ai
» rien, hélas! à vous offrir, que l'accueil le plus cor-
» dial. Dieu seul sait combien il est sincère. Je suis
» pressée, car je crains de manquer le courrier. Re-
» cevez mes adieux, mon cher monsieur. — Ce
» 11 juin. Mon adresse est tout simplement à
» *Gratz. N. B.* Il y a chez moi une bibliothèque
» bien fournie. »

Ces lettres fixèrent à peu près notre résolution de passer par la Styrie en remontant vers le Nord; mais nous avions encore bien des choses à voir en Italie, et autre part. Ce n'est pas mon intention de décrire ici cette partie de nos aventures, quoiqu'il y en ait de fort intéressantes dans le nombre. La réponse suivante, que j'adressai à la pressante invitation de la comtesse, suffira pour faire con-

naître où nous en étions, et sous quel point de vue nous envisagions la visite proposée.

« Naples, 7 juillet 1834.

« MA CHÈRE DAME,

« Vous n'avez pas besoin de vous faire des re-
« proches de conscience sur l'adresse que vous aviez
« mise à vos lettres, car toutes deux me sont bien
« parvenues. A mon tour, j'ai des excuses à vous
« faire, et à vous expliquer la cause du retard que
« j'ai mis à vous répondre. Nous avons été absents
« de Naples, pour faire une croisière sur les côtes
« de Sicile et à Malte, dans un bâtiment napolitain
« que nous avons nolisé exprès pour ce
« voyage, et quoiqu'il y ait plus de huit jours que
« nous sommes de retour, nous n'avons pas encore
« pu régler assez positivement nos projets pour
« pouvoir vous dire avec précision à quelle époque
« nous serons dans vos parages. En attendant, je
« ne dois pas tarder davantage à vous écrire,
« tant en mon nom qu'en celui de mistress Hall,
« pour vous remercier de votre bonté et de vos at-
« tentions, et pour vous dire que nous serons char-
« més de profiter de votre invitation hospitalière,
« lorsque nous remonterons vers le nord, pourvu que

» cela nous soit le moins du monde possible. Nous
» sommes à présent très-occupés à satisfaire notre
» avides curiosité, en visitant ce qui nous restait à voir
» à Naples, et dans ses beaux *contorni*, mais dans
» le cours du mois, ou, comme disent les marins
» qui vont aux Indes, *dans tout juillet*, nous es-
» pérons avoir achevé nos importants travaux. Il
» est donc probable que vers la mi-septembre nous
» approcherons de votre château. Mais à mesure
» que le temps avancera, je vous donnerai avis de
» notre arrivée. Nous n'occuperons que trois ou
» quatre pièces sur les trois douzaines dont vous
» parlez, et je ne doute pas que notre visite ne
» soit pour nous une grande source de plaisir.

» Je m'efforcerai aussi de profiter de vos conseils
» par rapport à la Styrie. A dire vrai, nous n'avons
» aucune prédilection particulière pour le Tyrol,
» et si j'avais suivi la route tracée par les badauds
» de Londres, ç'aurait été, parce que j'ai assez
» généralement remarqué que les susdits badauds
» parviennent, je ne sais comment, à découvrir
» presque toujours les choses qui méritent le plus
» d'être vues. Aussi vos connaissances locales
» nous serviront certainement de guides, à moins
» que des circonstances imprévues ne nous
» éloignent trop de cette route. Quant à moi, j'ai
» toujours tant de difficulté à me faire une idée
» correcte de la géographie d'un pays que je n'ai

» point visité, que ce n'est qu'en approchant de ce
» pays que je parviens à me décider sur la meil-
» leure route à suivre. En arrivant à Venise, je
» serai mieux au fait de plusieurs points, et j'a-
» voue que ce ne sera pas un petit agrément pour
» moi que de voir quelque chose de *nouveau* sur
» le continent. A la vérité, je n'écris point un
» livre, mais je soupire souvent après un coin
» de terre qui n'ait pas été labouré par la plume
» sans miséricorde de tous les voyageurs qui m'ont
» précédé. Dans cette pauvre Italie si épuisée,
» d'innombrables écrivains classiques, des hommes
» d'esprit et d'imagination, des bas bleus, des
» catholiques, des poètes, des peintres et des phi-
» losophes, avec dix mille autres, différant en
» croyances, en talents, en systèmes politiques, en
» goût et en expérience, ont ravagé et saccagé le
» pays au point qu'on n'y trouve plus un brin
» d'herbe ni un chardon pour quelque pauvre
» baudet qui serait tenté de s'y égarer. Mais tout
» ce que vous me dites de la Styrie fait bouillon-
» ner l'encre dans mon écritoire, et si je n'en tire
» pas un in-quarto, ce sera ma faute.

» Sérieusement, je serai bien aise de voir les
» mœurs dont vous me parlez, et j'anticipe déjà
» sur le plaisir que j'aurai à notre réunion au châ-
» teau de Hainfeld, pour nous y *défatiguer*,
» comme vous dites fort bien, ce qui, je vous as-

» sure, est fort nécessaire, après avoir visité, au cœur
» de l'été, tout ce que le midi de l'Italie offre de re-
» marquable à voir, surtout en ce moment, que
» le Vésuve est en pleine éruption, et que ses flancs
» sont sillonnés par des torrents de flammes.
» Je suis très flatté de l'opinion favorable que
» votre voisin a exprimée au sujet de mon ouvrage
» sur l'Amérique. Le livre a été dans sa nouveauté
» l'objet d'attaques assez vives, et qui, je puis vous
» l'assurer, ne m'ont été nullement désagréables.
» Quand un auteur embrasse une opinion parti-
» culière, surtout en politique, il doit regarder
» les injures de ses adversaires comme la meilleure
» preuve qu'il n'a pas tout à fait manqué son but,
» qu'il n'a pas mal exprimé ses idées. Pour le reste,
» il doit se contenter de l'approbation d'un petit
» nombre d'amis judicieux, afin de s'assurer que,
» dans son zèle, il n'a pas fait plus de mal que de
» bien à la cause qu'il a voulu défendre. »

Cette lettre me valut la réponse suivante, que je reçus pendant que j'étais aux eaux délicieuses de Lucques, le plus agréable séjour que l'on puisse choisir en Italie pendant l'été. On trouve répandus dans ces lettres tant de traits qui servent à expliquer plus ou moins le caractère particulier de notre future hôtesse, que je les transcris presque en entier, bien convaincu qu'elles la feront mieux connaître

à mes lecteurs que je ne pourrais le faire par une description. On y verra combien elle mettait d'insistance à nous engager à venir la voir à tout prix, et cela contribuera à éclaircir quelques passages subséquents de la singulière histoire de nos relations avec elle.

» **MON CHER MONSIEUR,**

» J'ai été assez heureuse pour recevoir en son
» temps votre lettre du 7 juillet, et il y a peu de
» minutes que me parvient votre seconde lettre, en
» date du 26. C'est la crainte de vous fatiguer par
» mes écrivasseries, comme dirait Minifred Jenkins,
» qui m'a seule empêchée de répondre immédiate-
» ment à la première, d'autant plus que je savais que
» Mistress Hall et vous étiez suffisamment instruits
» de mes désirs sincères, et m'aviez promis de m'ac-
» corder la jouissance, si longtemps désirée en vain,
» d'entendre parler de nouveau la langue chérie
» de mon cœur. J'espérais, et j'espère encore, que
» vous trouverez quelque agrément, surtout pour
» vos chers petits enfants, dans le repos dont vous
» jouirez après un long et fatigant voyage; j'ai
» été fort inquiète d'eux, car la chaleur de cet

» été est sans exemple et fort dangereuse pour de
» jeunes enfants; ici même le thermomètre de
» Réaumur est monté à 31° à l'ombre, ce qui
» équivaut à 102° de Fahrenheit.

» Le Tyrol mérite certainement d'être visité,
» surtout par des badauds qui n'ont jamais vu de
» montagnes; mais aucun d'eux n'ayant encore
» pris, même par hasard, la route de la Styrie,
» ils sont hors d'état de comparer l'un à l'autre.
» Quoique Gratz soit une ville peu importante,
» ses environs sont les plus beaux que je connaisse,
» après ceux de Florence, et elle a en outre un
» mérite lequel, heureusement pour ses habitants,
» n'a pas encore été découvert par les Anglais, qui
» se sont mis sur le pied de l'économie; c'est
» qu'il n'y a pas de lieu en Europe où la vie soit
» à aussi bon marché.

» L'archiduc Jean a fondé à Gratz un musée,
» dont les spécimens géologiques, recueillis la plu-
» part par lui-même, vous donneront une idée fort
» juste des ossements fossiles qui se trouvent dans
» notre pays. Mes chevaux seront à votre disposi-
» tion, aussitôt que vous m'aurez dit le jour de votre
» arrivée, et combien il vous en faudra pour vous
» conduire en sûreté dans mon pauvre désert de
» Hainfeld. Tous les amis que vous amènerez se-
» ront cordialement accueillis; je vous prie seule-
» ment de les bien préparer d'avance à notre

» existence demi-sauvage. Des viandes grossières,
» du vin en abondance, et un pays non encore
» découvert, c'est là tout ce qu'ils doivent se flatter
» de trouver ici. Je suis sûre que vous visiterez Ve-
» nise avec un grand intérêt. J'avais coutume de
» penser qu'un beau vaisseau, ayant toutes ses
» voiles tendues au vent, était le plus bel ouvrage
» dont le génie de l'homme pût se vanter; mais
» quand on voit cette ville de palais, assise sur la mer,
» et souriant à ses flots en courroux, toutes les au-
» tres merveilles du monde s'anéantissent devant
» elle. Sa rapide destruction est attristante pour
» l'âme. S'il est pénible de voir vieillir une femme
» jadis belle, que ne doit-on pas éprouver à l'as-
» pect de Venise, descendant peu à peu dans son
» humide tombeau?

» Vous ferez très-bien de voyager par le ba-
» teau à vapeur, car vous pourrez souper à Ve-
» nise et déjeuner à Trieste. La route, le long de
» la côte, est ennuyeuse, et il y règne souvent
» des fièvres de mauvais caractère. Je suis sûre que
» le commandant en chef de Trieste, comte Nu-
» gent, vous plaira, ainsi que M. Thomas-Thom-
» son Hay, riche négociant de cette ville, qui
» doit être un excellent homme, si j'en juge par
» les attentions qu'il a toujours eues pour moi. Il
» vous donnera de meilleurs renseignements sur
» le commerce et sur tout ce qui pourra vous inté-

» resser que les autorités elles-mêmes. A Adels-
» berg , à trois postes de ce côté-ci de Trieste, il y a
» une vaste caverne qui est , dit-on , magnifique
» quand elle est éclairée. Elle est en outre arrosée par
» un ruisseau , où se trouvent des poissons d'une
» espèce singulière. Ils ont une crête sur la tête
» comme les coqs , ils n'ont point d'yeux , et pa-
» raissent pourtant souffrir quand ils sont exposés
» à la lumière. Près d'Adelsberg , à deux lieues en-
» viron de la route , est situé un lac qu'on appelle
» le *Czirknitzer See*. Au moyen de cinq ou six en-
» tonnoirs naturels , l'eau abandonne le lac une
» fois par an , de sorte que l'on peut semer du blé ,
» chasser et pêcher sur le même terrain dans le
» cours d'une année. Quand les eaux reviennent ,
» elles ramènent avec elles , de leurs demeures
» souterraines , un grand nombre de poissons ,
» dont il y en a qui pèsent six à huit livres.

» De Laybach , deux routes conduisent à
» Gratz ; elles sont également bonnes toutes deux ;
» mais celle de Cilly n'est que de douze postes , et
» l'autre , qui traverse Klagenfurt et la Haute-
» Styrie , en a dix-neuf. Par celle-ci , on passe sur
» des montagnes , sœurs de celles du Tyrol , et ceux
» qui les aiment peuvent se livrer aux sentiments
» qu'elles leur inspirent. Les grandes forges de
» Vordernberg , résidence de l'archiduc Jean , sont
» à une poste de Léoben. Le pays , depuis Bruck

» jusqu'à Gratz, est extrêmement pittoresque.
» Malheureusement la saison avancée ne vous
» permettra de voir que la nudité du pays, quoi-
» que l'automne, en se retirant, laissera peut-être,
» pour me servir de l'expression de sir Walter
» Scott, *le pli de son manteau* sur les forêts ;
» mais *ce linceul brun, parsemé de larmes d'or*,
» est un bien faible dédommagement des charmes
» de l'été, que vous aurez laissés derrière vous.
» Tout passe !

» Je suis honteuse de vous écrire une lettre si
» ennuyeuse. Pendant les trente-six années que
» j'ai vécu dans ce pays, j'ai presque oublié la lan-
» gue anglaise ; j'ai trouvé tant de mots nouveaux
» dans une Revue que M. Hay m'a prêtée il y a
» quelques jours, que ma pauvre tête en est toute
» troublée. C'est une destinée bien affreuse que de
» survivre, comme moi, à toutes les personnes, à
» toutes les choses pour lesquelles on vivait, jusqu'à
» la langue de ma patrie. Le courage me manque
» aujourd'hui ; les mouches mêmes ne veulent pas
» me permettre d'écrire ; elles se nichent entre
» mes lunettes et mes yeux, et me tourmentent.
» Veuillez m'écrire bientôt, mon cher mon-
» sieur. »

Il y avait dans cette lettre une chose qui nous
étonna beaucoup, surtout quand nous arrivâmes

dans les environs des lieux qu'elle décrivait, et près des routes entre lesquelles nous devions faire un choix en débarquant à Trieste. En énumérant plusieurs objets intéressants, que nous devions trouver sur notre chemin, elle ne faisait pas la moindre allusion à la mine de vif-argent d'Idria, dont l'importance n'est surpassée que par une seule dans le monde, à ce que j'ai appris, il n'y a pas long temps, de M. de Humboldt. Quoiqu'il en soit, comme cette mine est, sans contredit, l'objet le plus curieux et le plus digne d'être vu qu'il y ait dans le pays, nous ne manquâmes pas de la visiter en passant. Ce ne fut que longtemps après que je sus que la bonne vieille comtesse avait, avec intention, gardé le silence sur la mine d'Idria, dans l'espoir qu'elle échapperait à notre examen. Il paraît qu'elle avait entendu dire que les mineurs, qui manient le vif-argent, sont sujets à plusieurs maladies, et qu'elle craignait que, si la curiosité nous portait à explorer cette mine, nous ne fussions tentés de descendre jusqu'au fond, et de toucher les terres et les minerais qui contiennent l'insidieux poison de ce singulier métal; ce qui pourrait nous rendre malades, nous faire mourir même, ou tout au moins retarder l'époque de notre arrivée auprès d'elle! Or, comme dans ce moment son esprit était exclusivement tendu vers un seul but, celui de nous attirer chez elle, elle trouvait tout simple de nous cacher, autant qu'il dé-

pendait d'elle, l'existence de la mine d'Idria, objet d'un intérêt si puissant.

Cependant, avant d'arriver à Hainfeld, notre correspondance devint de plus en plus active. En réponse à sa lettre du 12 août, je lui en écrivis une d'un style assez familier, à laquelle nous ne tardâmes pas à recevoir une réplique, qui nous prouva que nous ne nous étions pas trompés sur le caractère de la bonne vieille dame. Cette nouvelle épître faisait voir combien l'anxiété, pour ainsi dire fiévreuse, qu'elle éprouvait de nous attirer dans son château, prenait de force.

« *Le 6 septembre.* Le thermomètre de Réaumur marque en ce moment 27° ($92^{\circ}3/4$ Fahr.); il ne tombe pas une goutte de pluie; tout est brûlé. L'eau manque partout; mais ici elle est bonne et abondante.

» J'ai eu hier au soir, mon cher monsieur, le plaisir de recevoir votre lettre, trois fois la bienvenue. Je ne saurais vous exprimer combien je serai fière et heureuse si je puis vous engager à tenter un voyage de découvertes dans nos terres inconnues. Mon écriture étant fort difficile à lire, j'ai prié mon bailli de tracer les routes qui vont de Trieste à Gratz, d'après une carte, avec les noms de tous les relais, et en faisant une croix aux maisons où vous ferez bien de vous

» arrêter pour coucher. Les auberges en Allema-
» gne ressemblent moins à celles d'Italie qu'aux
» anciennes hôtelleries d'Ecosse. La première
» marque est à Adelsberg ; c'est une très-courte
» journée ; mais j'ai pensé que vous seriez bien aise
» de visiter la vaste caverne avec ses petits poissons.
» S'il vous manquait quelque chose , adressez-vous
» de ma part au capitaine du cercle , comte de
» Brandeiss. Son angélique épouse m'était bien
» chère depuis son enfance , et il y a si peu de
» temps qu'il l'a perdue , que je craindrais de re-
» nouveler sa douleur si je lui écrivais.

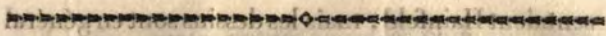
» Il n'existe pas de pays aussi plein de singuliè-
» res cavernes et de rivières souterraines que celui
» que vous allez traverser. Une de ces rivières sort
» de terre , toute grande , dans les environs de
» Laybach. C'est à Laybach que Jason et ses Argo-
» nautes passèrent l'hiver. Au printemps , ils mi-
» rent leur vaisseau en pièces et l'emportèrent à la
» mer. Vous rirez de ceci ; mais nos antiquaires
» vous le prouveront par des autorités irréfraga-
» bles. Vous verrez , par les croix que j'ai faites ,
» que je suis charmée que vous préféreriez la route la
» plus courte pour vous rendre à Gratz. Cette déci-
» sion a été dictée par la sagesse , et je ne doute pas
» que vous ne trouviez que ses lois sont les plus
» agréables à suivre. Je suis persuadée que vos chers
» enfants seront en parfaite sûreté auprès de leur

» gouvernante allemande, qui, j'ose le croire,
» sera ici comme chez elle, tandis que votre pré-
» cieuse bonne d'enfants écossaise et moi nous nous
» entendrons à merveille. Une personne comme
» elle cessera d'être une servante pour devenir une
» amie. Elle pourra dîner avec M. le bailli et
» madame la baillive, ou partout où elle voudra.

» Il ne faut pas que j'oublie de vous parler de
» nos douanes, qui sont une de nos plaies. L'ar-
» gent dont vous aurez besoin sur la route se com-
» pose de pièces de vingt kreutzers, plus du papier
» monnaie bon et mauvais. Dix florins de bon pa-
» pier valent vingt-cinq de mauvais. Dans toute
» l'Allemagne, et surtout dans les auberges, on re-
» garde les Anglais comme des oiseaux bons à plu-
» mer. Nos aubergistes ne se disputent point comme
» les Italiens, car le caractère du peuple est plus ré-
» servé, mais ils ne rabattent pas d'un liard sur
» leurs comptes. Vous verrez sur votre carte si les
» relais sont d'une ou de deux postes, et le pos-
» tillon est toujours payé comme un cheval; si on
» lui donne moins, il va lentement, et l'on
» perd plus que la différence par le retard et la
» dépense que l'on fait dans les auberges. Si vous
» avez la bonté de m'écrire en arrivant à Trieste,
» les chevaux seront envoyés pour vous attendre.

» Il faut six heures pour aller de Gratz à Hain-
» feld. Vos pauvres enfants seront bien désappoin-

« tés, quand, au lieu d'une magnifique demeure, ils
« verront une construction qui ressemble à une fa-
« brique; les terres cultivées touchent la porte, et les
« vaches sont logées à une portée de fusil de leur
« chambre à coucher. Dans le premier moment,
« ils auront peur de moi, car je ne ressemble à
« rien de ce qu'ils ont jamais vu, si ce n'est peut-
« être au portrait de mademoiselle Endor dans
« quelque vieille Bible de famille. Hélas! les ravages
« du temps sont aussi visibles sur la propriétaire
« du château de Hainfeld, que sur ce pauvre châ-
« teau lui-même. Adieu. »



CHAPITRE II.

LE CHATEAU.

QUAND on nous parle d'un château d'Allemagne, notre imagination se représente un édifice vaste et sombre, situé sur le bord d'un affreux précipice, et enseveli dans l'ombre de forêts plus anciennes de quelques siècles que la demeure qui a survécu de longtemps à la renommée de celui qui l'a construite. En conséquence, en sortant de Gratz, nous prenions plaisir à nous figurer combien serait sauvage le site du séjour de notre amie, et en effet les environs de Gratz sont si beaux, que nous croyions pouvoir nous flatter que ceux de son château offriraient un caractère non moins pittoresque.

Nous avons vu à la vérité des dessins qui repré-

sentaient Hainfeld ; mais les dessins sont en général si menteurs , qu'on a de la peine à les croire quand ils disent la vérité. Un artiste croit même devoir, dans sa profession de foi, avouer qu'il préfère les produits de l'imagination à ce qu'il lui plaît d'appeler la vulgaire réalité , et , à vrai dire , ces messieurs prennent grand soin , lorsque leurs ouvrages pèchent par un défaut de noblesse , qu'on ne puisse pas l'attribuer à une ressemblance trop exacte de l'objet qu'ils ont voulu représenter.

Quoi qu'il en soit , nous ne nous étions pas formé une idée bien juste du lieu où nous nous rendions ; aussi regardions-nous avec une inquiète curiosité , en ouvrant de grands yeux , dans la direction que le cocher de la comtesse indiquait , pendant que nous avançons entre les montagnes ; car nous désirions vivement entrevoir au moins le château avant que le jour ne disparût tout à fait. Mais nous n'apercevions rien qui ressemblât le moins du monde à un château , et nous n'en vîmes pas davantage quand les montagnes s'abaissèrent pour former une vallée large , unie , richement cultivée , au travers de laquelle le Raab paresseux coulait lentement entre une double rangée de saules , d'aulnes et d'autres arbres altérés , seuls embellissements de ce genre que l'industrie du cultivateur eût laissés au centre de ce paysage.

Voilà encore un de ces dessins qui ne ressemblent à rien.

A la fin, quatre petites tourelles pointues, indiquant les quatres coins du Schloss ou château désiré, se présentèrent à nos regards, et bientôt après se déploya devant nous l'édifice tout entier, que je ne saurais mieux décrire qu'en disant, avec sa propriétaire, qu'il ressemblait beaucoup à une fabrique. Au lieu d'être perché avec hardiesse sur le sommet d'un roc élevé, le manoir de la maison de Purgstall était placé dans la partie la plus unie d'une vallée très-plate, loin des larges groupes d'arbres et des beaux points de vue des terrains élevés qui l'environnaient, comme si l'on avait voulu marquer le plus profond mépris pour tant de sites pittoresques que l'on aurait pu choisir au sein de ce même domaine.

En traversant l'antique porte cintrée qui nous introduisit dans une cour carrée, nous aurions pu nous croire dans un couvent d'Espagne ou de Portugal. Il y avait encore tout juste assez de jour pour nous montrer le corridor qui régnait autour de la cour; il formait des arcades et était ouvert au ciel, tandis qu'une suite de portes donnaient dans ce qui aurait été des cellules si nous eussions été effectivement dans un couvent, mais qui là, comme de raison, s'ouvraient dans de vastes appartements. Il aurait été difficile d'imaginer un système d'architecture moins adapté au climat rigoureux de l'Allemagne; nous apprimes plus tard qu'il y

avait été introduit par un architecte Italien, qui n'avait vu la Styrie qu'en été, tandis que les habitants ne connaissant pas d'autre pays que le leur, et ayant d'ailleurs l'esprit peu inventif, avaient bénévolement adopté cette mode, source de désagrémens permanents pour eux et pour toute leur progéniture.

Deux des coins du carré étaient occupés par de larges escaliers qui avançaient sur le corridor. Au pied de l'un de ces escaliers nous fûmes reçus par le premier domestique de la comtesse, qui nous accueillit avec les manières cordiales d'un hôte, et nous fit même avec enjouement des reproches de notre retard, en disant que tous les habitants du château nous attendaient avec impatience depuis plusieurs jours. « Mais mieux vaut tard que jamais ! » ajouta-t-il dans un dialecte qui tenait le milieu entre le français et l'italien ; car il était Piémontais, et ayant servi sous Napoléon, il avait vu le monde et appris plusieurs langues. Je ne me rappelle plus précisément de laquelle il se servit pour nous demander si nous voulions passer dans notre appartement ou être introduits tout de suite dans le salon de réception de la comtesse. Nous préférâmes, comme de raison, rendre sur-le-champ nos hommages à la maîtresse de la maison, et en conséquence, quoique couverts de poussière et vêtus des habits assez simples

que nous portions en voyage , nous demandâmes à être présentés sur-le-champ dans le salon.

Si nous avions été curieux de voir le château , nous l'étions bien plus encore d'en connaître la propriétaire ; mais l'idée que nous nous étions formée d'elle ne fut pas beaucoup plus conforme à la vérité que celle de sa demeure. Tout ce que nous avions entendu dire nous avait donné lieu de croire que nous trouverions en elle une personne tout à fait extraordinaire , et , en approchant du château , certains détails assez curieux nous furent communiqués. Ainsi , par exemple , à Trieste , ayant demandé si nous courions risque de ne pas trouver la comtesse chez elle , on nous répondit en souriant que cela n'était guère probable , puisque la vieille dame ne quittait jamais son lit. Et dans une lettre qui me fut remise à mon arrivée à Gratz , elle me priait de prévenir d'avance mes enfants de ses infirmités , disant qu'elle ressemblait beaucoup à une momie , « et qui plus est , depuis trois semaines , ajouta-t-elle , à une momie malade. » Or la vérité m'oblige à dire qu'elle ne s'était pas mal dépeinte. « Qu'il serait agréable , nous dit-elle un jour , de rendre , s'il était possible , la vie à une momie , et de l'entendre nous raconter des Ptolémées , de leurs pyramides et des hiéroglyphes. »

Je doute cependant que cela fût plus intéressant

que les discours d'une personne aussi spirituelle que la comtesse, nous parlant de plusieurs personnages remarquables du dernier siècle, avec qui elle avait été liée, et qui nous touchaient de bien plus près que les Ptolémées.

Nous trouvâmes notre vieille amie, ainsi qu'on nous en avait prévenu, couchée dans un énorme lit très-antique, à rideaux de damas fanés ; la pièce était faiblement éclairée, et meublée dans le goût du siècle passé. Son corps, d'une maigreur excessive, était soutenu par une demi-douzaine d'oreillers de toutes les formes et de toutes les grandeurs, et sa personne offrait l'apparence d'une débilité et d'une souffrance extrême. Je devrais cependant excepter son regard, l'expression de sa physionomie et ses manières, qui ne présentaient pas le plus léger symptôme de dépérissement ou de faiblesse. Bien moins encore en aurait-on pu trouver dans ce qu'elle disait : car rien au monde ne pouvait être plus animé ou plus cordial que l'accueil qu'elle nous fit. Elle nous serra la main à chacun, comme si elle nous eût connus toute sa vie, et exprima à plusieurs reprises la joie qu'elle ressentait d'avoir réussi à nous amener dans son château.

« Mais vous devez être horriblement fatigués, dit-elle, et les enfants ont certainement besoin de leurs lits ; faites donc, de grâce, comme si vous

étiez réellement chez vous, et choisissez les chambres qui vous conviendront le mieux ; il n'en manque pas, je vous assure ; et maintenant on va servir le dîner, qui vous attend depuis une couple d'heures. »

— Nous partîmes donc sous la conduite du majordome Joseph, qui, pour répondre à la magnificence des ordres de sa généreuse maîtresse, avait allumé les poêles dans trois fois le nombre de pièces qu'il nous était possible d'occuper, afin, nous dit-il, que nous eussions amplement de quoi choisir. Dans la plupart des vieux châteaux que j'ai vus, les pièces sont petites et *inconfortables* ; à Hainfeld, au contraire, elles étaient vastes et commodes ; et quoique les meubles n'offrissent pas cet excès d'abondance que l'on trouve dans les maisons modernes, ils étaient bons et même élégants dans leur goût antique et lourd.

21 Dans la pièce principale qui avait été préparée pour nous, et qui était la plus belle chambre du château, nous trouvâmes, à la vérité, dans un état un peu chancelant, un beau lit, de huit pieds de large au moins, tendu avec des rideaux de soie cramoisie, bordés d'un galon d'argent de deux ou trois pouces de large, et surmontés d'une massive corniche sculptée, et dont le dessin des argentures correspondait à celui d'une broderie riche, mais lourde, qui figurait à la tête du lit. Les murs étaient égale-

ment tapissés de satin cramoisi, et autour de la chambre étaient rangés de vieux sofas antiques, à dessins contournés, et à bras en queue de dauphins, embossés d'or, et garnis de coussins élastiques brodés de fleurs. Des bureaux, ornés de moulures d'un goût bizarre, avec des soutiens qui ne l'étaient pas moins, des endroits commodes pour poser les pieds quand on écrivait, étaient placés çà et là. Des commodes, des toilettes de formes singulières, gémissant sous le poids de grands miroirs, complétaient l'ameublement de cette pièce. Comme de raison il n'y manquait pas de chaises et de fauteuils, bons enfants, bien vieux et bien lourds, à sièges élevés et rebondissants, à dos de soie, à bras bizarres, assez commodes pour s'asseoir dessus, mais fort difficiles à traîner d'un lieu dans un autre. La plupart des pièces de l'appartement avaient des plafonds décorés d'ornements grotesques en stuc et en haut relief; enfin, lorsque les murs n'étaient pas tapissés de portraits de famille, qui fixaient sur nous des yeux hideux, et dont l'âge semblait remonter plus haut que le déluge, ces murs offraient des peintures à fresque, représentant des batailles, des chasses, et autres scènes de ce genre, d'un style pompeux, mais suranné.

Je ne dois cependant pas oublier un meuble qui se trouvait dans toutes les pièces du château, grandes ou petites, je veux dire un énorme poêle

en porcelaine vernie, s'élevant presque au plafond, en rangées successives de beaux étages, et offrant quelque ressemblance avec les pagodes chinoises que j'avais vues en d'autres climats. Le feu est introduit dans ces vastes poêles, non pas par une ouverture dans la chambre, mais par une porte qui s'ouvre sur le corridor. De grand matin, un énorme feu de bois est allumé dans chacun, et leur masse est si considérable, que longtemps après que le feu a cessé de brûler, la chaleur se maintient jusqu'au soir; alors on remplit une seconde fois le poêle, ce qui suffit pour la nuit. Dans des climats très-rudes, on assure que cette manière de chauffer les chambres est indispensable; mais pour des Anglais accoutumés à la gaieté d'un feu ouvert, et qui ne sont pas faits à l'air chaud et lourd d'un poêle allemand, il faut une longue habitude pour rendre cette coutume supportable. Madame de Staël a dit spirituellement que les Allemands vivaient dans une atmosphère de bière, de poêles et de tabac, et en vérité plus on voit le pays, moins cette épigramme paraît exagérée. Or, s'il est possible d'éviter quelquefois le désagrément de la bière, les souffrances que font éprouver la fumée du tabac et des poêles étouffants, sont des maux auxquels il faut se soumettre.

en position de voir, et d'ailleurs, par suite
 de la position de la terre, on voit que
 les rayons du soleil, en passant par
 l'atmosphère, sont réfractés, et qu'ils
 paraissent venir d'un point plus élevé
 que leur véritable position. C'est pour-
 quoi, au lever et au coucher du soleil,
 on le voit paraître au-dessus de l'horizon,
 et on le voit paraître plus grand qu'il
 n'est réellement. On voit aussi que
 les couleurs du ciel, au lever et au
 coucher du soleil, sont plus vives et
 plus variées qu'au milieu du jour.
 C'est parce que, à ces heures, les rayons
 du soleil traversent une plus grande
 épaisseur d'atmosphère, et qu'ils sont
 plus réfractés. On voit aussi que
 les étoiles, au lever et au coucher du
 soleil, paraissent plus brillantes et
 plus grandes qu'au milieu du jour.
 C'est parce que, à ces heures, les
 rayons des étoiles traversent une plus
 grande épaisseur d'atmosphère, et qu'ils
 sont plus réfractés. On voit aussi que
 les couleurs du ciel, au lever et au
 coucher du soleil, sont plus vives et
 plus variées qu'au milieu du jour.
 C'est parce que, à ces heures, les rayons
 du soleil traversent une plus grande
 épaisseur d'atmosphère, et qu'ils sont
 plus réfractés. On voit aussi que
 les étoiles, au lever et au coucher du
 soleil, paraissent plus brillantes et
 plus grandes qu'au milieu du jour.
 C'est parce que, à ces heures, les
 rayons des étoiles traversent une plus
 grande épaisseur d'atmosphère, et qu'ils
 sont plus réfractés.

CHAPITRE III.

LA COMTESSE.

Miss Jane-Anne Cranstoun naquit en Écosse vers l'an 1760, d'une famille noble, tant du côté de sa mère que de celui de son père, et elle eut encore l'avantage d'être alliée à l'aristocratie du talent, par le mariage de sa sœur avec le célèbre Dugald Stewart. Son esprit et ses talents contribuèrent à rendre ces avantages plus saillants encore, et lui acquirent dans sa jeunesse l'amitié de sir Walter Scott; longtemps avant qu'il fût connu du public, elle avait découvert le secret de cette merveilleuse mine d'or intellectuelle, qui a fourni de nos jours une monnaie littéraire reçue au même taux dans tout le monde civilisé. Dans les derniers temps de

notre liaison avec cette dame, nous apprimes quelques détails curieux sur son intimité avec cet homme illustre, détails dont je rendrai compte en temps et lieu. En attendant je puis dire que nous croyons avoir acquis la certitude morale qu'en peignant le caractère d'une des femmes les plus originales et les plus remarquables qu'il ait fait paraître dans ses ouvrages, celui de *Die Vernon*, c'est cette dame qu'il avait prise pour modèle.

Dans l'année 1797, miss Cranstoun épousa le comte Purgstall, seigneur allemand, d'une des plus illustres familles de l'Autriche, et l'ayant suivi dans ses terres, situées dans la Basse-Styrie, elle ne retourna plus jamais dans son pays natal; pendant les guerres terribles que Napoléon fit en Autriche, son mari servit dans l'armée, où il occupa des grades élevés, mais vers la fin de cette désastreuse époque, il fut fait prisonnier dans une circonstance si particulièrement douloureuse, que sa santé n'y résista pas; et, après avoir vainement essayé le climat de l'Italie, il mourut en 1811. Madame de Purgstall demeura veuve avec un fils unique, qui ne survécut que de peu d'années à son père. A peine cet enfant eut-il expiré, que plus de soixante-dix héritiers se jetèrent sur les biens de l'antique maison de Purgstall, et ce ne fut pas sans peine que la pauvre veuve désolée put se maintenir en possession du domaine qui lui avait été assigné pour douaire. Les difficultés

qu'elle éprouva dans l'arrangement de ses affaires, et l'embarras auquel elle se trouva réduite par des procès innombrables, et qui paraissaient interminables, avaient abattu et découragé une âme encore vigoureuse. Il paraît même que ses forces furent un moment près de céder, et sans la généreuse assistance de feu lord Ashburton, son proche parent, elle aurait probablement succombé sous le poids réuni de la misère et des procédures.

Laissée, par ses pertes successives, absolument seule sur une terre étrangère, s'étant vu enlever tous les êtres qui lui étaient chers, il semblait que son seul but en restant dans le monde fût de conserver le souvenir de ceux qui n'étaient plus; en un mot, de nourrir sa douleur, au lieu de chercher à la surmonter. En conséquence, elle ne voulut pas que l'on changeât la moindre chose dans le château. Chaque meuble devait rester exactement à la même place, pas une allée ne fut taillée, pas un arbre abattu, pas un livre dérangé dans la bibliothèque. De sorte que le château de Hainfeld, avec ses vieux habitants et ses vieux usages, demeurait là immobile au milieu des progrès du siècle, comme glacé par la douleur de sa maîtresse, et absolument dans le même état où il se trouvait quand la mort de son fils était venue éteindre le nom de Purgstall.

On nous assura qu'autrefois la comtesse avait été la personne la plus vive, la plus gaie, la plus ac-

tive de toute la contrée, tant de corps que d'esprit. Mais elle ne tarda pas à tomber dans un état d'apathie, et regardant comme une sorte de devoir envers les êtres chéris qu'elle avait perdus, de prendre toujours, non pas le bon, mais le mauvais côté des choses, elle aggrava considérablement par-là sa position, naturellement triste et solitaire. Un des résultats de cette discipline mentale à laquelle elle avait eu l'imprudence de se soumettre, fut de miner une constitution naturellement robuste, et bientôt, à ses autres malheurs, vinrent se joindre les souffrances de la goutte, du rhumatisme, du tic douloureux et de plusieurs autres maladies internes. Au milieu des étranges idées qu'elle s'était faites, se trouvait celle que les secours de la médecine étaient inutiles, non-seulement pour son cas particulier, mais encore dans presque tous ceux qui se présentaient, et il est très-propable que par ce système elle a laissé, quelques-uns de ses maux du moins, acquérir une intensité qu'ils n'auraient jamais eue s'ils avaient été traités d'après les règles de l'art. Mais qu'elle se soit trompée ou non, le fait est que sa personne offrait aux regards un misérable spectacle de souffrance et de dépérissement physique, rendu plus frappant encore par la vigueur toujours intacte de son esprit, par la fraîcheur et même la vivacité de son caractère, par la douceur inaltérable de son humeur, et par le vif intérêt qu'en dépit d'elle-même, et malgré

la résolution qu'elle semblait avoir formée d'être malheureuse, elle continuait à prendre aux affaires du monde.

J'aurais dû dire qu'à l'époque où nous vîmes pour la première fois la comtesse, il y avait trois ans qu'elle n'avait quitté son lit, ce même lit où son fils était mort dix-sept ans auparavant, et d'où, à ce qu'elle disait avec tant d'apparence de vérité, elle ne devait jamais espérer se relever. Par bonheur ses maux n'avaient attaqué ni ses yeux ni ses mains, de sorte qu'elle pouvait toujours lire et écrire. Elle n'éprouvait pas non plus la moindre surdité, et le don de la parole était resté intact; c'est-à-dire en ce qui regarde l'articulation des sons, car sa conversation se composait de la plus étrange confusion de langues imaginable. Celle qui dominait toutes les autres était de bon et honnête écossais, ou pour mieux dire de l'anglais classique, avec un accent écossais très-prononcé. A cela elle mêlait une certaine portion d'allemand, moins cependant quant aux mots, qui pourtant y arrivaient aussi quelquefois, que pour la tournure des phrases : de sorte que dans les commencements nous étions parfois embarrassés pour deviner ce que la bonne vieille dame voulait dire. Son français était un singulier mélange de tous ces dialectes divers. Mais quelle que fût la langue dans laquelle elle s'exprimait, ses idées étaient

toujours si nettes, si bien arrangées, le choix de ses mots, quoique mal prononcés, si juste, qu'une fois que nous fûmes au fait de la cause de cette confusion apparente, nous n'eûmes plus aucune peine à la comprendre.

Ce qui nous surprit le plus en faisant la connaissance de la comtesse de Purgstall, ce fut son étonnante gaieté. Cette gaieté était évidemment inhérente à sa personne ; ne résultant d'aucun effort qu'elle se serait fait sur elle-même, et étant soutenue avec une constance admirable, elle se reflétait sur nous, et nous inspirait à tous, jeunes et vieux, un esprit de vivacité qui ne nous quittait pas tant que nous demeurions dans sa chambre, ce qui faisait que la partie de la journée que nous passions au chevet de son lit, était sans contredit la plus agréable de toutes. Sa conversation, de même que sa gaieté, ne languissait jamais ; elle parcourait le monde entier, et traitait tous les sujets imaginables. Elle avait vécu avec quelques-uns des hommes les plus remarquables de son temps, chez elle ainsi que chez l'étranger, et comme elle possédait une mémoire d'une ténacité extraordinaire, elle pouvait raconter des anecdotes par douzaines et de tout le monde, depuis Bonaparte et l'empereur Alexandre, jusqu'aux paysans de sa terre, qui avaient combattu pour eux et contre eux. Dans d'autres moments elle parlait des premiers essais littéraires de

d'un ami ou quand elle exprimait le mépris que lui inspirait telle personne indigne ou telle conduite peu délicate.

Dans le cours de ce récit, j'aurai l'occasion de décrire avec plus de détail la nature des relations qui s'établirent peu à peu entre cette femme extraordinaire et les divers membres de ma famille ; car nous lui consacraâmes presque tout notre temps et toute notre attention, et elle sut se faire aimer de tout le monde, depuis nous autres graves et sérieux parents, jusqu'à mon petit garçon, âgé d'un an, qui, avec sa bonne écossaise, passait une grande partie de la journée dans sa chambre.

Le vif désir qu'elle éprouvait de nous attirer dans son château se fait suffisamment voir par les lettres que j'ai transcrites dans le premier chapitre, et, d'après ce que je viens de dire, il est évident que son principal but était de se délasser pour quelque temps de la triste solitude dans laquelle les circonstances l'avaient en quelque sorte jetée. Car, quoiqu'elle eût une foule de connaissances, elle n'avait plus que peu d'amis intimes, et quoiqu'on vint la voir de près comme de loin, elle trouvait rarement des personnes qui entrassent dans ses tristes sentiments, moins encore qui comprissent ce qu'il y avait de particulier dans sa manière de voir, et certainement aucune qui pût sympathiser avec les idées nationales qu'elle avait



sucées avec le lait, qui s'étaient profondément enracinées dans son esprit, qui n'avaient rien perdu de leur force par le contact avec les manières étrangères, et qu'une longue suite de cruels malheurs avait rendues doublement chères à son cœur.

Elle avait, comme de raison, beaucoup de préjugés, et ceux qui concernaient sa patrie adoptive étaient aggravés par l'amertume de sa vie privée, non moins que par les horreurs de la guerre et les excès auxquels une soldatesque effrénée s'était livrée sous ses yeux dans tout le pays et particulièrement dans le petit district qu'elle habitait. Il s'ensuivait que n'ayant point conservé de souvenirs agréables du temps qui s'était écoulé depuis qu'elle avait quitté son pays natal, et ayant cessé de prendre un intérêt très-vif à l'état actuel du gouvernement sous lequel elle avait tant souffert, il n'était pas probable, je pourrais même dire possible, qu'elle s'attachât très-fortement aux familles dans le voisinage desquelles elle vivait. De leur côté ces familles ne pouvaient guère, quand même elles en auraient eu le désir, consacrer une partie considérable de leur temps à la consoler et à lui être agréable. Je puis ajouter que, quoiqu'elle n'eût aucun motif qui dût lui faire désirer de vivre, tous les objets qui lui étaient chers lui ayant été enlevés, elle éprouvait néanmoins la plus grande horreur à l'idée de mourir seule, sans secours, sans ami pour



lui fermer les yeux, et livrée exclusivement à des soins mercenaires.

Tous ces motifs et d'autres encore dont j'aurai occasion de parler plus tard, lui inspiraient le plus ardent désir d'établir dans son château une famille anglaise qui lui consacra la plus grande partie de son temps, et dont les goûts, les habitudes, la langue, les préjugés s'accordassent, en général, avec les siens. Il était évident qu'elle ne pourrait guère espérer de trouver une famille de ce genre qui consentît à se fixer d'une manière permanente auprès d'elle, et pourtant, en réfléchissant à la façon ardente avec laquelle elle envisageait la chose, je ne puis m'empêcher de croire que quand elle apprit que nous étions libres de venir lui faire une visite, elle s'était presque flattée que nous pourrions, sous ce rapport, répondre à ses vœux. Je suis encore plus convaincu qu'une fois qu'elle nous eut en son pouvoir, et qu'elle se fut assurée que nous lui convenions, elle avait formé le projet de ne plus nous laisser sortir du château. Elle mit donc en usage tous les enchantements imaginables pour nous retenir, et comme nous fûmes fort longtemps sans deviner ce qui se passait dans son esprit, nous nous efforçâmes de notre côté à lui être aussi agréables que possible. On verra bientôt les détails de nos relations avec elle, et je me borne pour le moment à citer la pre-



mière occasion où nous eûmes en notre pouvoir de lui être utile et de *réciproquer*, comme diraient nos amis les Américains, les bontés que la comtesse avait pour nous.

Le courage moral de la pauvre dame était si grand, que, même dans ses plus terribles accès, elle trouvait moyen de nous cacher ses souffrances, de peur, comme nous l'apprimes plus tard, de nous ôter l'envie de nous approcher d'elle. Mais il y avait un ressentiment de douleur qui lui prenait si souvent, que nous ne pûmes manquer de nous en apercevoir; et son regard perçant lui ayant appris que nous l'avions deviné, elle en eut un extrême regret.

Une de ses nombreuses maladies était un rhumatisme dans l'épaule droite, qui avait été, sinon causé, du moins augmenté par la nécessité où elle était d'étendre la main par derrière, pour tirer le cordon de sa sonnette qui pendait au chevet de son lit. Si sa patience n'avait pas surpassé la dose communément accordée aux mortels, ce mouvement, si pénible et si répété, l'aurait infailliblement usée. Aussi, ne lui arrivait-il jamais de sonner sans laisser échapper quelques mots qui faisaient connaître, quoiqu'avec une extrême douleur, combien elle souffrait.

Après un moment de réflexion, je conçus un moyen de diminuer, ou peut-être même d'éloi-




gner tout à fait cette partie de la longue liste de ces maux ; mais je ne lui en dis rien qu'après avoir fait une promenade au village voisin de Feldbach , où je m'étais procuré quelques brasses de corde et une couple de clous. Le lendemain j'attendis jusqu'à ce que la comtesse , ayant besoin de sonner , se plaignit , avec sa bonne humeur accoutumée , de l'horrible sonnette.

« Me permettriez-vous , madame , lui demandai-je , de remédier à cet inconvénient ? »

« Oh ! c'est impossible , dit-elle ; cela a toujours été ainsi depuis trois mortelles années que je suis couchée ici , et étendue , comme vous le voyez , *sur mon lit douloureux d'épines* , pour me servir de l'expression de Gay. »

« Permettez que j'essaie » répliquai-je. Or , je m'étais entendu d'avance avec le maître-d'hôtel Joseph , qui avait placé une échelle près de la porte de la chambre. Je la fis apporter , et montant jusqu'à la hauteur de la corniche , j'eus bientôt attaché au fil d'archal un nouveau cordon de sonnette. Je fixai le bas de ce cordon par un clou au plancher , et au milieu je nouai un autre cordon , qui , ayant été tendu horizontalement , fut attaché à l'une des colonnes du lit , à quatre ou cinq pieds environ au-dessus de la tête de la comtesse. Enfin , je nouai à cette corde horizontale un cordon placé de manière que le bout formant un



œillet, pendait devant elle à quelques pouces seulement de la place où sa main droite était ordinairement posée. Le tout était disposé de façon que sur la simple pression de son doigt, sans soulever le bras et presque sans mouvoir la main, elle pouvait en tout temps sonner, mieux même qu'elle ne l'avait pu faire auparavant avec de grands efforts et d'horribles souffrances. A compter de ce moment, la douleur rhumatismale de l'épaule gauche diminua peu à peu ; et en moins de quinze jours, elle ne s'en ressentait plus.

Elle fut presque aussi reconnaissante d'une autre de mes petites inventions, que j'exécutai aussitôt qu'elle m'eut fait part d'une de ses peines les plus constantes.

Elle était tourmentée par la toux, surtout la nuit, ce qui la mettait dans la nécessité d'avoir besoin de son mouchoir toutes les dix minutes à peu près. Sa position rendait indispensable qu'elle eût toujours auprès d'elle une personne pour la veiller; mais comme elle ne pouvait dormir, ni même reposer, quand elle ne dormait pas, s'il y avait de la lumière dans la chambre, il devenait nécessaire, toutes les fois que le mouchoir ne se retrouvait pas, ce qui arrivait presque aussi souvent qu'elle en avait besoin, qu'elle sonnât, pour que la garde vînt avec sa chandelle faire la chasse à ce malencontreux mouchoir.

« Je suis sûre, dit la comtesse, en me faisant ce récit, que toutes les ressources de votre esprit de marin ne vous feront pas remédier à cet inconvénient-là. »

« Vous croyez ? » m'écriai-je, en m'emparant d'un paquet de plumes à écrire que l'on venait d'apporter de Gratz; et enlevant la ficelle rouge dont tous les papetiers du monde se servent pour les nouer, j'attachai un bout de la ficelle à l'œillet de mon nouveau cordon de sonnette, et l'autre au coin du mouchoir de la comtesse.

« Regardez, lui dis-je, vous n'aurez qu'à étendre le doigt, saisir la ficelle, et, dans la nuit la plus obscure, vous tirerez à vous votre mouchoir comme un poisson au bout d'une ligne. »

La reconnaissance de la comtesse fut extrême, mais elle n'en dit rien à la garde, qui, s'étant endormie le soir, et n'ayant pas été interrompue dans son sommeil jusqu'au matin, se hâta, en se réveillant, de courir auprès de sa maîtresse, craignant de la trouver morte. L'une et l'autre déclarèrent que depuis trois ans elles n'avaient pas passé une nuit aussi tranquille.

CHAPITRE IV.

LE CERCUEIL DE FER.

LA cordialité de l'accueil qui nous était fait , fit que , dès notre arrivée , nous fûmes absolument comme chez nous ; et la comtesse , après s'être excusée de ce qu'elle ne pouvait pas nous faire les honneurs en personne , comme si cela avait dépendu d'elle , nous pria de fixer nous-mêmes nos heures de déjeuner , de dîner , de thé et de souper .

« Je me suis procuré pour vous , dit-elle , une bonne cuisinière , et vous trouverez ici abondamment de quoi vous assurer une nourriture saine et simple ; la cuisinière et tous les domestiques ont l'ordre de vous regarder comme leurs maîtres ; ce

sera après cela votre faute, si vous n'arrangez pas les choses à votre gré. »

Ainsi avertis, nous prîmes la liberté de nommer pour dîner l'heure raisonnable de quatre heures, au lieu de celle, très-barbare selon nous, de midi, ou même de une ou de deux heures, innovation que s'étaient permise quelques familles très-fashionables du voisinage. Le déjeuner, dans presque tous les pays du continent, est une chose misérable, et partout où nous nous trouvions, nous éprouvions tant de difficulté, et nous donnions tant de peine aux personnes chez qui nous étions pour nous procurer un déjeuner tant soit peu raisonnable, que nous finissions presque toujours, en voyageant, par avaler notre tasse de café et notre croûte de pain dans le silence du désespoir.

Ainsi, par exemple, en passant par Gratz, capitale de la Styrie, pour nous rendre au château, nous descendîmes dans le principal hôtel de la ville; l'étonnement que les gens de la maison montrèrent à notre aspect, nous ayant donné tout lieu de croire qu'ils n'avaient jamais encore vu de famille anglaise, nous prîmes un soin tout particulier de bien préciser nos instructions pour le déjeuner. Mais après que nous eûmes attendu trois quarts d'heure et expédié trois courriers à la cuisine, le garçon, s'imaginant sans doute qu'il faisait mer-

veille, entra avec une cruche d'eau tiède, *une* tasse et six petites cuillères.

En attendant, il ne nous fut pas possible de songer à nous passer de déjeuner, pendant tout le temps que nous devions rester à Hainfeld; nous n'espérions guère pourtant réussir, quoique toute l'autorité de la comtesse se déployât en notre faveur.

Heureusement Joseph, qui était le factotum de sa maîtresse, finit par s'accoutumer à la singularité de nos manières, quoiqu'il s'écoulât assez de temps avant que nous pussions obtenir le nombre suffisant d'assiettes, de couteaux et de fourchettes. Après avoir choisi pour coucher les chambres qui nous parurent les plus commodes, il fallut s'occuper de trouver des pièces où nous pussions nous tenir dans la journée; car bien que la comtesse exprimât le désir d'avoir toujours quelques-uns d'entre nous auprès d'elle, il était évident que l'état de sa santé et nos propres habitudes ne pourraient pas nous permettre de faire notre salon de sa chambre à coucher. Conduits par le majordome Joseph, nous nous mîmes donc à explorer l'aile du château qui regardait le sud-ouest, et qui régnait le long du côté de la cour opposé à celui où se trouvaient nos chambres à coucher. A l'extrême gauche, c'est-à-dire au midi, étaient placées la chambre de la comtesse et celle de ses femmes; c'était la partie la

plus bruyante , la plus froide et la moins commode de toute la maison ; en effet , son lit était posé directement au-dessus de la porte cintrée par laquelle on entrait dans le château , et le pavé de la cour étant en fort mauvais état , toutes les fois qu'une voiture ou une charrette traversait la porte , on eût dit , au bruit , que le château allait s'écrouler sur nos têtes . Mais il suffisait pour la comtesse que son fils fût mort dans cette chambre pour qu'elle souffrît sans se plaindre cet inconvénient et mille autres encore . La seule proposition de la transporter dans une des trente-neuf autres pièces qui se trouvaient sur le même étage , la jetait dans une agitation extrême .

A côté de cette chambre sacrée était une petite antichambre , encombrée de meubles grotesques en bois de chêne et d'ébène , et tapissée de plusieurs petits tableaux . Puis venait une bibliothèque commode , chaude et bien éclairée , riche en livres allemands et français , plus une collection précieuse de classiques anglais , qui tous , à l'exception des romans de sir Walter Scott , étaient d'un demi-siècle en arrière du goût actuel . Touchant à la bibliothèque , se trouvait la seule pièce vraiment confortable du château , distinction qu'elle devait à l'avantage de posséder une cheminée ouverte , phénomène très-rare en quelque partie de l'Allemagne que ce soit , et dont elle offrait , je crois , le

seul exemple dans la province peu fréquentée de la Basse-Styrie. Cette cheminée était de l'espèce qu'on appelle un Franklin, moitié poêle et moitié foyer, et elle y avait été placée, plusieurs années auparavant, par lord Ashburton, qui avait sagement conclu qu'un hiver en Styrie, sans l'aspect du feu, devait être une saison extraordinairement lugubre.

Nous choisîmes cette pièce pour y passer nos soirées et y prendre le thé, quand nous serions seuls ou à peu près. Lorsqu'il venait des visites, nous passions dans la bibliothèque, du moins jusqu'à ce que l'hiver fût pleinement déclaré.

A côté de cette pièce, il y en avait une avec un billard, puis venait une petite salle à manger, et à l'extrémité de l'enfilade une salle de banquet, dont nous ne nous servions que les grands jours, lesquels, chose étonnante à dire, vu la situation de notre hôtesse, se renouvelèrent assez fréquemment, avant que nous parvinssions à nous délivrer des prestiges de ce château enchanté.

Quand nous fûmes bien établis dans nos appartements, nous cédâmes aux désirs de la comtesse, et nous fîmes plusieurs petites excursions aux lieux les plus remarquables du voisinage, afin de voir le pays avant qu'il n'eût perdu une grande partie de sa beauté, par la chute des feuilles, précaution d'autant plus nécessaire, que l'été ayant été remarquablement chaud et sec, les effets de l'automne

se faisaient partout sentir plusieurs semaines avant le temps.

Le premier objet de curiosité que nous visitâmes fut, pour plusieurs raisons le château de Riegersburg. Il avait été pendant plusieurs siècles la demeure de l'illustre famille de Purgstall, et n'en était sorti que par la mort du dernier mâle, du fils unique de la pauvre comtesse. Il était autrefois si fort que les Turcs, lorsqu'ils se rendirent maîtres de presque toutes les possessions de la maison d'Autriche, ne purent jamais s'en emparer; on prétend qu'ils n'osèrent pas même l'attaquer. Ce château ressemble étonnamment à celui d'Édimbourg, seulement il est peut-être un peu plus élevé au dessus de la plaine, si l'on peut appeler plaine le pays qui entoure Riegersburg, l'un des plus ondulés et des plus inégaux que j'aie jamais vus, et qui s'étend jusqu'au pied des Alpes Rhétiennes. A cela, il faut ajouter qu'il n'est pas possible non plus, de voir un pays plus richement boisé, plus industrieusement cultivé et mieux peuplé que celui-là. Partout où la charrue n'a pas tracé de sillons, on voit des arbres, de sorte qu'il y a à peine un coin inoccupé, si ce n'est là où de riches pâturages au fond des vallées, ou de vertes collines éclairées par le soleil ont été réservées pour les nombreux troupeaux. Tout le bois est ce que l'on appelle naturel, et comme il n'est employé que comme combus-

tible, on ne le laisse pas parvenir à une grosseur considérable. Je ne sais si c'est au caractère favorable du sol et du climat, ou à la beauté inhérente à la nature, quand on l'abandonne à elle-même, qu'il faut attribuer cet effet, mais il est certain que ces bois présentaient une épaisseur et une richesse de végétation extraordinaires, et l'automne ayant passé sur le tableau les couleurs variées de son pin ceau brillant, on eût dit que l'iris était descendue du ciel pour s'épancher sur le paysage.

L'intérieur du château offrait un intérêt d'un genre différent, et qui inspirait plus de mélancolie; en le voyant, nous ne pûmes nous empêcher de sentir le contraste qui existe entre les ouvrages les plus solides, les plus durables de l'homme, et les productions les plus communes, je je dirai même les plus négligemment faites par la nature. La campagne des environs de Riegersburg est aussi jeune, aussi fraîche, aussi vigoureuse qu'elle l'ait jamais été, ses beautés toujours les mêmes se succèdent sans relâche, tandis que le gigantesque château, duquel plusieurs parties sont taillées dans le roc ou construites de gros blocs de pierres attachés par des barres de fer, cède silencieusement, mais rapidement à la faux du temps, comme pour donner un nouveau démenti au vain projet de l'homme de créer une œuvre éternelle. J'ai souvent remarqué que l'effet du temps

est plus visible sur ces constructions solides, que sur celles qui possèdent moins de qualités durables; ce qu'il y a de plus triste dans des lieux de ce genre, c'est l'air froid, et désert qui règne dans les grands vestibules vides; l'inutilité absolue de ces magnifiques appartements, et le mélange de splendeur et de mesquinerie, d'opulence passée et de misère actuelle, qui annonce que cette demeure a quitté des mains illustres pour passer dans des mains inconnues. Dans la principale pièce on voyait le lit de parade des anciens seigneurs du château; mais les rideaux de satin déchirés, l'or terni des épaisses franges, les colonnes et les corniches vermoulues, montraient que depuis longtemps il n'avait pas été occupé. Le plafond paraissait être la seule partie de la chambre que le temps eût encore respecté. Il se composait d'un précieux travail de marqueterie, dans lequel un bois de couleur très-sombre, probablement de l'ébène, était incrusté sur un fond blanc de buis ou de hêtre, et ce travail était si riche, qu'il ressemblait plutôt à une table à ouvrage dans le boudoir d'une petite maîtresse, qu'au plafond d'une chambre à coucher dans un vieux château.

Pour passer d'un vieil appartement dans un autre non moins délabré, il nous fallut traverser une suite d'étroites galeries dont les unes étaient tout à fait abandonnées, tandis que les autres avaient été consa-

créés à des usages modernes et vulgaires. En sortant de la grande salle de banquet pour aller dans le salon de compagnie, nous passâmes par une de ces galeries, dans laquelle nous fûmes obligés de nous frayer une route à travers des tas de maïs, des piles de fagots et des rangées de cuves à lessiver, et de baisser la tête sous des cordes tendues pour faire sécher du linge. L'instant d'après nous nous trouvâmes au milieu de portraits de familles, d'énormes écussons sculptés en bois, de corniches dorées, de murs et de plafonds peints en fresque, et d'énormes portes à deux battants couvertes de moulures, et qui, semblables aux portails de certaines églises, montaient presque à la voûte. Puis tout à coup en sortant par une de ces portes majestueuses, au lieu de nous trouver dans un noble vestibule, ou au haut d'un magnifique escalier, s'accordant avec l'appartement que nous venions d'admirer, nous eûmes de la peine à descendre, sans nous casser le cou, un petit escalier dérobé, étroit et obscur, seul débris de quelque aile du château qui avait cessé d'exister.

Un de ces sentiers précaires nous conduisit enfin à la grande route, près des battants garnis de fer de la septième porte, formant la ligne de défense la plus élevée, par laquelle, dans les temps antiques et barbares, la partie haute de la forteresse avait été défendue contre la partie basse.

Il paraît que dans ce bon vieux temps, la succession de ce fort avait été disputée par deux frères, qui, pendant quelques années, occupèrent le château conjointement, mais vivant toujours entre eux dans une hostilité déclarée. L'aîné s'était mis en possession du haut qui, étant situé sur un rocher perpendiculaire de trois côtés, et dont le quatrième était dans les mains de son frère, il s'ensuivait qu'il ne pouvait entretenir aucune communication avec la campagne des environs. Il serait donc mort de faim si l'idée hardie ne lui était pas venue de tailler une route *en spirale* autour du précipice; par ce moyen, il put entrer et sortir de sa demeure pour se procurer les provisions nécessaires. Les deux frères rivaux se trouvant par là dans une position à peu près également avantageuse, continuèrent à se battre jusqu'à ce que les deux parties du château fussent presque détruites.

En revenant par le bas de Riegersburg, où un petit village a été construit dans un site pittoresque à l'ombre du fort, nous jetâmes un regard, d'après le désir de la comtesse, sur l'église où elle nous dit qu'elle avait érigé une chapelle. Cela nous parut assez étrange, car nous savions qu'elle n'avait pas abandonné la religion protestante dans laquelle elle avait été élevée à Edimbourg, et qu'elle n'éprouvait ni amour ni respect pour le catholicisme de l'Autriche. Nous examinâmes toutefois la chapelle,

où nous remarquâmes le bon goût et la simplicité qui distinguaient tout ce qu'elle faisait faire. Au centre elle avait placé un autel fort joli, mais un peu trop décoré, et à côté elle avait élevé un beau monument de granit à son époux et à son fils. Le tout était surmonté d'un tableau représentant l'excellent saint Wenceslas, patron de la famille de Purgstall, ce qui jurait un peu avec la simple élégance du reste. L'ensemble de ce monument nous parut assez incompréhensible.

Cette énigme nous fut expliquée par la comtesse à notre retour à Hainfeld. Elle nous parla peu des grandeurs passées de l'antique manoir que sa famille habitait aux jours de sa prospérité, et comme il avait passé de ses mains en celles de personnes qui le négligeaient, et pour qui ses souvenirs historiques n'offrait aucun intérêt, nous gardâmes à ce sujet le même silence qu'elle ; mais elle se montra éloquente en parlant de la chapelle, où, en effet, vu la tournure particulière de son caractère, on pouvait dire que tout ce qui l'intéressait dans le monde reposait ; son époux et son fils ; aussi ne tardâmes nous pas à découvrir que son seul vœu sur la terre, ou du moins celui qui la préoccupait le plus, était d'être ensevelie à côté d'eux. Comme des difficultés pouvaient s'élever, soit à cause de sa religion, soit parce que le château n'était plus dans la possession de sa famille, elle avait cru devoir

prendre d'avance toutes les précautions nécessaires pour assurer l'exécution d'un projet qui lui tenait si fort à cœur. Elle commença donc par gagner le clergé, en embellissant son église par ce beau monument, tandis que les habitants de leur côté furent reconnaissants de ce que la comtesse avait fait faire exprès pour eux, à Vienne, un tableau si supérieur à tout ce qu'aurait pu fournir en ce genre la province. On assurait en outre que, par son testament, la comtesse avait laissé certaines sommes à être distribuées aux pauvres, après que son corps serait déposé dans le caveau des Purgstall, et le clergé du lieu se persuadait, à tort ou à raison, que dans ses distributions pieuses elle n'avait pas oublié les pauvres d'esprit.

Elle nous raconta toutes ces choses, non-seulement avec la plus complète indifférence à l'égard de sa mort, mais je puis dire encore avec cette sensation de plaisir que l'on éprouve à s'entretenir d'avance d'un voyage agréable que l'on va faire le printemps prochain.

Dans le premier moment nous ne savions comment répondre à de pareils discours; s'il fallait nous montrer sérieux ou gais, attendu qu'il ne paraissait pas très-poli de discuter en sa présence, comme un sujet agréable, les détails de l'enterrement de notre digne hôtesse (1). Je crus d'après

(1) L'usage que je viens de faire par hasard des mots *grave*

cela que ce que je pourrais faire de mieux serait de lui demander si, de même qu'en Angleterre, il n'y aurait pas quelque difficulté à obtenir la permission d'inhumér un corps dans le chœur d'une église, autrement que dans un cercueil de plomb, et j'ajoutai que l'usage en Autriche étant d'inhumér très-promptement après la mort, on n'aurait peut-être pas le temps, dans une campagne si retirée, de faire les préparatifs nécessaires.

« Et croyez-vous, reprit la vieille dame avec un étrange sourire, croyez-vous que j'aie voulu risquer le succès d'un projet qui m'est si cher à une pareille éventualité? Non, non! vous allez voir. » En parlant ainsi, elle tira la sonnette et demanda Joseph : « Allez chercher les clefs, lui dit-elle, et montrez au capitaine Hall mon cercueil. » Puis se retournant vers nous elle ajouta : « Quand vous l'aurez vu, vous avouerez, je pense, que je ne cours

ou gai m'engage à rappeler qu'on a publié il n'y a pas longtemps sous ce titre un des plus jolis petits livres pour les enfants qui aient jamais paru. Je crois pouvoir le recommander, pour parler dans les styles annonces, à l'attention des parents et des tuteurs, comme un ouvrage qui ne pourra manquer de leur faciliter la tâche qui leur est imposée. Ce qui le rend surtout intéressant et doit lui ouvrir l'entrée de toutes les bibliothèques d'enfants, c'est le succès avec lequel l'auteur, miss Fraser Tytler, a su non-seulement rendre les principes religieux intelligibles et frappants, mais encore dignes de l'attention et de l'amour de ses jeunes lecteurs.

pas de risque qu'on lui refuse l'entrée de l'église, soit par défaut de solidité, soit par défaut de beauté. »

J'avoue que je n'étais pas peu curieux de savoir comment on pouvait donner soit de la solidité, soit de la beauté à un cercueil de plomb ; mais en le voyant, je reconnus qu'il n'était pas de plomb, mais de fer, et travaillé avec tant de goût qu'il ressemblait plutôt à l'un de ces morceaux de sculpture qui décorent les anciens tombeaux dans l'abbaye de Westminster, qu'à un cercueil destiné à renfermer réellement un corps. Après avoir enlevé trois énormes cadénats, de formes bizarres, nous soulevâmes le couvercle, et je fus surpris de voir deux gros paquets, soigneusement cousus dans du linge blanc, et posés aux deux extrémités de la bière. M'étant baissé et les ayant pris à la main, je reconnus que c'étaient des papiers, et je lus sur l'enveloppe, de la main de la comtesse, ces mots :
« Nos lettres. — J.-A. Purgstall. »

CHAPITRE V.

LES VOISINS.

« Maintenant, dit la comtesse, que vous avez vu le château ruiné, désert, inhabité, de notre famille exterminée, je désire que vous alliez visiter un autre château antique, qui, à la vérité, n'est pas encore tout à fait abandonné, mais qui, je le crains, avance rapidement vers le même but que le pauvre Riegersburg. D'ailleurs, ajouta-t-elle, il est juste que vous fassiez connaissance avec vos voisins, maintenant que vous êtes établis en Styrie. »

Nous ne demandions pas mieux que de faire ce qui pouvait être agréable à notre hôtesse, de sorte

que le lendemain nous nous mîmes en route pour Gleichenberg, qui est situé au milieu des vallées qui s'étendent à une lieue et demie au midi de Hainfeld, auquel il ne ressemble guère, car c'est un véritable château, bâti au sommet d'un rocher escarpé, inaccessible de trois côtés. Le site en est superbe aussi sous d'autres rapports, et dans la saison où nous le vîmes, pour la première fois, rien ne pouvait être plus frappant que le point de vue que l'on découvrait des fenêtres de la partie habitée de l'édifice. L'éclat du feuillage jaunissant éblouissait presque les yeux, comme les couleurs du dauphin mourant, et les bois épais, qui l'entouraient de tous côtés, approchaient si près du château, que nous fûmes tout à côté avant d'en apercevoir même les tourelles. Sous ce rapport, Gleichenberg ne ressemble point à son voisin Riegersburg, qui se voit de toutes les parties du pays environnant ; mais de même que cette forteresse, jadis si célèbre, le pauvre Gleichenberg est cruellement négligé, et nous ne pûmes nous empêcher de soupirer en songeant qu'avec très-peu de dépense et de peine on pourrait arrêter les progrès du dépérissement, et en faire un des lieux les plus charmants du monde. Au lieu de cela, nous fûmes obligés de nous frayer un chemin à travers des piles de décombre, par des routes qui, quoique taillées dans le roc, étaient tellement détériorées, qu'elles étaient

tout juste praticables , et sur des ponts à peine assez solides pour supporter le poids d'un chat. Il n'y a rien de plus pénible que de voir l'ancienne demeure de la magnificence consacrée à des usages vils. On peut contempler , avec un plaisir pittoresque , une bonne vieille ruine couverte de lierre , n'ayant pour habitants que des hiboux et des renards ; mais il y a peu ou point d'agrément à errer dans les cours désertes , les escaliers humides et les appartements abandonnés d'un vaste palais, où une demi-douzaine de domestiques affamés occupent un emplacement qui suffirait à plusieurs centaines.

Le cœur plein de ces sensations et nous attendant à trouver encore là le même abandon que nous avons rencontré à Riegersburg , nous montâmes au second étage du château, où à notre grand étonnement nous vîmes une suite des plus jolies petites pièces imaginables, bien éclairées, bien meublées, et occupées par l'aimable propriétaire du château.

Quelque triste qu'il soit d'être témoin de la décadence d'une antique demeure , il est , je pense , plus touchant encore d'observer l'effet de cette décadence morale , qui suit l'abaissement des grandes fortunes, surtout quand les débris qui en restent peuvent passer encore pour des chefs-d'œuvre. Je ne crois pas avoir jamais vu de personne dont les

manières fussent plus élégantes que celles de cette pauvre dame, qui jadis brillait au premier rang des femmes à la mode de Vienne, et qui est encore d'une beauté remarquable. Quoique ruinée au point d'être réduite à n'habiter qu'un petit coin de son propre château, et entourée de destructions de tout genre, son appartement était arrangé avec goût, et même, a beaucoup d'égards, avec richesse.

En dépit de tous ses malheurs, elle a su conserver, quoique avec moins d'éclat, sa position dans la société. La plus cruelle de ses épreuves, et je comprends bien sa douleur, était le déplorable état de santé de sa fille unique. On dit qu'à l'âge de quinze mois, l'enfant glissa des mains de sa nourrice, qui la faisait danser sur une table, et que la chute produisit une commotion au cerveau ou une fracture au crâne, je ne sais plus laquelle, mais dont le résultat fut que la pauvre petite demeura huit ans sans pouvoir ni parler ni marcher. Mais depuis ce temps elle est devenue une grande et belle personne, et, ce qui est bien plus intéressant, c'est que son intelligence qui, à ce qu'il paraît, n'avait été qu'affaiblie et arrêtée dans son développement, mais non détruite, a fait aussi peu à peu de grands progrès, et il y a tout lieu d'espérer que son rétablissement sera complet. Quelle récompense vraiment céleste cette mère n'a-t-elle pas recueillie de sa patience dans ses malheurs, puisqu'elle retrouve la société d'une

filles, qui, s'il avait fallu en croire ce que des personnes irréfléchies ont peut-être dit dans le temps, aurait mieux fait de mourir.

A notre retour, la comtesse fut si enchantée de la description que nous lui fîmes de Gleichenberg et de ses habitants, que dès le lendemain elle nous envoya faire une visite à une autre de ses voisines, qui habitait Steinberg, un des nombreux châteaux dont cette partie de la province est semée, et qui tous, à l'exception de notre cher Hainfeld, répondaient admirablement bien à l'idée que l'on se forme de ces antiques constructions. Ce n'est toutefois qu'à l'extérieur que ces édifices offrent quelque apparence de splendeur. Dans toutes les visites que nous fîmes dans le voisinage, nous eûmes l'occasion de reconnaître que ce n'étaient qu'une suite de ruines, que nous étions invités à admirer tout haut, en déplorant tout bas leur délabrement.

Le propriétaire de Steinberg avait vécu si vite que ses moyens s'étaient épuisés, et qu'il avait été forcé de vendre le château et la terre, après avoir dépouillé l'un et l'autre aussi complètement qu'il lui fut possible. L'acheteur n'était à la vérité, ni joueur, ni prodigue, ni bon vivant, ni dépensier sous aucun rapport; mais comme il n'était pas le plus prudent de tous les hommes, il arriva, je ne sais comment, que les revenus se dépensaient plus vite qu'ils ne rentraient, de sorte qu'au bout de quelque temps

les terres et le château changèrent encore une fois de maître. Un arrangement assez étrange fut fait à cette occasion, et, à dire, vrai je m'étonne qu'on n'y ait pas plus souvent recours. Au lieu de mettre le domaine en vente publique, il fut convenu que les héritiers, qui étaient deux neveux du propriétaire, entreraient immédiatement en possession, en laissant à leur oncle et à sa famille la jouissance viagère d'un petit appartement dans la maison, avec le droit de tirer leur pain, leur bœuf et leurs pommes-de-terre de la ferme du château.

Ce fut donc dans ce petit appartement que nous le trouvâmes, après une assez singulière navigation à travers des corridors en ruine et des escaliers délabrés qui nous conduisirent à un passage élevé, d'où il nous fallut descendre comme pour aller dans la cave. En attendant, les pièces de l'appartement étaient bien claires, bien aérées et leurs fenêtres donnaient sur une campagne charmante. La bonne maîtresse de la maison et tout son entourage ne ressemblaient guère à ce que nous avons vu la veille ; mais ils n'en étaient pas moins agréables dans leur genre. Son hospitalité vraie et sincère se montra dans la confusion qui ne cessa de régner tant que dura notre visite ; c'étaient des allées et venues perpétuelles de la cuisine au salon et du salon à la cuisine. On apportait tantôt des assiettes de raisin,

tantôt des verres de vin épicé, tantôt des gâteaux et toutes sortes de bonnes choses, jusqu'à ce que les enfants en eurent presque mal au cœur, et que les grandes personnes n'auraient ni osé ni pu accepter d'avantage. Le bruit d'un plateau de thé qui allait arriver à son tour, fut pour nous le signal du départ, car si nous étions restés plus longtemps, il nous aurait été absolument impossible de dîner.

Je ne citerai qu'une seule d'entre les nombreuses curiosités du château de Steinberg. C'était un masque de fer très-mince mais très-fort, avec des fermoirs et des cadénats du même métal, et dont on assure qu'un redoutable baron des temps passés faisait un fréquent usage. Il paraît que ce baron avait une fort belle femme, mais malheureusement non moins coquette que belle, et qui aimait beaucoup à faire voir sa beauté, ce qui déplaisait infiniment à son mari. Or toutes les fois qu'il allait en voyage, il enfermait la tête de sa moitié dans ce masque dont il emportait la clef sur lui. La tradition ajoute qu'il n'y gagna rien, et que la belle dame ne pouvant faire voir son beau visage à ses amans, leur prodiguait en revanche, à travers les barreaux du masque, les discours les plus tendres; et apprit ainsi à son imprudent époux qu'en amour comme à la guerre les obstacles physiques, au lieu d'arrêter l'ennemi, lui servent souvent au contraire d'échelle pour monter à l'assaut.

Après ces deux excursions, nous aurions volontiers pris un peu de repos, mais la comtesse qui, toujours bonne et aimable, était un peu despote, nous rappela que nous étions tout près des frontières de la Hongrie, par delà lesquelles demeuraient quelques-uns de ses amis particuliers. Elle nous pria d'après cela d'aller jeter un coup d'œil sur ce pays célèbre, de dîner avec ses amis, et de revenir le soir au château. Elle nous engagea en outre à ne pas manquer d'aller visiter la place où s'était livrée, en 1665, entre les Turcs et les Autrichiens, la célèbre bataille de Saint-Gothard, « dont, me dit-elle, vous avez, sans doute, entendu parler. »

Le fait est que nous n'avions jamais entendu dire un mot de cette bataille, mais pour satisfaire la comtesse, nous nous mîmes en route, nous passâmes la frontière de Hongrie, et ayant grimpé sur le clocher du village de Saint-Gothard, situé au confluent du Raab et de la Feistritz, nous apprîmes de notre guide tous les détails de la grande bataille. J'avouerai qu'ils m'offrirent moins d'intérêt que le costume et l'aspect à demi sauvage des Hongrois dont la plupart portent de longs manteaux blancs flottants. La langue, les usages, l'apparence de ce peuple diffèrent sous tous les rapports de ceux des Styriens dont ils ne sont éloignés que de quelques milles. Cela paraît d'autant plus

étrange que la limite entre ces deux pays n'est qu'une ligne imaginaire, ou tout au plus une haie et un fossé que le cocher de la comtesse eut de la peine à nous indiquer, quoiqu'il eût passé sa vie dans ces environs. Je ne saurais mieux décrire Saint-Gothard aux personnes qui ont été dans l'Orient qu'en le comparant à une ville indienne un jour de marché. Les personnes qui n'y ont point été pourront s'en former une légère idée en consultant les beaux dessins de Daniell, ou les scènes moins éloignées tracées par le pinceau d'Horace Vernet, dont les tableaux de mœurs africaines sont d'une vérité admirable.

Ce que nous avons entendu dire de la Hongrie ne nous inspira pas un grand désir de pénétrer très-avant dans cette région presque sauvage. Les paysans sont retenus dans un déplorable état d'assujettissement par leurs seigneurs, lesquels, quoiqu'ils ne possèdent pas sur eux le droit de vie et de mort, ont du moins le pouvoir, toutes les fois que leur volonté ou leur bon plaisir éprouve la moindre contradiction, d'infliger sans forme de procès une punition corporelle, à quiconque a eu le malheur de les offenser. On nous fit voir un jour une lettre écrite par une dame qui remplissait les fonctions de gouvernante de jeunes personnes, dans la partie de la Hongrie qui touche à la Pologne, où, par des motifs politiques et autres,

il règne en ce moment une grande fermentation. Il paraît que dans cette partie du pays, les paysans ont une aversion particulière pour leurs seigneurs, et par suite de quelques mouvements insurrectionnels, dix-sept d'entre eux avaient été pendus aux arbres, autour de la maison où cette dame résidait, de sorte que ses élèves et elle ne pouvaient sortir sans passer devant l'endroit où ces dix-sept victimes demeuraient exposées, afin de répandre la terreur parmi les autres vassaux. Elles ne pouvaient pas non plus quitter la maison pour faire une promenade, sans être escortées de trois ou quatre domestiques armés.

Après avoir ouï raconter des énormités semblables, il était assez curieux d'entendre nos amis Hongrois se vanter d'être une nation libre et indépendante, quoique faisant politiquement partie des états de la maison d'Autriche; ce qui était plus amusant encore, c'était de leur entendre dire qu'ils possédaient une constitution qui ressemblait beaucoup à celle de l'Angleterre. Étant entré à ce sujet dans quelques détails, nous découvrîmes que le principal ou pour mieux dire le seul point de ressemblance, entre les constitutions de la Hongrie et de l'Angleterre, c'est que l'un et l'autre de ces pays ont deux chambres législatives. Mais voici en quoi consiste la différence que l'on regardera peut-être comme une bagatelle : en

Hongrie, ces chambres se composent toutes deux d'une noblesse héréditaire, aucune n'étant élue par le peuple. En outre, le pays, quoique la population n'y soit pas fort considérable, renferme plus de trois cent mille nobles, c'est-à-dire, personnes nées de familles nobles, qui toutes sont exemptes du paiement des impôts, et jouissent d'un grand nombre de privilèges arbitraires et cruels. Quelque humble que soit la profession de ces nobles, car on trouve parmi eux des bouchers, des boulangers, des cordonniers, ils conservent leur noblesse et exercent leurs privilèges. Ce n'est là qu'un seul échantillon des différences qui existent entre nous; mais nous ne tardâmes pas à reconnaître qu'il était inutile de chercher à faire comprendre cela aux Hongrois, et il est peut-être heureux pour eux qu'ils soient satisfaits de ce qu'ils ne pourraient espérer de changer.

Le dîner parut au milieu de ces discussions nationales, et notre expédition de la matinée nous ayant donné plus d'appétit qu'à l'ordinaire, nous songions avec moins d'effroi que nous ne l'aurions fait sans cela à la table surchargée de mets que nous nous attendions à voir, d'après la description qui nous avait été faite des dîners allemands. Mais nos craintes sous ce rapport, si nous en avions eues, auraient été superflues, car je ne vis jamais plus modeste repas. Il y avait réelle-

ment trop peu pour le nombre de personnes, et nous éprouvâmes quelque embarras, par la pensée qu'en nous présentant ainsi à l'improviste, nous avions rogné les parts déjà fort exigües des maîtres de la maison. Les plats furent enlevés de la table aussi nets que si, au lieu de les avoir servis à une honorable société composée de nobles Hongrois des deux sexes et d'hérétiques affamés venus d'Angleterre, le baron avait fait entrer une demi-douzaine de ses plus forts chiens de chasse pour les nettoyer.

Ce repas ayant été le seul diner hongrois que nous ayons fait pendant notre séjour dans le pays, je pense que les amateurs de la bonne chère ne seront pas fâchés d'en trouver ici une description détaillée. Nous eûmes d'abord une soupe assez froide, claire et sale; puis une assiette de tranches mal coupées d'une langue mal salée; puis, après un long et triste intervalle, un plat composé de tranches de bouilli très-froid, très-gras et très-dur; je ne sais en vérité d'où la graisse venait, car en Hongrie on n'élève point de bœufs exprès pour la boucherie; mais après qu'ils ont travaillé pendant plusieurs années à traîner la charrue et les charrettes, on les tue, non pas parce qu'ils sont bons à manger, mais, tout au contraire, parce qu'ils ne sont plus bons à travailler. Le plat qui vint après cela promettait d'être meilleur, c'était un saumon contourné en cercle avec la queue dans la bouche;

comme les figures allégoriques de l'éternité. Mais je suis bien assuré que si je devais vivre, comme disent les Américains, depuis le mois de juillet jusqu'à l'éternité, je n'aurais aucun désir de jamais revoir pareil poisson. Il avait été apporté du fond de la Carinthie par le fier baron lui-même. Il est inutile que j'en dise davantage ; et pourtant, il fut avalé si net, que le squelette aurait pu en être placé dans un cabinet d'histoire naturelle, où il aurait été reconnu sur-le-champ par Agassiz ou Deshayes. Ensuite vint un plat de saucisses qui disparut, dans ce que les allemands appellent un *Augenblick*, un clin d'œil. En dernier lieu, on servit le rôti selon l'usage général de ces pays, mais au lieu d'un bel aloyau ou d'un fort quartier de chevreuil, tel qu'on l'aurait donné en Angleterre, c'était un petit morceau de ce qu'il leur plaisait d'appeler du daim, et quel daim ! ce qui n'empêcha pas que si l'animal, dont cette éclanche avait jadis fait partie, eût été servi tout en vie sur la table, il n'aurait pas disparu plus promptement. Pour couronner ce beau festin, au lieu de dessert, on plaça au milieu de la table une assiette à soupe contenant onze petits gâteaux secs, chacun desquels était à peu près de la grandeur d'un verre de montre de femme. Enfin, pour donner une juste idée de ce triste repas, je dirai qu'il me rappela les jours de ma jeunesse, quand j'étais à la

ration d'aspirant de marine, et quand le pain et le bœuf de sa majesté disparaissaient de la même manière, sans laisser après eux de trace de leur existence. Je ne dois pourtant pas oublier d'ajouter que le vin était à peine potable, à l'exception sans doute d'une bouteille de vin de Bourgogne, que le généreux maître de la maison garda tout entière pour lui sans en offrir même un seul verre à une dame de ses amis placée à ses côtés et qu'il avait invitée lui-même à diner. Il vida la bouteille jusqu'à la dernière goutte! Et voilà ce que c'est qu'un magnat Hongrois.

CHAPITRE VI.

LES CONVIVES RIVAUX.

NOTRE aimable hôtesse nous procura plusieurs autres occasions encore de voir la société de son voisinage ; car, ainsi que je l'ai déjà dit, quoiqu'elle fût depuis plusieurs années obligée de garder le lit, elle aimait beaucoup le monde, et possédait en elle-même des moyens de faire les honneurs de sa maison, que l'on trouve rarement même chez des personnes qui n'ont pas comme elle le malheur d'être éternellement clouées à une seule place.

Toutefois, comme on le verra bientôt, il était bien plus difficile de délivrer le château des hôtes

incommodes qui s'y présentaient, que de se procurer la société de personnes qui contribuassent à y répandre de la gaieté : car la manière de vivre diffère considérablement non-seulement de celle de l'Angleterre, mais encore de tout ce que nous avons vu jusqu'alors. Elle nous rappelait constamment ce que nous avons lu dans de vieux livres, ou ce que nous avons entendu raconter par des personnes âgées. Notre château était au fait une espèce de lieu public où l'on entrait librement à toutes les heures du jour ; les uns venaient dîner, les autres souper, et d'ordinaire on passait la nuit et l'on disparaissait le lendemain matin ; quelquefois on restait la semaine entière, baisant la main de la maîtresse de la maison, quand on arrivait et quand on partait, et toujours également bien accueilli.

Le maître de la maison étant mort depuis longtemps, et sa veuve restant immobile dans son lit, on aurait pu croire que le château devait offrir un parfait modèle de tristesse et d'abandon. Loin de là, l'ancienne hospitalité avait conservé tous ses droits sous la direction du maître d'hôtel Joseph qui, après avoir fait la plupart des campagnes de Napoléon, achevait sa verte vieillesse au service de la comtesse de Purgstall. Il était resté courageusement à ses côtés dans tous ses malheurs. Il fut un temps où sa détresse était si grande, par suite

de dettes réelles ou factices , de frais de procès , de contributions de guerre , qu'elle se vit réduite à une extrême pauvreté. Cette position lui semblait d'autant plus pénible que , jusqu'à la mort de son fils , elle s'était vue à la tête d'immenses propriétés , et avait vécu avec une grande splendeur. A cette époque critique , quand sa ruine semblait inévitable , et quand la pauvre comtesse se croyait abandonnée en quelque façon du monde entier , elle pria Joseph de rester auprès d'elle. « Madame , répondit le vieux soldat , dussions-nous être réduits à vivre de pommes-de-terre , je ne vous quitterai jamais. » J'ai appris ce trait de la comtesse elle-même , qui ajouta que pendant vingt-deux années , dont plusieurs avaient été passées dans la pauvreté , et toutes dans les chagrins et les maladies , non-seulement il n'avait jamais exprimé le moindre désir de la quitter , mais encore qu'il avait conservé sa gaieté dans tous les désastres , et qu'en voyant toujours les choses du bon côté , ce qui malheureusement n'était pas l'habitude de la pauvre comtesse , il avait essentiellement contribué à lui rendre la vie à peu près supportable.

Ce vieux soldat était , comme je l'ai dit , un excellent majordome , et , comme il avait beaucoup vu le monde , non-seulement il fournissait aux convives qu'il servait à table , des sujets de conversation , mais il y ajoutait encore ses réflexions ,

ce qui , dans les premiers moments , faisait un effet fort singulier , et ne laissait pas que d'étonner souvent les étrangers. Ayant appris dans ses campagnes combien il est désagréable de manquer des douceurs de la vie , il savait comment s'y prendre pour procurer à des hôtes comme nous , par exemple , les moyens de vivre confortablement. Il était en outre doué de talent et d'esprit de ressources ; rien ne l'arrêtait , il ne faisait de difficulté sur rien , de sorte que nous nous entendions à merveille. En un mot , notre ami Joseph était un vrai Caleb Balderstone , qui savait tirer parti de tout , qui souriait au milieu des plus grands revers de fortune , et de qui dépendait en grande partie la prospérité de la maison à laquelle il s'était attaché , par la courageuse résolution qu'il avait prise de ne pas souffrir que rien allât de travers à Hainfeld tant que sa maîtresse vivrait.

La comtesse lui donna formellement à entendre , en ma présence , que je devais être regardé comme le maître du château tant que j'y resterais , et qu'il fallait obéir à mes ordres avec autant de ponctualité qu'aux siens. Elle le chargea de faire part de ses volontés à toute la maison.

» J'ai déjà , continua-t-elle en s'adressant à moi , donné des instructions semblables à la cuisinière ; c'est pourquoi , s'il y a quelque chose à Hainfeld que vous ou votre famille ne demandiez pas quand

vous en aurez besoin , il faudra vous en prendre à vous seuls , et j'en serai en outre très-mortifiée.»

L'esprit tout entier de la comtesse semblait , à cette époque , tendu vers un seul but , savoir de deviner ce que nous aimions le mieux , ce qui était le plus agréable et le plus utile aux enfants , en un mot , tout ce qui , dans les arrangements de sa maison , dans la société qu'elle invitait au château et dans ses manières avec nous , pouvait nous procurer le plus d'agrément et éloigner de notre esprit tout projet de départ. Il suffisait même d'y faire la plus légère allusion pour jeter la vieille dame dans une si vive agitation nerveuse , que nous évitions autant que possible de parler de nos plans pour l'avenir , décidés à prendre nos mesures sans rien dire , et à ne pas nous laisser retenir plus longtemps que nous le jugerions convenable. On verra bientôt avec quelle adresse et quel art notre hôtesse trouva moyen de rompre et de renverser nos projets.

En attendant , nous nous trouvions si parfaitement chez nous , que nous commençâmes à nous livrer régulièrement à l'éducation des enfants , et à nous créer pour nous-mêmes des occupations qui pussent remplir notre temps. L'uniformité de notre vie , ne nous offrant pas d'incidents remarquables , nous laissa tout le temps nécessaire pour examiner le pays et pour

fixer à son égard notre opinion, par nos entretiens avec les personnes intelligentes qui fréquentaient le château.

Il s'écoula néanmoins quelque temps avant que la foule d'objets nouveaux dont nous étions entourés, cessât de nous offrir une masse confuse, et nous laissât assez de liberté d'esprit pour nous permettre de scruter, avec connaissance de cause, les mœurs domestiques ou la situation politique d'un peuple placé d'une manière si différente de tous ceux que nos précédents voyages nous avaient procuré l'occasion d'observer. Du reste nous ne cherchions guère à le mieux connaître, car nous avions l'intention de nous remettre bientôt en route, et nous sentions qu'un sujet si vaste ne pouvait pas être étudié dans le court espace de quelques semaines. Nous nous jetâmes donc sans réserve dans les mains de notre obligeante hôtesse qui, après nous avoir fait promettre de ne pas la quitter de quelque temps, s'occupa de nous procurer des amusements tant au dedans qu'au dehors du château. Je vais essayer de montrer comment elle tint parole.

A notre arrivée à Hainfeld, nous y trouvâmes deux jeunes personnes de Gratz, capitale de la Styrie, très-jolie ville, et qui, sous le rapport des richesses et du bon ton, est à peu près à Vienne ce que Bath est à Londres, de sorte que je suppose qu'en faisant une règle de trois on peut juger de

l'une par l'autre. Les circonstances ne nous ayant pas permis de visiter Vienne, nous n'eûmes que ces moyens indirects pour fixer nos idées à cet égard. Mais pendant notre séjour à Hainfeld, nous eûmes l'occasion de voir plusieurs personnes qui, bien qu'elles ne demeurassent plus à Vienne, y avaient été élevées et que nous pouvions par conséquent comparer avec nos connaissances de Gratz.

Les deux jeunes personnes dont je viens de parler étaient aimables et enjouées. Elles parlaient le français couramment, mais pas avec une grande pureté; l'une et l'autre savaient assez d'anglais pour se faire comprendre; et nous découvrîmes, dans le voyage assez long que nous fîmes plus tard en Allemagne, que l'étude de l'anglais ye st maintenant à la mode. Comme elles témoignaient un grand désir de se perfectionner dans cette langue, il eût été d'autant plus naturel qu'elles profitassent de l'excellente occasion qui se présentait pour cela, que nous ne demandions pas mieux que de leur faire connaître ce qu'il y avait de fautif dans leur prononciation ou dans la construction de leurs phrases. Malgré cela elles préféraient parler leur mauvais français plutôt qu'anglais; et elles nous empêchaient de leur être d'aucune utilité, soit en tournant en plaisanterie les éloges que nous leur donnions, soit en se fâchant quand il nous arrivait de corriger une de leurs fautes. Cela était assez contrariant,

car nous commençons nous-mêmes l'étude de l'allemand, et nous nous étions flattés de pouvoir conclure un traité avantageux, en nous donnant réciproquement des leçons. Mais par un singulier esprit de contradiction, elles ne voulurent pas plus parler leur langue que la nôtre, et nous restâmes ainsi dans la même position que la France et l'Angleterre en fait de commerce, chacune des deux nations possédant les objets dont l'autre a besoin, sans qu'elles puissent s'accorder pour l'échange. C'était là de leur part une manie provinciale, et elles devint plus évidente, à mesure que notre connaissance devenait plus intime. Malgré tout ce que nous pouvions dire et faire, nos jolies petites amies n'étaient jamais à leur aise; elles visaient toujours à l'effet, au lieu de se fier à leurs agréments naturels, qui cependant étaient nombreux, et que nous ne demandions pas mieux que de faire valoir, car elles nous plaisaient.

Avec le temps nous découvrîmes qu'une de ces demoiselles était poëte, et j'appris, je l'avoue, avec autant de surprise que d'effroi, que c'étaient des vers anglais qu'elle faisait! J'avais peine à concevoir qu'une personne, qui savait à peine les premiers éléments de la langue, osât se permettre un vol si élevé. Je tremblais, comme de raison, qu'on ne soumît à mon jugement des vers ainsi faits, et qui ne pouvaient manquer d'être exécrables. Je ne

tardai pas, en effet, à découvrir que la jeune muse désirait vivement obtenir mon approbation de ses essais ; mais au lieu de me les montrer franchement elle-même, elle les remit à la comtesse, en lui défendant positivement de me les faire voir. On comprend que cette dame devina fort bien le fond de sa pensée, et qu'elle se moqua de la défense comme je l'aurais fait moi-même, si la curiosité que j'aurais pu avoir de lire ces vers n'avait pas été infiniment moindre que l'horreur que m'inspirait la nécessité de devoir les trouver bons. Le lendemain les dames louèrent ma probité, non qu'avec un air de malice et un peu de dépit caché elles donnèrent à mon jésuitisme, après quoi commença une suite de scènes de coquetterie et de feinte modestie, qui auraient été fort ennuyeuses l'hiver à la campagne, si je n'avais pas été soutenu par l'espoir d'échapper au danger de lire ces terribles vers.

La comtesse qui, bien que clouée à son lit, paraissait savoir, par une sorte d'instinct, tout ce qui se passait dans le château, ne tarda pas à nous dire qu'elle soupçonnait les dames de Gratz de ne pas faire les honneurs de leur pays de la manière qu'elle l'avait espéré, lorsqu'elle les avait invitées à venir au château. « C'est pourquoi, dit-elle, j'ai envoyé chercher, par delà les montagnes, d'autres amies, qui, je pense, vous plairont da-

vantage, et qui, j'en suis sûre, sauront mieux apprécier la société que je suis assez heureuse pour pouvoir leur offrir. »

Le commencement d'un coup de vent du Nord-Ouest, sur les côtes du Labrador, n'offre pas un aspect plus menaçant que la physionomie de nos deux jeunes dames de Gratz, quand le bruit se répandit que d'autres étrangères allaient arriver au château. Avec l'imprudence si ordinaire à la jalousie, elles se hâtèrent d'insinuer que c'était l'un de nous qui avait inspiré à la comtesse l'idée d'appeler ces troupes ennemies sous la forme d'auxiliaires; mais les pauvres filles ne gagnèrent rien à cette accusation, car tandis que nous niâmes toute participation à la conspiration, nous ne laissâmes pas d'avouer que nous nous réjouissions fort du succès dont elle avait été couronnée.

Les nouveaux hôtes arrivèrent; c'était une mère et ses deux filles. Si nous avions quitté le pays la veille, nous aurions pu écrire dans notre journal, selon l'usage des voyageurs. « Dans la Basse-Styrie toutes les jeunes personnes font des vers anglais, sont vaines et coquettes. » Si d'un autre côté je n'avais vu que ces nouvelles venues, j'aurais nécessairement dû noter que : « toutes les dames de ce pays sont bien élevées, sans prétentions, jolies et instruites. » En effet je ne sais si en aucun temps ou en aucun lieu j'ai rencontré des mo-

dèles plus parfaits de cette simplicité et de cette amabilité qui sied si bien aux jeunes personnes. L'ainée pouvait avoir vingt-deux à vingt-trois ans, et quoiqu'elle ne fût pas aussi jolie que sa sœur qui en avait dix-sept, elle possédait à un bien plus haut degré qu'elle, cette beauté d'expression que les traits seuls ne peuvent imprimer, qui donne un caractère décidé et un but à chaque ligne de la physionomie, qui fait parler aux yeux et à la bouche un langage intelligible, même quand la voix ne prononce pas de paroles. Si à ces charmes, on joint un jugement juste, un goût sûr, et une politesse parfaite, le tout guidé par des principes vrais et des sentiments généreux, et animé par la connaissance du monde, par une vivacité naturelle, et une absence totale d'égoïsme, on avouera que cet ensemble forme un caractère qui n'a point de rivaux à craindre, même au milieu des sociétés les plus policées du monde.

Ce qui ajoutait à l'intérêt que nous inspirait cette charmante personne, c'était qu'elle parlait anglais dans une telle perfection, qu'un léger accent étranger, et les petites fautes qui lui échappaient de temps à autre, ne servaient qu'à fixer davantage l'attention, et donnaient souvent à ses observations, toujours judicieuses, une force nouvelle par une légère exagération qui n'était pas sans justesse dans l'expression. Nous remarquâmes aussi que quand elle

parlait sa langue maternelle, qui prenait beaucoup de douceur dans sa bouche, son accent était fort éloigné d'offrir la dureté qu'acquiert en Styrie la langue extraordinaire qui frappait notre oreille depuis quelques semaines. Je ne sais à quoi pensaient les jeunes seigneurs et autres bons partis de la capitale, mais ce dont je suis sûr, c'est que si j'avais été jeune homme et célibataire, bon parti ou non, je serai devenu amoureux fou de cette jolie allemande.

Nos deux nouvelles amies, non-seulement exprimaient le désir de se perfectionner dans la langue anglaise, mais elle s'en occupaient sérieusement en la parlant avec nous, et en même temps elle nous flattaient excessivement, en ayant l'air de prendre un fort grand plaisir à nous entendre causer des pays, voisins ou éloignés, que nous avions parcourus. Ayant été élevées à Vienne, elles avaient eu l'avantage de recevoir les leçons des meilleurs maîtres; aussi étaient-elles autant instruites qu'on peut le devenir par de simples leçons. Mais tous les maîtres de la terre n'auraient pu produire de pareils résultats. Je doute même qu'ils aient pu contribuer, en rien, à créer des manières si pleines à la fois de simplicité et de noblesse. On peut craindre au contraire que, comme en Autriche le sol fondamental des principes et des sentiments n'est pas bon, une culture trop ar-

tificielle ne produise une superfétation de talents, plutôt qu'une récolte morale d'une richesse véritable. D'ailleurs, de quelque manière que cela ait été fait, soit par la nature seule, ou avec le secours de l'art, rien ne saurait être plus agréable que de rencontrer ainsi, dans une campagne retirée, où l'on s'y attend le moins, une politesse de manières et une délicatesse de pensées, que nos préjugés nous font regarder comme le produit exclusif de certaines parties favorisées des pays les plus avancés dans la civilisation.

D'un autre côté, il est douloureux de penser qu'un tel mérite soit inévitablement destiné à être perdu dans un pays où les mariages d'inclination sont d'une rareté extrême, formant toujours une exception à la règle, et malheureusement pas la règle elle-même. J'ai découvert, en effet, avec étonnement et regret, que les relations domestiques en Autriche, ne sont guère plus avancées qu'en Italie. Et à vrai dire, comment cela pourrait-il être autrement quand les mariages sont arrangés par les parents et non par les personnes elles-mêmes qui sont destinées à passer leur vie, je ne dirai pas ensemble, mais comme mari et femme? L'attachement mutuel n'étant presque jamais le motif qui décide de la formation de ces unions, les conséquences en sont précisément ce qu'elles doivent être, quand on remet une question si délicate dans les mains d'une

personne étrangère, même la plus tendre et la plus désintéressée. Toute affaire qui se fait par procuration est mal faite : c'est là une vérité proverbiale ; mais quand de vieilles têtes se mêlent d'arranger les affaires de jeunes cœurs, le travail d'une vie entière ne saurait après cela remédier au mal. Lorsque des jeunes gens sont réunis par tout autre motif que celui de l'affection mutuelle, et qu'ils sont liés ensemble par une cérémonie qui tire sa principale sanction de l'opinion de la société, quelles que soient d'ailleurs les autres sanctions qu'elle prétend recevoir ; lorsque par la nature de leur éducation, ils ne sont point retenus par des scrupules de principes et moins encore invités par l'usage à être vertueux ; alors leurs plus tendres, leurs plus nobles sentiments se perdant faute d'un emploi convenable, il doit leur arriver facilement de regarder comme un devoir de se livrer à leurs passions dès qu'ils rencontrent des objets qui leur paraissent dignes de leur estime. Alors aussi la chaîne de pure forme, qui servait de lien à leurs relations domestiques, se brise à la première apparence d'une sympathie véritable, et la promesse sacrée du mariage est violée avec la même facilité que le serment d'un joueur.

Les convenances de la société civilisée, le bon goût des personnes les plus élevées dans chaque classe, l'intérêt évident des parties elles-mêmes,

et les usages depuis longtemps établis dans ce que l'on appelle la bonne compagnie, modifient en général la conduite extérieure des personnes mariées, au point que, même en Italie et en Autriche, l'œil de l'étranger, qui ne s'y arrête qu'en passant, ne voit rien qui le choque. Mais il suffit d'examiner la chose avec un peu plus de soin pour que le léger voile s'écarte. Les causes qui amènent un si triste état de choses sont curieuses et instructives ; et comme elles ne sont ni très-profondément cachées ni très-difficiles à expliquer, il pourrait bien se faire que j'y revinsse plus tard. La comtesse déploya beaucoup d'éloquence sur ce sujet, et elle nous raconta plusieurs anecdotes pour nous faire connaître l'état des mœurs, qu'elle nous assura être à peu près semblable en Autriche et en Italie.

En voici une assez ridicule qu'elle nous dit tenir d'une personne, sur la véracité de qui elle pouvait compter ; la scène se passe en Italie :

« Une jeune personne de dix-huit à vingt ans fut retirée du couvent qu'elle habitait depuis son enfance ; en arrivant chez ses parents, elle apprit, soit par sa femme de chambre, soit par quelque autre voie détournée, qu'on allait la marier ; cependant, comme ses parents ne lui en disaient rien, il lui fut impossible même de deviner quelle était la personne qu'elle devait épouser ; et le seul

avis officiel qui lui fut donné de la chose fut l'invitation d'accompagner sa mère chez la marchande de modes et chez le bijoutier pour acheter les objets nécessaires en pareille occasion. Cependant, sa curiosité était portée au plus haut degré; mais comme elle n'avait vu sa mère que deux ou trois fois par an pendant de courtes visites que celles-ci faisait au couvent, il n'existait aucune intimité entre elles, et elle fut longtemps avant de pouvoir prendre le courage de lui adresser à ce sujet une question directe. Un jour deux jeunes gens vinrent dîner chez ses parents, ce qui arrivait fort rarement, et, comme ils avaient tous deux le bonheur d'être de *bons partis*, elle jugea que sans doute un des deux était son époux futur. L'un et l'autre lui firent une cour également assidue, mais avec un succès fort différent; pendant que l'un lui inspirait une répugnance invincible, elle se sentait assez disposée à accorder son cœur à l'autre, et le désir de connaître enfin son sort devint si vif, que dans le cours de la soirée, trouvant sa mère plus affectueuse qu'à l'ordinaire, elle se hasarda à lui dire respectueusement : « Maman, si ce n'est pas une trop grande liberté que je prends, oserais-je vous prier de me dire le nom de la personne que je dois épouser la semaine prochaine ! » — « Une liberté ! » s'écria la mère étonnée; « oui, vraiment, c'est là une très-grande liberté, comment oses-tu

me faire une pareille question ? Et , » ajouta-t-elle en secouant la tête d'un air significatif , « prends bien garde , ma fille ! tu courrais risque de mécontenter gravement ton père en lui exprimant une curiosité aussi prématurée et en montrant tant de désobéissance. Si tu le faisais , je ne te répondrais pas qu'il ne te renvoyât sur-le-champ à ton couvent , non pour une année , mais pour la vie. » En conséquence elle se tut et dix jours après elle épousa , en effet , un des deux jeunes gens avec qui elle avait dîné ; malheureusement ce n'était pas celui qui lui plaisait. »

Mais j'oublie nos rivales , nos dames de Gratz et de Vienne , qui , bien qu'en apparence les meilleures amies du monde , se ressemblaient trop peu pour qu'une franche liaison pût régner entre elles , et il ne nous fut pas très-facile de nous conduire de façon à n'offenser ni les unes ni les autres , et à profiter des agréments de toutes , car nous nous sentions également bien disposées envers les premières et les dernières venues. Si nos amies de Gratz avaient été d'humeur à se contenter d'une part dans nos attentions , nous serions demeurés dans la meilleure intelligence possible jusqu'à la fin de ce chapitre. Mais les personnes qui n'ont pas assez de courage et d'empire sur elles-mêmes pour réprimer la sensation d'humiliation que donne une rivalité malheureuse , ont rarement assez

de fierté ou de prudence pour ne pas la montrer, quand même le mal en devrait être considérablement aggravé. Dès la première soirée de l'arrivée des étrangères, une de nos anciennes amies me dit, d'un ton de reproche, qu'elle me soupçonnait d'une grande *infidélité* envers elle. Je ne comprenais réellement pas ce qu'elle voulait me dire, et je lui en fis l'observation.

« Je soupçonne fortement, continua la petite provinciale, que vous préférez ces nouvelles venues à vos anciennes amies. »

J'aurais dû, j'en conviens, quand ce n'eût été que par politesse, nier cet abandon, protester que c'était une idée vaine et ridicule qu'elle s'était formée, j'aurais dû me servir des mêmes termes que le président Jackson employa dans son message au congrès, quand on l'accusa d'avoir menacé les Français; mais je fus pris par surprise, et je ne répondis rien; la pauvre jeune personne, rougissant d'une colère fort naturelle, se retourna et se remit à boire sa tasse de thé en silence.

Quelques jours après, comme nous venions de nous mettre à table, une voiture entra par la porte cintrée, et l'une des deux jeunes personnes, ayant été avertie qu'on la demandait, sortit, et revenant au bout de quelques instants, une lettre à la main, elle s'écria :

« Ma mère nous envoie chercher ; il faut que nous partions sur-le-champ. »

Elles quittèrent la table longtemps avant la fin du dîner, sous le prétexte de faire leurs malles ; mais en réalité afin de pouvoir s'éloigner sans prendre congé de personne , et nous ne les revîmes plus.

Si nous fûmes un peu piqués de cette politesse à la mode de Gratz , ce dont du reste je ne répondrais pas , ce sentiment ne fut du moins pas de longue durée chez nous , et quand même nous l'aurions ressenti plus vivement , l'événement qui arriva peu de temps après l'aurait totalement effacé de notre souvenir , pour ne nous en laisser que de favorables de nos premières amies styriennes.

On donnait un bal à Gratz , et nos deux jeunes amies y assistèrent. La nuit était extrêmement froide , mais la terre étant sèche et la distance de quelques pas seulement , ces demoiselles rentrèrent chez elles à pied , encore échauffées par la danse. Malheureusement elles s'étaient trompées de clef en sortant , et ce fut en vain qu'elles tiraient le cordon de la sonnette , les domestiques endormis n'ouvraient pas. Au lieu de retourner sur-le-champ à la salle du bal comme elles auraient dû le faire , elles restèrent pendant vingt minutes à la porte avant de pouvoir entrer chez elles , exposées pendant tout ce temps à un vent de nord-est excessivement

piquant. Ce court intervalle suffit pour que la gelée frappât d'un coup mortel le joli bouton près d'éclorre. La plus jeune de nos amies, naguère si enjouée, et précisément la pauvre muse, tomba presque immédiatement si gravement malade, qu'elle fut enlevée en peu de semaines par une maladie de poitrine.

CHAPITRE VII.

L'ARCHIDUC JEAN D'AUTRICHE.

DEPUIS que nous étions arrivés à Hainfeld, on ne cessait de nous parler d'une visite que l'on voulait que nous fissions à l'archiduc Jean, frère de l'empereur d'Autriche. A cette époque de l'année, il habitait sa vigne, près de Marburg, au pied du Bacher Gebirge, qui forme l'une des prolongations orientales des alpes Juliennes, et qui est situé sur la rive droite de la grande rivière de Drave. La comtesse étant depuis trente ans sur un pied fort amical avec son altesse impériale, prit sur elle d'arranger les préliminaires de notre visite, et dans le vif désir qu'elle éprouvait de nous donner

une opinion favorable de la Styrie, de ses habitants et de ses sites, elle ne cessait de nous presser de faire cette petite expédition avant le commencement de l'hiver. Un courrier fut en conséquence expédié avec une lettre, exprimant notre désir de rendre nos hommages à son altesse à sa maison de plaisance. La réponse ayant été des plus obligeantes, nous quittâmes notre petit logement de Hainfeld le 16 octobre, à quatre heures du matin. Le billet de l'archiduc ne parlant point du diner, nous fûmes embarrassés pour l'heure. Le prince disait tout simplement qu'il espérait nous voir un peu après midi, et nous supposâmes naturellement, d'après cela, que nous étions engagés à diner, ou ce que les Allemands appellent manger notre *Mittagbrod* (pain de midi) avec son altesse. Les uns disaient que le prince dînait apparemment, selon l'usage de la campagne, à midi; les autres soutenaient qu'il conservait son heure d'habitude Vienne, qui était deux heures. En définitive, nous résolûmes, très-imprudemment et en voyageurs inexpérimentés, de nous arranger pour arriver à la vigne à deux heures et de courir notre chance.

Nous nous arrêtâmes dans un lieu appelé Knass, pour déjeuner, et prendre un relais que la prévoyante comtesse avait envoyé en avant pour nous. Nous emportions avec nous du pain, du lait, des œufs et du thé, et le cocher, qui nous avait précédés

avec les chevaux de rechange, ayant à ma prière pris des mesures pour que nous trouvassions de l'eau bouillante, ce qui est la chose la plus difficile à se procurer dans ces contrées, nous fîmes un excellent *Frühstück*, comme on l'appelle en Allemagne, car *früh* veut dire de bonne heure, et *stück* morceau.

Ainsi restaurés, nous repartîmes, enveloppés d'un nuage de poussière, lequel pourtant, quand il aurait été deux fois plus épais, n'aurait pu nous dérober les beautés admirables de la vallée que nous parcourions. Treize mois de sécheresse, interrompue seulement par quelques orages passagers, n'avaient terni que faiblement l'éclat d'un paysage qui, dans la première vigueur de la verdure, doit offrir un spectacle très-frappant. Mais les rapides progrès de l'automne avaient singulièrement changé l'aspect de la forêt, depuis que nous en avons traversé la lisière quinze jours auparavant. Alors, une légère teinte de jaune semblait avoir été négligemment répandue sur les bois, et quoique de loin à loin nous vissions un arbre dont les feuilles étaient devenues rouges comme du sang, à tout prendre, cependant, les nuances variées du vert prédominaient encore. Aujourd'hui, la victoire était décidée en faveur du jaune et du rouge, et l'on voyait, non-seulement des arbres isolés, mais encore des bosquets en-

tiers situés sur des points élevés, qui déjà étaient complètement dépouillés. En général, cependant, la forêt conservait encore son manteau dans toute son intégrité, et elle brillait avec un éclat qui nous rappela le magnifique automne des états orientaux de l'Union américaine.

Nous arrivâmes à midi à la ville de Marburg ; mais, étant encombrée d'étrangers qui s'y étaient rendus de tout le voisinage à cause des vendanges qui se faisaient un mois plus tôt qu'à l'ordinaire, nous eûmes beaucoup de peine à trouver quelqu'un pour nous servir. Nous fûmes enfin trop heureux de parvenir à nous caser au Soleil, qui n'était que la quatrième en rang des auberges du lieu. Nous eûmes plus de peine encore à trouver des chevaux, de sorte qu'il était près d'une heure avant que nous fussions en route pour la maison de l'archiduc. Bientôt la pente devint si escarpée, que le postillon nous déclara que ses chevaux ne pourraient pas la monter, et il nous indiqua un sentier dans les vignes, qui, à ce qu'il nous dit, conduisait droit à la maison.

Après avoir gravi en haletant ce sentier, que l'on aurait pu prendre pour un escalier fort raide, nous fûmes reçus au sommet par l'archiduc Jean lui-même, qui était sorti sans chapeau, et avait couru au-devant de nous pour nous recevoir. Ses manières étaient à la fois si polies et si natu-

relles, que nous fûmes en un instant tout à fait à notre aise avec lui.

La personne de son altesse impériale est fort agréable; ce prince a environ cinquante-cinq ans; le front beau, élevé, chauvé, et la physionomie empreinte d'une expression de calme et de repos touchant à la mélancolie, qui a quelque chose de fort attachant. Sa conversation et ses manières sont si totalement dépourvues d'affectation, qu'il est impossible d'éprouver le moindre embarras en sa présence.

Nous ne tardâmes pas à découvrir que nous avions fait une grande erreur dans notre calcul par rapport au dîner, car l'archiduc avait dîné à midi, comme il le fait toujours quand il est à sa vigne; mais, en entrant dans le salon du *cottage*, car la maison n'était que cela, nous ne fûmes pas peu surpris de voir une longue table couverte d'une collation de mets froids, et au moins une douzaine de couverts. Il y avait du gibier froid coupé par tranches, de la dinde froide, du jambon, et de la pâtisserie de tout genre, avec des fruits et du vin en abondance. Nous jugeâmes, comme de raison, que ces préparatifs avaient été faits pour nous, et quand l'archiduc nous demanda si nous voulions prendre quelque chose, nous répondîmes que nous étions on ne peut mieux disposés pour cela, n'ayant rien mangé depuis six heures du matin, à seize lieues de là.

Mais de la viande froide, du pain sec et de la pâtisserie composent un assez triste dîner, après la course que nous venions de faire dans les montagnes de la Styrie, et notre appétit n'était pas encore à beaucoup près satisfait, que déjà nos mâchoires nous faisaient mal, et que notre gosier était aussi sec que les routes que nous venions de parcourir. Nous avions une envie extrême de demander à son altesse impériale si elle ne trouverait pas moyen de nous procurer une tasse de bouillon. Mais cette horrible étiquette, qui tyrannise le genre humain, ne nous permit pas de commettre une pareille incongruité, et nous continuâmes donc à nous bourrer de dinde et de jambon, comme on fourre des objets dans une malle déjà trop pleine.

Cependant la nature de cette collation et le nombre de couverts nous embarrassaient singulièrement, étant loin de toute proportion avec l'état de maison que le prince nous semblait tenir dans ce pied-à-terre. Ce ne fut qu'à la fin de notre visite, dans une promenade que nous fîmes dans les vignes et autour des pressoirs que nous en découvrimus la cause. En détournant un angle de la route, nous rencontrâmes une douzaine à peu près de voitures et plusieurs groupes de piétons qui se rendaient chez l'archiduc, de qui c'était le jour de réception; il en avait un par semaine. Nous comprîmes alors que la collation dans laquelle nous

avons fait tant de dégât n'avait pas été servie pour nous, mais pour les voisins de campagne qui venaient présenter leurs hommages à son altesse impériale. Le prince ne nous fit à ce sujet aucune observation; au fait, il ne nous avait point invités à dîner; mais, croyant que nous avions faim, il nous avait donné tout ce qu'il possédait, et nous avons fait honneur à son hospitalité.

Mais ce qui fut bien plus précieux pour nous, ce furent les renseignements exacts qu'il nous donna sur la Haute-Styrie et sur la manière d'y voyager. C'est un pays qu'il connaît à fond, car il y passe une grande partie de l'année. Sa résidence est dans un lieu appelé Vordernberg, qu'il nous montra sur la carte: il y dirige des forges considérables, qu'il nous invita à venir voir, en offrant de nous y servir lui-même de guide.

En causant avec lui de l'excursion que nous projetions dans la Haute-Styrie, nous eûmes occasion de toucher différents points qui se rapportent plus ou moins au sujet principal que nous traitions; et je puis dire que je ne crois pas avoir jamais rencontré de personne aussi profondément instruite de tous les sujets qu'elle avait étudiés, et de qui l'instruction fût en même temps plus générale et plus exacte. A la vérité c'est un prince, et nous sommes portés involontairement, et comme par instinct, à être plus frappés de son mérite que nous ne le

serions en trouvant les mêmes connaissances et les mêmes talents dans une autre personne. D'un autre côté la position particulière, et l'on pourrait dire à quelques égards désavantageuse, dans laquelle il se trouve placé, tend à aiguïser l'espèce de jalousie avec laquelle on l'observe. De sorte qu'en réalité l'élévation de son rang l'expose à un examen beaucoup plus sévère qu'il n'en aurait à soutenir s'il était placé dans une classe plus humble; mais l'archiduc Jean n'a rien à craindre sous ce rapport, car il montre, avec une franchise si parfaite, tout ce qu'il sait et tout ce qu'il pense, que l'on se sent sur-le-champ convaincu de la sincérité de ses opinions, et que l'on ajoute une foi entière aux faits qu'il expose. Sans la moindre affectation ou ostentation, il est reconnu par tous ceux qui l'approchent pour être l'homme le plus aimable et le plus obligeant. Il a passé sa jeunesse dans une grande activité d'esprit et de corps, soit comme homme d'état, soit comme soldat à la tête des armées. Devenu depuis simple gentilhomme de campagne, savant et homme de lettres, son bon goût naturel et son excellent jugement, joints à un patriotisme éclairé, ont fait que ses nombreuses et excellentes qualités sont appréciées comme elles le méritent dans toute la Styrie, qu'il habite presque constamment. Une personne peu digne d'estime, placée dans sa situation, serait bientôt connue comme une pièce de monnaie fausse, dont

la friction enlève la dorure et qui est rejetée de la circulation. Mais un prince réellement vertueux, de même que l'or pur, reçoit de la discipline de la société une nouvelle empreinte et une valeur courante qui le rend d'autant plus utile à son pays qu'il en est plus connu.

Bien des personnes avaient pensé que l'archiduc Jean aurait dû être nommé gouverneur de la Styrie, mais il est resté simple citoyen, si ce n'est qu'il est depuis longtemps à la tête du département du génie de l'armée autrichienne. Dans son humble et tranquille capacité de gentilhomme de campagne, il a rendu à la Styrie d'immenses services, et a fait probablement tout ce qu'il était possible de faire pour elle. Il a organisé de nombreuses sociétés d'agriculture, qui ont fait faire de grands progrès à la culture de la province. Il a établi aussi un magnifique musée à Gratz, et doté des chaires qui embrassent plusieurs branches de connaissances utiles. Mais le plus grand bien qu'il ait fait, d'après ce que j'ai appris de Styriens instruits, c'est d'avoir cultivé la connaissance personnelle de presque tous les hommes de la province, et d'avoir encouragé toutes les classes à persévérer dans leurs professions respectives avec industrie et satisfaction. En un mot, l'archiduc est en quelque sorte le bon père de famille d'un domaine immense, qui met à la fois son principal orgueil et son plaisir à augmenter le

bien-être de ses fermiers. Ses efforts sont d'autant plus désintéressés, qu'il n'y a qu'une très-petite partie de la province qui lui appartienne.

Il est peut-être à regretter qu'il n'y ait point de chance que ce prince devienne jamais empereur d'Autriche, puisque la plupart des écrivains s'accordent à dire que le despotisme pur, lorsqu'il est exercé par un souverain parfaitement habile et vertueux, assure non-seulement le bonheur actuel de ses sujets, mais offre encore le meilleur moyen d'introduire par degrés dans le système du gouvernement les améliorations dont il est susceptible. Il ne saurait y avoir aucune utilité, soit à démontrer qu'un système de gouvernement est mauvais, soit à y introduire des réformes qui, ne convenant ni aux goûts ni aux mœurs de la nation, n'y prennent aucune racine. L'histoire de l'Autriche sous l'empereur Joseph, oncle de l'archiduc dont je parle, ne fait voir que trop clairement qu'on aggrave le mal par des changements prématurés et mal combinés. Mais, s'il y avait à la tête d'un empire comme l'Autriche un homme vraiment patriote et observateur, il aurait le pouvoir, du moins à ce que bien des gens croient, d'y établir, sans le secours formidable d'une révolution, bien des perfectionnements qui s'incorporeraient avec la nation, et qui, indépendamment de leur utilité individuelle, auraient encore l'avantage d'étendre le

système d'une réforme juste et véritable. En attendant l'Autriche est prospère, surtout parce qu'après une longue période de guerre et de désorganisation politique de tout genre, elle jouit enfin de la tranquillité la plus parfaite, et qu'avec quelques exceptions que je saisirai l'occasion d'indiquer, le pays est extraordinairement heureux, toutes choses considérées, et en tenant compte de plusieurs circonstances qui, à nos yeux, seraient au plus haut degré révoltantes.

Quelques mois plus tard, au printemps de 1835, nous eûmes l'occasion de profiter de l'invitation de l'archiduc, et d'aller lui faire une visite à ses forges de Vordernberg, situées au fond des montagnes de la Haute-Styrie. Vordernberg, étant à seize ou dix-huit cents pieds au-dessus du pays que nous quittons, nous nous trouvâmes en contact avec la neige, non pas à la vérité avec des neiges perpétuelles et de grands glaciers, mais avec des masses assez considérables et de plusieurs pieds de profondeur, restes de l'hiver précédent.

Nous avions si mal calculé notre première visite, que nous prîmes soin cette fois d'être mieux instruits des habitudes de son altesse impériale. Nous étant donc assurés de l'heure exacte de son dîner, nous fîmes en sorte d'arriver chez le prince une bonne demi-heure avant le temps, ne doutant pas que nous ne fussions invités à sa table. Mais nous avions

compté sans notre hôte ; car après avoir sonné plusieurs fois, une espèce de maître-d'hôtel de bonne mine vint nous ouvrir, et parut assez embarrassé de voir arriver dans un pareil moment une carrossée d'étrangers. Il me dit que l'archiduc était sorti, sur quoi je lui remis ma carte ; et nous allions repartir, quand un homme, qui avait l'air d'un secrétaire, les lunettes sur le nez et la plume à la main, arriva en hâte sans s'inquiéter de la pluie qui tombait par torrents sur sa tête chauve ; il me parut savoir parfaitement qui nous étions, et nous exprima ses regrets de ce que son altesse impériale n'était pas à la maison.

« Je suppose, ajouta-t-il avec un accent moitié dubitatif et moitié persuasif, je suppose que vous dînez à l'auberge ; après votre repas, il est possible que l'archiduc soit de retour et prêt à vous recevoir. »

Voilà donc renversée, pour la seconde fois, toute une espérance de dîner avec le prince, de sorte que nous nous rendîmes, dans la plus mauvaise de toutes les humeurs, à la plus détestable de toutes les auberges possibles. Le temps était affreux, la pluie tombait par torrents, les montagnes étaient enveloppées d'une brume épaisse, et la terre était couverte de boue et de neige fondante, jusqu'à la hauteur de la cheville. La seule chose que l'on pût nous procurer à manger dans l'auberge,

était une soupe exécrable, d'une faiblesse extrême, et tellement teinte et aromatisée de safran, que nous la laissâmes après la première cuillerée. Nous restâmes donc là dans un salon froid, incommode, obscur et nu, en attendant que nos chevaux fussent assez reposés pour nous permettre de nous lancer de nouveau au sein d'un monde civilisé.

A la fin j'imaginai un expédient pour tuer le temps ; j'envoyai chercher l'hôte, et je lui demandai s'il y avait quelque chose de curieux à voir à Vordernberg.

« Oh ! s'écria-t-il, vous pouvez aller visiter les hauts-fourneaux, et assister aux travaux par lesquels on prépare notre beau fer pour l'envoyer ensuite aux quatre coins du monde ; vous n'avez certainement jamais rien vu de plus beau. »

Puis, sans nous donner le temps de répondre, il sortit en courant et en nous disant : « Je vais sur-le-champ faire demander à la forge la plus voisine s'ils sont prêts à couler le métal. »

Dix minutes après nous fûmes en route pour un voyage instructif ; car je ne saurais l'appeler un voyage de découvertes, et moins encore un voyage d'agrément ; il n'y a guère qu'un fermier pour qui la pluie soit un temps agréable, et elle tombait sur nous en ce moment avec une abondance qui n'aurait pas manqué de satisfaire le cultivateur le

plus altéré de toute la Styrie , après une sécheresse d'un an.

Quoi qu'il en soit , il nous fallut braver la boue en marchant sur la pointe des pieds , guidés par le plus obséquieux des hôtes , qui , avec un vaste parapluie rouge , garantissait une des dames , pendant qu'une grosse servante de campagne , qui faisait les fonctions de garçon à l'auberge , portait ma fille cadette dans ses bras , avec autant de facilité que si elle eût été une jeune chatte. Nous fûmes heureux de nous trouver enfin à couvert ; les ouvriers , qui n'attendaient que nous , lancèrent leurs barres contre l'orifice fermé du fourneau , et donnèrent issue au fer fondu. A l'instant même le torrent enflammé s'écoula , offrant en petit une étonnante ressemblance avec une de ces éruptions du Vésuve dont nous avons été témoins l'année précédente. C'est au point que , si l'on désire donner à une personne qui n'a jamais été assez heureuse pour contempler cet admirable phénomène , une idée d'un torrent de lave , on n'a qu'à la conduire auprès d'un haut-fourneau et y lire un cours de géologie volcanique.

Pendant que nous jouissions de ce spectacle , que nous le comparions au volcan que nous avons vu , et que nous écoutions les explications de notre hôte et des ouvriers , le secrétaire de l'archiduc , l'homme aux lunettes , qui uous avait si clairement

conseillé de dîner à l'auberge, arriva tout essoufflé et nous dit qu'il venait de courir tout le village pour nous faire les compliments de son altesse impériale, et nous dire qu'elle serait bien aise de nous voir à sa forge, après quoi elle espérait que nous lui ferions le plaisir de dîner avec elle à quatre heures.

Cette nouvelle nous fut singulièrement agréable, et la forge du prince étant tout près de là, nous nous remîmes en route par la pluie et la boue, et fûmes reçus de la manière la plus amicale par l'archiduc lui-même à la porte de son usine. Là nous vîmes une seconde éruption, et obtînmes une explication plus complète, plus claire et plus scientifique de tout le procédé que celle que notre aubergiste avait pu nous donner. Nous apprîmes alors que ledit aubergiste avait été prévenu en secret, dès l'origine, que nous devions dîner avec l'archiduc, qui, sans doute pour nous dédommager de la collation un peu légère que nous avions faite à sa vigne l'automne précédent, nous fit servir cette fois un excellent repas.

On me pardonnera, je pense, si je nomme les plats, vu le coin du globe retiré et en apparence privé de ressources où nous nous trouvions. Il y eut d'abord un poisson que l'on appela une truite, mais qui ressemblait beaucoup plus à un saumon; on l'avait accommodé sortant de la rivière, et il était

magnifique. Il y eut aussi du chevreuil, non pas dans le genre du gibier qu'on nous avait servi en Hongrie, mais un quartier digne d'être présenté à un alderman; et enfin, un soufflé, tel que Véry et Beauvilliers n'en firent jamais de meilleur. Le tout bien chaud et servi sans embarras, comme il convient à un illustre prince qui vit retiré du monde.

En attendant, le sort avait décidé que, quoique nous dussions avoir l'honneur de dîner avec son altesse impériale, elle ne dînerait pas avec nous, car il paraît que, conformément à l'usage du pays, le prince avait fait son repas à midi; il s'assit toutefois à table avec nous, et causa tout à fait sans façon, nous confirmant plus que jamais dans la pensée qu'il était impossible de trouver en quelque royaume, en quelque pays que ce fût, un homme plus simple, plus aimable et plus instruit.

L'archiduc Jean se conforme à tous égards aux habitudes des personnes avec laquelle il vit. Étant le plus riche et le plus influent de tous les grands propriétaires des mines de Vordernberg, il emploie avec le plus heureux succès, son influence à augmenter le bonheur et la prospérité de la population. Avant qu'il fût venu se fixer dans le pays, les mineurs vivaient dans une rivalité hostile, qui remontait à plusieurs siècles, et qui souvent occasionnait de graves voies de fait; mais

le prince trouva moyen, avec douceur, et de façon à ne blesser l'orgueil de personne, à leur faire comprendre qu'il serait également avantageux pour tous d'unir leurs intérêts, et de mettre de l'accord dans leurs travaux, au lieu de tirer chacun dans une direction différente. Les bienfaits de la paix, qui commençaient à se faire sentir dans ce malheureux pays, vinrent opportunément au secours des mesures bienfaisantes et patriotiques de l'archiduc, et j'ai appris, de personnes bien en état de connaître la véritable situation des choses, qu'il n'existe pas dans le monde de gens plus heureux et plus florissans que ne le sont aujourd'hui ces mineurs. Il était doux de voir que, partout où cet aimable prince se montrait, le peuple s'approchait pour lui baiser la main, avec un air qui n'avait rien de servile, mais dans lequel brillaient le respect et l'attachement le plus sincères. Il eût été en effet difficile de reconnaître sous l'habit grossier, et les manières simples d'un mineur, l'ancien chef de puissantes armées, à la tête desquelles il avait plus d'une fois fait la guerre à Napoléon, et un homme du plus haut rang, qui porte dans ses veines le sang d'une des plus illustres maisons souveraines de l'Europe.

Ainsi que je l'ai déjà dit, l'archiduc passe la plus grande partie de l'année à la campagne, ne résidant à Vienne que pendant quelques semaines,

ce que l'on regarde comme indispensable, d'après l'étiquette de la plus cérémonieuse de toutes les cours. Ses principales occupations sont d'abord de surveiller les grandes opérations trigonométriques de l'Autriche, à la tête desquelles il se trouve en sa qualité de chef du département du génie ; puis, de diriger les grandes usines de Vordernberg, et enfin de veiller sur ses terres de la Basse-Styrie, où sont situés ses vastes vignobles. Son divertissement de prédilection est la chasse assez périlleuse du chamois, que j'ai entendu comparer à notre chasse au renard, si ce n'est qu'on la dit beaucoup plus fatigante, ses admirateurs, au nombre des plus passionnés d'entre lesquels se trouve l'archiduc Jean, étant souvent obligés de passer plusieurs journées consécutives au milieu des glaces et des neiges éternelles des Alpes.

Ce prince prend aussi plaisir à encourager les sciences à Gratz et dans d'autres lieux de la Styrie. Tout ce qu'il entreprend, il le fait sans la moindre prétention, et, par ses manières douces et polies, il concilie tout le monde ; ses conseils sont accueillis sans jalousie ou soupçons, mais au contraire avec cette faveur personnelle, qui assure le succès de tous les projets auxquels il s'intéresse. A tout prendre, il y a guère d'hommes, de quelque rang que ce soit, et pas beaucoup de princes qui aient répandu plus de bienfaits que lui sur leur

patrie. A dire vrai, fort peu d'hommes ont le moyen, quand même ils posséderaient le désir, les talents et l'expérience nécessaires pour accomplir une si grande tâche; et rien ne saurait être plus agréable que d'examiner les effets d'une si heureuse réunion de circonstances dans une seule personne.

J'oubliais de dire que l'archiduc Jean, au lieu d'épouser une princesse laide et empesée, venue de quelque contrée lointaine, et dont la main lui aurait été donnée par une froide raison ou de famille, ou d'ambition personnelle, ou de politique tortueuse, s'est choisi une femme dans la classe au milieu de laquelle et ses goûts et les devoirs qu'il s'est imposés lui ordonnent de passer sa vie. A l'époque de notre visite à la vigne de l'archiduc, nous ne pouvions pas parler un mot d'allemand, et son épouse ne pouvait pas dire un mot dans aucune autre langue. A notre seconde visite, elle ne se montra pas, de sorte que nous ne pouvons nous vanter de la connaître très-particulièrement. Il est cependant bien doux de savoir que si l'archiduc avait cherché dans toute l'Europe, ce qu'il a probablement fait, il lui aurait été impossible de mieux choisir pour assurer son bonheur, et s'il en est ainsi, n'avait-il pas le droit de se moquer de l'étiquette de la cour et des lois du blason?

Pendant le dîner à Vordernberg, l'archiduc nous décrivit la nature particulière des usines de ce

district. Nous savions déjà que le fer de la Styrie était non-seulement d'un usage général sur le continent de l'Europe, mais encore que des quantités considérables étaient expédiées pour l'Amérique. Il nous dit aussi que la préférence qu'obtient ce fer est due surtout aux avantages chimiques que la nature lui a donnés sur la plupart des fers de l'Europe, même sur ceux de Suède et d'Angleterre. Les combinaisons que forme la nature peuvent à la vérité être quelquefois imitées par l'art, mais presque jamais parfaitement et toujours au moyen de frais considérables, qui doivent laisser un avantage prépondérant pour le commerce à des lieux tels que la Styrie, où une grande partie du travail est fait d'avance. L'archiduc nous a assuré que, quoique les Anglais soient fort supérieurs aux Styriens dans les procédés du raffinage du fer, dans la confection de certaines espèces d'acier, et particulièrement dans la fabrication d'outils et de coutellerie de tout genre, ils ne peuvent pourtant soutenir la concurrence avec ses compatriotes sur les marchés de l'Europe, à cause de la perfection naturelle du métal qui se tire des mines de Vordernberg.

« Il existe, nous dit-il, une tradition fort ancienne parmi nos mineurs, et qui vous fera comprendre l'importance de cette industrie. On prétend que, lorsque les barbares, venus des régions au nord du Danube, chassèrent les Romains de cette province

de Styrie, appelée alors Noricum, le Génie des montagnes voulant se montrer favorable aux nouveaux habitants, leur apparut et dit : « Choisissez : » voulez-vous avoir des mines d'or pour un an, d'argent pour vingt ans ou de fer pour toujours ? » Nos prudents ancêtres, qui venaient d'apprendre quelle était la véritable valeur relative de ces métaux précieux, puisque leurs grossières épées les avaient mis à même de vaincre Rome avec toutes ses richesses, eurent le bon esprit d'accepter du fer pour toujours ! »

CHAPITRE VIII.

LA LANGUE ALLEMANDE.

EN revenant à Hainfeld après notre première visite à l'archiduc dans sa vigne , nous découvrîmes que notre infatigable amie, la comtesse, nous avait encore préparé de l'occupation. Cette fois c'était une petite excursion dans la Haute-Styrie qu'elle voulait absolument que nous fissions avant que le temps ne devînt trop rude pour voyager. Le mois d'octobre tirait à sa fin, et quelques légères atteintes de gelée qui se faisaient déjà sentir, même au fond de la vallée que nous habitions, nous faisaient frémir à la pensée de braver les rigueurs d'un pays de montagnes. Mais la comtesse nous pressa si

fort, et elle avait fait tant de préparatifs, que, n'ayant pas de bonnes raisons à donner pour nous opposer à son désir, si ce n'est que nous nous trouvions fort bien où nous étions, elle finit par nous persuader à nous embarquer le 20 octobre dans une de ses voitures légères.

Le but ostensible de la comtesse, en nous faisant faire cette expédition dans les montagnes, était de nous faire connaître les sites les plus majestueux de sa patrie adoptive, et de nous procurer l'occasion de voir de près une population beaucoup plus vigoureuse et plus intelligente que ne l'était celle de la Basse-Styrie. Mais je crois en vérité que l'intention réelle de cette bonne dame, quoiqu'elle ne se l'avouât peut-être pas à elle-même, était de nous faire passer insensiblement le temps jusqu'à ce que l'hiver vint nous mettre dans l'impossibilité absolue de quitter son château.

Quoi qu'il en soit, cette expédition projetée fut retardée, d'abord par une légère indisposition d'un de nos enfants, et ensuite par un changement du temps qui, après avoir été fort doux, devint très-rigoureux, de sorte que nous finîmes par y renoncer tout à fait, et nous résolûmes de ne plus quitter Hainfeld pour aucune petite expédition de ce genre, mais d'y rester tranquilles jusqu'à ce que nous fussions prêts à partir pour Vienne. En conséquence, nous fîmes nos arrangements pour nous mettre en

routé le 10 novembre, jugeant qu'une visite de six semaines d'une famille aussi nombreuse que l'était la nôtre, ne pouvait guère convenablement se prolonger encore. Mais dans ce calcul nous avions compté sans notre hôtesse : car, le premier du mois, ayant risqué de lui dire un mot de notre intention de partir dans une dizaine de jours pour Vienne, je crus que la bonne vieille dame aurait expiré sous nos yeux. En effet, elle nous conjura si vivement de rester, et nous fit des instances si touchantes de ne pas l'abandonner au moment où elle commençait à nous connaître et à s'attacher à nos enfants, que, n'ayant réellement aucun motif particulier pour nous en aller, nous consentîmes à rester pendant un peu de temps encore.

« Oh ! ne dites pas un peu de temps, s'écria-t-elle ; de grâce décidez-vous à passer l'hiver ici : vous ne savez pas ce que c'est que de voyager l'hiver en Allemagne ; vous rendrez vos enfants malades, et vous n'aurez aucun agrément. Si vous n'avez pas toutes vos aises ici, et s'il y a quelque chose au monde que l'on puisse se procurer à prix d'argent, dites-le, je vous en prie. Mon seul désir est de vous rendre heureux, et de jouir, aussi longtemps qu'il me sera possible, de la société de mes compatriotes ; car je sens, je sais, qu'après vous je n'en verrai plus. La nature humaine ne saurait résister longtemps à l'accumulation de chagrins et de ma-

ladies qui m'oppressent, et il y aurait de la cruauté à me refuser le seul plaisir qui me reste dans ce monde, dont je suis harassée. Vous aurez tout le temps de voyager en Allemagne l'été prochain. »

Je ne sais jusqu'à quel point ces instances auraient réussi si, d'un côté, nous ne nous étions pas senti fort à notre aise dans le vieux château, ou si d'un autre nous avions eu quelque devoir pressant qui nous eût appelé ailleurs. Mais l'amusement étant le seul but que nous nous propositions en voyageant, et rien ne pouvant être plus parfaitement de notre goût que la vie que nous menions à Hainfeld, nous nous sentîmes presque disposés à prendre la comtesse au mot, et à nous fixer chez elle pour tout l'hiver. Mais, après mûre réflexion, nous jugeâmes que ce serait là une résolution un peu trop forte, et qui pourrait finir par être gênante de part et d'autre. En conséquence, nous délibérâmes entre nous sur ce qu'il y avait de mieux à faire, et nous prîmes en définitive un terme moyen, fixant pour notre départ le 1^{er} décembre au lieu du 10 novembre. Afin d'éviter des discussions qui ne faisaient qu'agiter notre hôtesse, j'écrivis notre détermination sur un carré de papier que je lui envoyai, et au bout de quelques minutes je reçus d'elle la réponse suivante, qui peint bien son caractère.

« MON CHER MONSIEUR,

» Je reçois avec reconnaissance, comme un
» bienfait, chaque jour que mistres Hall et vous
» voulez bien m'accorder. Si le ciel et vous aviez
» daigné exaucer ma prière, vous auriez fait votre
» nid dans le pauvre Hainfeld, et vous vous y se-
» riez arrangés le plus commodément possible,
» jusqu'à ce que la douce haleine du printemps
» vous eût invités à vous lancer dans le monde. A
» vous bien sincèrement.

» P..... »

Nous voilà donc au moins pour un mois encore
fixés dans un commode quartier, et la comtesse
ne nous pressant plus de faire des excursions au
dehors, nous fîmes en sorte de nous amuser des
objets qui nous entouraient, adoptant une ma-
nière de vivre réglée, à laquelle nous ne tardâmes
même pas à nous accoutumer si bien, que nous
commençâmes à songer à l'époque de notre départ
avec à peu près autant de regret que la pauvre
comtesse elle-même.

L'uniformité de notre vie dans ce coin retiré
du monde fournit peu de sujets intéressants pour
un récit. Dans les commencements, la comtesse ne

pouvait s'imaginer que nous, qui avions tant couru le monde, pussions nous sentir heureux entre elle et nos enfants, de sorte que pour rompre, à ce qu'elle disait, la solitude qui régnait à Hainfeld, elle invitait toutes sortes de personnes à venir la visiter. Dans le nombre il y en eut dont la connaissance nous fut à la fois singulièrement agréable et utile; malheureusement les visites de ce genre furent rares et courtes. D'autres étaient d'une nullité si complète, qu'elles ne servaient qu'à déranger nos habitudes. Enfin, il y en eut une ou deux qui se rendirent si particulièrement désagréables, que si la comtesse n'avait pas pris le parti de les expulser, nous aurions été obligés de nous expulser nous-mêmes.

Quoique notre pauvre hôtesse fût, ainsi que je l'ai dit, irrévocablement clouée dans son lit, elle avait une pénétration de jugement qui, jusqu'à certain point, remplaçait la locomotion, et lui donnait, par quelque moyen dont nous ne pûmes jamais découvrir le mécanisme, une connaissance exacte de tout ce qui se passait dans le château, de sorte que rien ne s'y disait ou ne s'y faisait dont elle ne parût être instruite. Ce qui est plus inexplicable encore, c'est qu'elle possédait une sorte de pouvoir magique qui lui faisait découvrir tout ce que pensaient ou sentaient les étrangers qui venaient la voir. Si elle exerçait cette espèce de surveillance

sur les personnes qui ne se trouvaient au château qu'en passant, on peut croire que nous, qui y séjournions, ne dûmes pas y échapper. En effet, toute l'énergie de son âme était évidemment employée, la nuit comme le jour, à s'efforcer de deviner ce qu'il fallait qu'elle fit afin de rendre notre situation assez agréable pour nous ôter toute envie de nous en aller. Toutefois, malgré son grand discernement, elle fut assez longtemps à découvrir que nous n'étions jamais plus heureux que quand nous étions seuls, c'est-à-dire quand nous n'avions d'autre société qu'elle : car sa modestie naturelle ne lui permettait pas de croire qu'il fût possible que sa conversation pût remplacer complètement un cercle plus étendu.

Les opinions peuvent différer considérablement sur le véritable sens de l'expression qui dit qu'on emploie bien son temps; mais il est certain que, si ce temps est complètement rempli, d'une façon agréable, sans qu'aucun devoir important soit négligé, il faut convenir qu'il est utilement employé. Quoi qu'il en soit, notre principale et presque notre seule occupation à Hainfeld était l'étude de la langue allemande.

Nous avons éprouvé une assez grande humiliation lors de notre visite aux grandes mines de vif-argent d'Idria, de nous trouver absolument pris au dépourvu. Nous étions en effet virtuelle-

ment sourds et muets ; car le français ou les autres langues que nous parlions, tant bien que mal, nous y furent tout à fait inutiles, de sorte qu'après avoir vainement cherché à faire comprendre aux gens de l'auberge que nous désirions avoir quelque chose à manger, je me vis dans la nécessité de dessiner un œuf et de faire les gestes de le casser et de l'avaler ! Or, après cette aventure de l'œuf, je fis le vœu d'apprendre l'allemand, quelque peine qu'il dût m'en coûter. C'était là, j'en conviens, un vœu téméraire, ce dont on pourra se convaincre si l'on veut en faire l'expérience ; et d'ailleurs une entreprise très-grave pour tous ceux qui, comme moi, non-seulement n'ont aucune facilité pour apprendre les langues, mais encore de qui les organes sont construits de façon que l'acquisition d'une langue étrangère quelconque devient un travail d'une extrême difficulté, et celle de l'allemand à peu près impossible.

Tout le monde connaît l'histoire de ce ministre qui, après avoir passé la moitié de sa vie à désirer ardemment le ministère, voyait pour la première fois son secrétaire approcher avec une énorme liasse de papiers. Je ne saurais croire pourtant que sa frayeur ait été plus grande que la mienne, lorsqu'une heure après que j'eus pris la magnanime résolution d'étudier l'allemand, j'aperçus dans une gazette ces deux formidables mots :

PRIVILEGIUMSVERZICHTLEISTUNG!
SUBARRENDIRUNGSVERHANDLUNG!!

Mais je me consolai par la réflexion qu'il est fort rare que les choses soient en réalité aussi difficiles qu'elles le paraissent, que si la peine était grande, la récompense était proportionnée, et autres raisons de ce genre. A l'appui de ces lieux communs, j'eus de grands encouragements de la part de la comtesse, qui fut enchantée de ma résolution, et qui offrit de me donner des leçons, proposition à laquelle je vis sourire les Allemands qui l'entendaient car la bonne dame parlait un étrange jargon, lequel, bien que fort intelligible, n'était rien moins que de bon allemand.

En d'autres pays, un séjour de quelques années, que dis-je ? de quelques mois, suffirait pour mettre les personnes qui ont de la facilité, et même celles qui n'en ont pas, en état de parler couramment et correctement la langue. Mais cela n'est pas exact pour l'Allemagne, quelque facilité que l'on ait. Madame de Staël s'exprime fortement à ce sujet : « Une étude très-légère, dit-elle dans son magnifique ouvrage sur ce pays, suffit pour apprendre l'italien et l'anglais ; mais c'est une science que l'allemand. » (1)

(1) De l'Allemagne, partie II, chap. IX.

Or, la comtesse, qui n'était pas très-jeune quand elle arriva dans le pays, qui par sa nature n'était pas polyglotte, et n'avait probablement jamais eu le temps de faire une étude scientifique de la langue, se contenta d'en apprendre assez pour ne pas se trouver embarrassée toutes les fois que le français ne lui suffirait pas, comme il le fait dans tous les cercles distingués de Vienne. Elle avait cependant cherché à connaître à fond la charmante littérature de l'Allemagne, et comme elle avait eu le bonheur d'être liée personnellement avec plusieurs des auteurs les plus célèbres qui ont fleuri dans ce pays depuis la fin du dernier siècle, je n'aurais pas pu sous beaucoup de rapports, trouver de meilleur maître qu'elle. Malheureusement l'élève n'était pas digne d'elle, et mes progrès furent d'une lenteur désespérante.

Je me levais tous les matins à six heures, et je lisais d'arrache-pied ma grammaire et mon dictionnaire jusqu'au déjeuner; après ce repas je travaillais seul pendant plusieurs heures, et au moins une heure avec l'excellente gouvernante allemande de mes enfants. Vers le milieu du jour, je me rendais chez la comtesse; là, sous sa direction et avec son secours, je lisais les comédies de Kotzebue, ou quelque autre ouvrage facile. J'apprenais aussi par cœur une grande quantité de fables; je parlais avec toutes les personnes du pays qui voulaient bien

m'écouter ; en un mot, je me donnais une peine extrême, et à peu près sans résultat, si ce n'est que je trouvais beaucoup de plaisir à lire quelques écrivains allemands, et notamment les comédies de Schiller.

C'est en effet une chose singulière qu'en allemand il soit plus facile de comprendre les vers que la prose, découverte que je fis longtemps avant d'avoir trouvé cette phrase remarquable dans l'ouvrage de madame de Staël. « L'allemand est peut-être la seule langue dans laquelle les vers soient plus faciles à comprendre que la prose. » La raison qu'elle en donne est la nécessité de raccourcir les phrases pour les adapter à la mesure poétique, tandis qu'en prose, où cette nécessité n'existe pas, les phrases se prolongent souvent pendant une page entière avant d'arriver au mot principal qui sert de clef pour en ouvrir le sens.

Ce ne fut qu'après avoir passé près d'une année en Allemagne, après avoir lu, écrit et parlé sans relâche, et avoir eu des occasions perpétuelles dans le pays même, que j'appris à ma grande confusion que j'avais, pendant tout ce temps, suivi un faux système, et que les méthodes que j'avais trouvées suffisantes pour me donner une certaine connaissance de français et d'espagnol en Europe, d'hindoustani et de malais dans l'Orient, devenaient

tout à fait inapplicables quand il s'agissait du formidable allemand.

Par bonheur, cependant, je rencontrai à Paris un professeur d'allemand, vraiment philosophe, M. Ollendorff, auteur d'une nouvelle et très-lumineuse méthode d'enseigner cette langue. Il n'eut pas de peine à me convaincre que l'allemand, ainsi que je commençais déjà à le soupçonner, pour être bien compris, doit être attaqué précisément comme les mathématiques, et qu'il n'y a ni dans un cas ni dans l'autre de *route royale* qui conduise à la science. J'accordai un soupir aux dix mois que j'avais presque entièrement perdus, et je recommençai mes études, guidé par la méthode de M. Ollendorff, que l'on peut appeler avec raison l'Euclide de la langue allemande (1). Après six mois d'application sérieuse, je crois pouvoir déclarer, pour autant que je suis capable d'en juger, que, par sa méthode seule, cette langue, aussi charmante que difficile, peut être apprise sans confusion. Pour ceux qui, comme moi, n'ont pas cette facilité qui fait que certaines personnes apprennent les langues étrangères par instinct et comme par

(1) Nouvelle méthode pour apprendre à lire, à écrire et à parler une langue en six mois, appliquée à l'allemand, ouvrage entièrement neuf, par H.-G. Ollendorff, Paris, chez l'auteur, 67, rue de Richelieu, Barrois fils, libraire, 14, rue de Richelieu, et chez Heideloff et Campe., 16, rue Vivienne.

insufflation, et les parlent ensuite sans effort, une pareille méthode est inappréciable. Par elle l'élève avance pas à pas, comprend clairement et à fond tout ce qu'il lit, et à mesure qu'il marche, il sent qu'il retient ce qu'il a appris, et que tout ce qu'il a appris est utile et applicable dans la pratique. En même temps, il se doute à peine comment il a acquis ce qu'il sait, tant les nuances de sa progression journalière sont graduelles, et la pente par laquelle ils'élève est si douce, que le voyage ne lui cause aucune fatigue. En attendant, on exige, comme de raison de lui, beaucoup de patience et d'application, et il doit se décider à consacrer à cette étude une grande partie de son temps; mais aussi il obtient l'encourageante conviction que chacun de ses efforts a été utilement employé.

Je voudrais bien pouvoir persuader à cet admirable professeur de publier son ouvrage en anglais et en Angleterre, et de se fixer à Londres, où ses talents, ses connaissances, et son habileté à enseigner une langue aussi difficile, de la manière la plus agréable et la plus patiente que j'aie jamais rencontrée, lui procureraient infailliblement bientôt la distinction qu'il mérite. Je ne m'exprime si fortement au sujet de M. Ollendorff, que parce que je suis convaincu que, si les Anglais se familiarisaient avec sa méthode, elle contribuerait à répandre parmi eux la connaissance de cette délicieuse

langue, que, plus que tout autre peuple, ils sont capables d'apprécier. Les beautés presque incomparables de l'allemand ne pourraient manquer de faire plus d'effet chez nous que partout ailleurs, tant par l'excellence qui leur est propre, que par leur analogie avec celle de notre littérature, et par la grande ressemblance dans le caractère des deux peuples. Indépendamment du noble plaisir qui résulte d'une étude par laquelle nos connaissances s'étendent, celle de la langue allemande peut nous faire beaucoup de bien, non-seulement par la généreuse culture du goût national, et le vigoureux exercice de la pensée individuelle que cette étude exige, mais encore parce qu'elle met à notre portée d'immenses trésors littéraires, que certes on acquiert au meilleur marché possible, par un travail de six mois.

CHAPITRE IX.

UNE JOURNÉE A HAINFELD.

Le temps marchait à Hainfeld d'un pas si léger, que j'éprouve de la difficulté à en marquer les traces : car après que nous eûmes consenti, cédant aux instances de la comtesse, à rester encore un mois, nous commencâmes à nous considérer comme réellement chez nous, et à prendre pour nos aises et nos occupations ces mesures régulières, auxquelles il est impossible de songer au plus fort de l'accès de la fièvre des voyageurs.

Nous déjeunions dans notre appartement, et, comme nous y avons établi la loi de ne parler qu'allemand, ce repas nous amusait beaucoup.

Nos enfants eurent bientôt une grande avance sur leurs parents, et parlèrent d'une manière correcte et facile longtemps avant que leur mère et moi nous pussions assembler une phrase. La facilité avec laquelle ces jeunes organes saisissent les sons nouveaux, et emploient avec justesse et comme par instinct les règles les plus compliquées de la grammaire, est vraiment étonnante. Cela vient sans doute en partie de ce que leur esprit n'est point encombré, en quelque façon, d'un trop grand nombre d'idées, et de ce que leur jugement ne se laisse pas arrêter par une trop grande délicatesse dans l'arrangement et l'expression de leur pensée. Quoi qu'il en soit, ils trouvent sans peine le moyen de dire, avec une exactitude inconnue à eux-mêmes, tout ce qu'ils veulent, pendant que les personnes plus âgées qu'eux hésitent, perdent patience, et deviennent confuses dans leurs vains efforts pour arriver à une pureté grammaticale.

J'aurais dû dire que tous les matins avant le déjeuner, j'étais obligé de faire par écrit à la comtesse, un rapport sur la situation de notre famille. Voici qu'elles furent les circonstances qui donnèrent lieu à cet arrangement.

J'ai déjà dit que notre hôtesse, quoique retenue dans son lit, trouvait moyen de savoir tout ce qui se passait dans le château. Mais elle avait trop

de bon goût et trop de bon sens pour porter ses investigations secrètes jusque dans l'intérieur de notre appartement. Pourtant c'était précisément ce qui se passait là qui formait le principal objet de sa curiosité, ou pour mieux dire de son anxiété. Elle s'était imaginée que mon petit garçon, qui avait alors un peu plus d'un an, était d'une santé un peu délicate, quoiqu'en réalité ce fût un petit Hercule ; elle se figurait aussi la même chose des autres, et allait parfois jusqu'à honorer le papa et la maman de quelques inquiétudes tout aussi peu fondées. Or, comme une grande partie des nuits de cette excellente vieille dame se passait dans de pénibles insomnies, par suite de son état de souffrance, elle trouvait moyen, avant que le jour ne parût, de se monter l'imagination et d'augmenter sa fièvre par ses craintes pour la santé des enfants. En conséquence, dès le point du jour, le vieux maître-d'hôtel Joseph était d'ordinaire appelé auprès de son lit, afin de lui rendre compte si, durant la nuit, il y avait eu quelque mouvement extraordinaire dans l'aile que nous habitons, quelques demandes de secours, quelque message pour le docteur; et quand le vieux soldat souriait à ces questions et répondait que nous avions tous dormi, à ce qu'il croyait, du plus profond sommeil, elle lui reprochait son inhumanité, et l'en-

voyait sur-le-champ à notre appartement savoir si nous étions morts ou vivants.

L'honnête homme, qui, en vrai soldat, allait toujours droit au fait, frappait à ma porte et me disait que madame la comtesse ayant entendu la veille le jeune *graf* ou comte, titre que les domestiques persistaient à donner à mon pauvre garçon, pleurer deux fois, et ayant remarqué qu'une des deux jeunes demoiselles était pâle, ne pouvait se reposer avant de savoir comment ils avaient passé la nuit. Ce message me forçait d'aller auprès des enfants savoir ce qu'il en était, et me mettait souvent dans le cas de réveiller le jeune *graf* et ses sœurs, et même leur gouvernante, longtemps avant l'heure accoutumée, et après tout nous découvrions que la réponse de Joseph ne satisfaisait jamais la comtesse. Tantôt elle était trop incomplète pour contenter sa curiosité, tantôt les détails qu'elle renfermait ne faisaient qu'augmenter ses craintes, de sorte que, lorsque sur les dix heures l'un d'entre nous se rendait auprès d'elle, nous la trouvions presque toujours livrée à quelque erreur extraordinaire sur notre compte. Ces illusions l'affectaient parfois si vivement, qu'elle croyait mieux savoir que nous comment nous nous portions, et qu'elle nous pressait d'envoyer chercher le médecin, ou de permettre qu'elle prescrivît elle-même des remè-

des aux enfants qui n'avaient jamais cessé d'être en parfaite santé.

Tout cela pouvait paraître ridicule en ce qui nous regardait , mais la tranquillité d'esprit de la comtesse en était sérieusement altérée, et j'inventai en conséquence un moyen qui remédia en grande partie au mal , et qui donna une extrême satisfaction à la bonne dame. J'offris de lui faire passer tous les matins un bulletin officiel , par écrit , de la santé de tous les membres de ma famille, et cela ne me fut pas difficile , car je reconnaisais déjà son goût pour les petits détails domestiques, et j'avais observé la singulière exactitude des renseignements qu'elle recevait sur les autres parties du château, et en général sur toutes les affaires de sa terre. Ayant donc accepté le poste d'espion de madame la comtesse pour surveiller ma propre famille, je complétois la sphère des nouvelles secrètes qu'elle recevait, en lui rendant compte des moindres petites choses qui se passaient dans notre appartement.

La visite que l'un de nous faisait toujours , vers dix heures , à la comtesse , ne durait qu'un moment, et n'avait pour but que de lui souhaiter le bon jour et de lui donner tous les détails qu'elle pouvait désirer sur la nuit précédente. Elle saisissait ce moment pour demander à quelle heure nous aurions besoin de la voiture pour faire faire une prome-

nade aux enfants , ou ce que nous désirions manger pour dîner, ou, en un mot, s'il y avait, dans un rayon de cinquante milles autour de Hainfeld, la moindre chose qui pût nous faire plaisir. Ainsi, par exemple, elle entendit un jour ma fille aînée remarquer qu'elle aimait beaucoup à déjeuner avec du chocolat, et quoique l'on pût en avoir de très-bon dans le village de Feldbach, tout près du château, la qualité n'en répondait pas à beaucoup près aux idées d'hospitalité de la comtesse. Elle expédia dès le lendemain, à trois heures du matin, un homme à cheval pour Gratz, qui est à trente ou quarante milles de Hainfeld, pour en avoir d'une espèce particulière, faite d'après une recette de la princesse de Solms. De même, quand elle découvrit que quelques-uns d'entre nous préféraient le thé au café, elle ne se contenta pas du thé qu'elle aurait pu trouver au village ou même à Vienne, mais elle écrivit sur-le-champ à un marchand de Trieste, pour qu'il lui envoyât, non pas une ou deux livres, mais une caisse tout entière de thé de première qualité et du plus récemment arrivé dans le port.

C'était en vain que nous protestions contre de semblables prodigalités; un jour que j'avais laissé échapper un mot, sur ce que notre séjour devait lui coûter, elle sonna, fit appeler le *Verwalter* ou bailli, et lui ayant dit d'apporter les

comptes du mois précédent, elle s'efforça de nous prouver, par de longs calculs, que ses dépenses n'étaient presque pas augmentées depuis que nous étions chez elle.

« Voyez ! s'écria-t-elle ; toute la viande, la volaille et le lait qui se consomment dans la maison viennent de ma ferme, jusqu'à la farine dont on fait le pain est envoyée de mon moulin, tous les légumes se cueillent dans mon jardin, et le combustible est le produit de mes propres forêts. Le reste des dépenses ne vaut pas la peine d'en parler. »

Cette généreuse dame portait si loin les notions qu'elle s'était faites sur l'hospitalité, qu'elle aurait voulu payer jusqu'à mes ports de lettres, et je crois qu'elle fut un peu blessée de ce que nous avons pris des mesures pour empêcher les marchands du village de porter sur son compte, ainsi qu'elle en avait donné l'ordre en secret, toutes les emplettes que nous faisons.

Après notre courte visite de dix heures du matin à la comtesse, nous retournions dans nos chambres, pendant qu'elle faisait sa toilette, ou ce qu'elle appelait en plaisantant *se lever*. Cette opération, en général un plaisir pour les femmes, était pour notre pauvre amie, dont les moindres mouvements étaient accompagnés des plus vives souffrances, une tâche à la fois longue et pénible.

Après ce que j'ai dit de ses goûts et de ses habitudes, je n'ai certainement pas besoin d'ajouter qu'elle s'habillait à l'ancienne mode, mais toujours avec élégance et propreté; et quand elle avait le dos soutenu par huit ou dix oreillers, de formes et de dimensions différentes, elle recevait les visites, à peu près comme si elle avait été assise. Son lit étant assez bas, sa figure se trouvait précisément de niveau avec celles des personnes qui causaient avec elle, et comme elle possédait le sens de l'ouïe dans toute son intégrité, la conversation se faisait aussi facilement que si la société se fût trouvée dans un salon. Son lit, qui avait une largeur extraordinaire, était divisé en deux compartiments, dont l'un était occupé par sa personne, et dont l'autre présentait un singulier mélange d'ordre et de confusion. Sa curiosité au sujet de tout ce qui se passait dans le monde, ayant plutôt augmenté que diminué depuis qu'elle était hors d'état d'en suivre les mouvements en personne, elle s'appliquait avec diligence à lire toutes sortes de livres, et ses amis, sachant quel était son désir de voir tout ce qui paraissait de nouveau, avaient soin de lui fournir les ouvrages qui méritaient d'être lus. On lui envoyait de même des journaux de tous les côtés; et malgré ce qu'elle ne cessait de dire sur la difficulté qu'elle éprouvait à écrire, elle trouvait moyen d'entretenir une correspon-

dance active avec des personnes à qui son goût pour les nouvelles et les anecdotes était connu, et qui lui en communiquaient en abondance.

Comme la plupart des gens, elle avait réellement l'intention de lire tous les livres et toutes les brochures qu'on lui envoyait, et de répondre consciencieusement à toutes les lettres qu'elle recevait. Mais ainsi que bien des personnes, possédant même plus d'activité qu'elle, elle tranquillisait sa conscience en parcourant légèrement les livres, en lisant les principaux articles des journaux, et en répondant à une lettre sur dix. Dans la vie ordinaire, cette conduite ne fait qu'exciter plus ou moins de remords, faire prendre de belles résolutions, sans cesse rompues de nouveau, et causer un désordre plus ou moins grand dans les papiers de la personne, selon son caractère et ses habitudes. En attendant, d'autres peuvent fuir l'arriéré de leurs lettres non répondues, et de leurs volumes non coupés; mais la pauvre comtesse, étant enchaînée dans son lit, était obligée de voir la vaste accumulation de livres, de paquets et de lettres qui augmentait de jour en jour, sans cesse à côté d'elle, comme un cauchemar perpétuel. J'ai compté sur une file trois douzaines de volumes, dont les feuillets n'étaient pas ouverts; il y en avait d'anglais, de français et d'allemands, sans compter d'innombrables brochures et journaux. Je frémis par un mouvement

sympathique, en me rappelant les paquets de lettres étiquetées, et les pyramides de lettres non étiquetées, je dirai plus, de lettres qui n'avaient pas même été ouvertes, depuis plusieurs semaines qu'elle les avait reçues. A côté de ce vaste chaos de littérature délaissée, de vieilles nouvelles, de correspondances tronquées ou encore en germe, on voyait un océan de comptes : c'étaient les *comptes de la ferme*, les *comptes de la maison*, les *comptes du meunier*, le tout entremêlé d'une véritable avalanche de mémoires acquittés et non acquittés, de billets de banque d'Autriche, et par-ci par-là un sac de monnaie d'argent. Enfin partout le plus admirable désordre, dont elle était destinée à ne jamais sortir.

Il ne faut pourtant pas croire que la comtesse fût négligente, ou qu'elle manquât d'ordre dans ses arrangements; mais elle entreprenait plus qu'il ne lui était possible d'exécuter, et comme elle était trop indépendante de caractère pour implorer le secours d'un secrétaire, d'une dame de compagnie, ou de quelqu'autre de ces agents, à l'aide desquels les personnes âgées essaient parfois de faire, par procuration, le travail de la jeunesse, ses affaires, de même que ses plaisirs, devaient nécessairement s'accumuler, au point de dépasser la mesure de ses forces. Quand elle avait besoin d'un livre, d'une lettre ou d'une brochure, elle sonnait, et sa femme

de chambre Pepe, personne très-intelligente, était chargée de le chercher à l'autre extrémité du lit. La soubrette était assez adroite pour profiter de ces occasions, afin de ranger un peu sans qu'on s'en aperçût; mais il aurait fallu des heures, que dis-je? des jours, pour mettre un peu d'ordre véritable dans ce chaos.

Si la comtesse s'était trouvée dans la même position dans quelqu'autre pays, elle aurait pu être joliment pillée par les personnes qui l'entouraient; mais il y a chez les Allemands une bonne foi connue, et une courageuse intégrité; elle leur fait adopter, dans toutes les circonstances, une conduite probe, qui semble faire partie de leur nature. Nous eûmes plus d'une occasion de remarquer ce trait caractéristique et si admirable, de la nation, non-seulement pendant notre séjour à Hainfeld, mais plus tard, quand nous parcourûmes le pays, et j'espère pouvoir quelque jour présenter à ce sujet des exemples intéressants et instructifs, pris parmi les aventures qui nous sont arrivées dans la suite de notre voyage.

Jusqu'à midi nous n'entendions guère parler de la comtesse, à l'exception de la courte visite que je viens de décrire, et qui se passait, ainsi que je l'ai dit, à expliquer le bulletin de la nuit, et à régler ce que nous mangerions pour dîner. L'intervalle entre cette visite et l'heure de midi était rempli

pour nous par l'étude de l'allemand , par notre correspondance , par les soins que nous donnions à l'éducation de nos enfants, et par celui d'endormir le petit monsieur Basil Sidmouth de Roos. Notre bonheur de toute la soirée dépendait du plus ou moins de bon sommeil , dont ce petit monsieur jouissait dans la journée ; et comme il s'était mis dans la tête qu'il n'y avait que son papa qui pût ou qui dût l'endormir le matin, j'étais obligé, tant pour le repos de la famille que pour celui de la comtesse , de remplir les fonctions de bonne d'enfants , pendant une demi-heure chaque jour , durant plusieurs mois.

Il n'est pas aussi aisé qu'on pourrait le croire , quand on ne l'a pas essayé , d'endormir un marmot de quinze mois. A la vérité , l'occupation n'était pas tout à fait nouvelle pour moi , mais comme je trouvais la tâche beaucoup plus difficile cette fois-ci qu'à l'ordinaire , je fus obligé d'avoir recours à des méthodes nouvelles. Une d'elles consistait à chanter tant bien que mal une chanson à boire que j'avais entendu une fois dans un café en Irlande. N'ayant pas une note de musique dans mon âme et moins encore dans mon gosier , il me fallut suivre l'exemple des moines , qui en pareil cas (je ne veux pas dire en berçant leurs enfants , mais en chantant leurs offices), se servent d'un profond gémissement , ou plutôt d'un grognement en

guise de basse continue. Mon petit garçon trouvait apparemment cette mélodie la plus délicieuse du monde ; et à peine les premiers sons en frappaient-ils ses oreilles , qu'il s'efforçait de l'accompagner aussi bien que ses petits organes le lui permettaient, en continuant à chanter avec moi , jusqu'à ce que la monotonie de l'air le fit tomber dans le sommeil.

Cette habitude qu'il avait prise donna lieu , quelques mois plus tard , à une scène assez bizarre dans un village près de Salzbourg , appelé Berchtesgaden. Nous avons été attirés à l'église par la vue d'une grande procession , et en y entrant avec la foule , nous vîmes le prêtre occupé à bénir un mariage. Tout alla bien, jusqu'à ce que l'ecclésiastique, qui n'avait pas plus de voix que moi , arrivât à une certaine partie de la cérémonie. Aussitôt que l'enfant entendit ces sons, qui lui étaient familiers, il entonna , de toute la force de sa voix , ma chanson à boire irlandaise. La surprise de toute la noce se changea bientôt en gaieté ; et le bon prêtre, après un moment donné à l'humeur , partagea la joie générale , et interrompit le service pour prendre part au fou rix qui s'était emparé de ses ouailles.

A midi précis, car elle était fort ponctuelle, je me rendais à l'appartement de notre bonne hôtesse, et quelque souffrante qu'elle eût été pendant la nuit, j'étais sûr de la trouver également

enjouée, prête à faire la conversation, avide de savoir ce qui se passait, et disposée à donner son avis sur toute chose et sur tout le monde, absolument comme si elle eût toujours fréquenté de la société, et qu'elle pût, ainsi qu'elle l'avait fait pendant si longtemps, influencer encore sur les opinions et les actions d'autrui.

Le but ostensible de cette visite était de me donner une leçon d'allemand ; mais je profitai fort peu de ces leçons ; car il était impossible que je lusse dix mots sans qu'il se présentât à son esprit quelque anecdote qui se rapportait à ses anciennes liaisons avec sir Walter Scott, avec Dugald Stewart, et à ses liaisons plus récentes avec les hommes de lettres de l'Allemagne. Tantôt elle me racontait l'occupation de Vienne par Napoléon, ou les détails de ces campagnes ruineuses qui désolaient les fertiles provinces de l'Autriche ; tantôt elle décrivait la société *fashionable* de la capitale, ou les intrigues sans fin de la cour, ou bien elle se livrait à une dissertation sur la magnifique littérature de sa patrie adoptive, ou sur celle de la France et de l'Angleterre, qui toutes lui étaient également familières. Sur tous ces sujets, et sur vingt autres dont je n'ai pas parlé, elle causait avec la même facilité, dans les termes les plus justes et les plus pittoresques, sans jamais amener une histoire par les cheveux dans la conversation, sans

jamais épuiser un sujet, ou s'y arrêter plus longtemps qu'il ne convenait au goût de la société. Sa mémoire paraissait être inépuisable, et j'ai souvent regretté depuis de n'avoir mis par écrit ses conversations, au moment où je venais de les entendre, car presque toutes les anecdotes qu'elle racontait; possédaient un intérêt intrinsèque et général, indépendamment du fait lui-même, par leur rapport avec les hommes et les choses auxquels tout le monde s'intéresse.

A une heure ou une heure et demi, j'étais remplacé au chevet de la comtesse par mistress Hall, tantôt seule, tantôt accompagnée d'un ou deux tout au plus, des étrangers, dont pendant la première partie de notre séjour à Hainfeld, il y avait toujours plusieurs sociétés réunies au château. Pendant ce temps je faisais une bonne promenade dans les montagnes, ou je parcourais la forêt avec les enfants, ou bien j'allais au village faire quelques emplettes dans la boutique universelle, qui fournissait non-seulement au château, mais encore au voisinage entier, tous les objets, grands ou petits, dont on pouvait avoir besoin, depuis des aiguilles jusqu'à des socs de charrue.

Vers quatre heures, toute la société était de retour de ses promenades à pied, à cheval, en voiture, ou de ses parties de chasse; on faisait la toilette du dîner, et nous nous rassemblions dans la cham-

bre de la comtesse. Généralement parlant, ainsi que je l'ai dit, elle ne se sentait pas la force de faire la conversation de plus de deux personnes à la fois; mais pendant la demi-heure qui s'écoulait entre la cloche de la toilette et celle du dîner, elle aimait à voir autour d'elle tous ses hôtes réunis. Le nombre le plus considérable que j'y aie jamais vu rassemblé, et cela n'est arrivé qu'une seule fois, a été de dix-huit; mais en général, ce nombre variait entre huit et dix, ou une douzaine, y compris les enfants, qui prenaient tous leur repas avec nous. Dans ces occasions, la comtesse essayait rarement de prendre part à la conversation; mais elle demeurait couchée, ou plutôt appuyée sur ses oreillers, écoutant tranquillement ce qui se disait autour d'elle.

Quand on annonçait que le dîner était servi, et quand nous avions tous quitté la comtesse, elle envoyait chercher la bonne avec l'enfant; je crois, en vérité, que le temps qu'elle passait avec eux, était le plus heureux pour elle de toute la journée. Son amour pour mon fils, qui était excessif, provenait peut-être en partie du souvenir de celui qu'elle avait perdu, et de tout ce qu'elle avait souffert pour lui. C'était, à ce qu'on m'a dit, un enfant très-extraordinaire. Le hasard voulut que notre garçon s'attachât beaucoup à elle, quoique dans le premier moment, il eut un peu de

frayeur de ce qu'il y avait d'étrange dans la toilette, dans la personne et dans la position de la comtesse ; il se rassura peu à peu, et finit par passer des heures entières sur son lit. Quelquefois il s'approchait fort près de son visage, et posait sa joue contre la sienne, ce qui formait un tel contraste, qu'il donnait lieu, de la part de la comtesse, à plus d'une touchante observation, et faisait venir les larmes aux yeux de ceux d'entre ses amis qui étaient doués de plus de sensibilité, et qui connaissaient ses malheurs. Mais jamais elle ne versait de larmes elle-même, tout en nous faisant le récit de ses plus grands chagrins. Tout l'agrément de cette visite, si importante au bonheur de la comtesse, dépendait de l'humeur du petit monsieur, laquelle dépendait à son tour du repos qu'il avait pris dans la matinée. C'est principalement pour cette raison que j'étais obligé de continuer à assurer le succès de sa sieste de la manière que j'ai déjà décrite.

On entend parler d'enfants extraordinaires dans tous les pays du monde, mais je ne crois pas que jamais aucun ait excité une plus grande surprise que le fils de la comtesse. Dans un âge encore fort tendre, son esprit était d'une force et d'une maturité extraordinaires, tandis que son corps était d'une faiblesse et d'une délicatesse extrêmes. Quoiqu'il y ait des personnes qui ont supposé que la comtesse, qui consacrait à lui seul sa vie, avait pu

lui faire du mal par un excès d'attentions, cependant j'ai appris d'une autorité irrécusable que, ne vivant qu'au jour le jour, il ne dut en quelque sorte son existence prolongée qu'aux soins qu'elle lui accordait sans relâche ; et que, véritable plante exotique cultivée dans une serre, il aurait péri à l'instant même si elle avait négligé un seul moment sa culture.

Je pourrais rapporter de ce singulier enfant bien des traits qui me furent racontés pendant mon séjour à Hainfeld, mais je préfère transcrire le récit direct d'un témoin oculaire qui, j'en suis sûr, est resté plutôt en deçà qu'au delà de la vérité. Ce qui suit est extrait des Voyages de M. J. Lemaistre, publiés à Londres en 1806, tom. II, page 258.

Après avoir dépeint sous des couleurs intéressantes le comte et la comtesse de Purgstall, il continue en ces termes :

« Ils ont un fils qui semble avoir hérité des talents de ses parents, et qui de même qu'eux est faible de corps et délicat de santé. Ce garçon merveilleux, que l'on peut certainement regarder comme un prodige, à l'âge de cinq ans a lu plusieurs ouvrages de science ; il est versé dans l'histoire et dans la musique, et si instruit en géographie, science pour laquelle il a un goût particulier, qu'il a dernièrement tracé sans aucun secours, pour mistress Lemaistre, un plan de

Venise que j'ai l'intention de garder comme une curiosité.

« Je l'ai prié hier de me dire comment je pourrais faire pour retourner en Angleterre sans passer par la France, la Hollande ou Hanovre, et il m'indiqua à l'instant sur le globe la seule route qui restât ouverte. Il est assis sur un tapis entouré de ses livres, et quand les remarques les plus profondes et les plus subtiles échappent aux lèvres de sa petite personne, on croit entendre moins un enfant qu'un esprit céleste, et la belle expression qui brille sur sa physionomie confirme encore cette idée.

« Entre autres singularités, il s'est appris lui-même à écrire; mais ses modèles ayant été des livres imprimés, il imprime ses lettres et commence par la droite au lieu de la gauche. Il est né à Vienne, mais ayant eu depuis son enfance une nourrice d'Aberdeen, il parle habituellement anglais ou pour mieux dire écossais, car son accent est tout-à-fait septentrional. Il comprend aussi l'allemand et le français; il a appris cette dernière langue avec une facilité inconcevable. C'est un vrai phénomène; s'il vit et continue à faire des progrès dans la même proportion, il acquerra une gloire égale à celle de Newton. »

Il vécut en effet quelques années encore et même jusqu'à l'âge de dix-neuf ans; il fit des progrès

étonnants dans toutes les branches des connaissances et surtout en mathématiques, au point qu'il excita l'admiration de son savant allié, Dugald Stewart, à qui sa mère communiqua quelques-uns de ses papiers après la mort de son fils. M. Stewart lui écrivit dans les termes suivants :

« Je ne puis tarder plus longtemps à vous exprimer mon admiration du mérite extraordinaire que révèlent ces papiers. Je n'ai certainement jamais rien vu qui, dans un âge si tendre, donnât l'espoir d'un si vaste génie pour les mathématiques; et pourtant je n'oserais dire que l'idée qu'ils me donnent de la tournure philosophique de l'esprit du jeune écrivain, surpasse celle que m'ont fait concevoir quelques-unes de ses réflexions, que je possède depuis plus d'une année, sur les principes métaphysiques du calcul moderne.

» Quand je réunis tout cela, continue le savant professeur, avec les échantillons de talent poétique que j'ai vus, sortis de la même main, avec ce que j'ai appris par diverses voies sur ses autres talents, et surtout quand je réfléchis aux rares et courts intervalles de santé dont il a joui pendant sa vie si peu prolongée, je ne puis m'empêcher de le regarder comme le prodige le plus extraordinaire, quant aux dons intellectuels, dont j'aie jamais entendu parler.

» Si je m'adressais à tout autre, dit en terminant

le beau frère de la comtesse, j'en dirais bien davantage; mais comment oserais-je m'appesantir encore sur ce sujet, quand j'écris à la mère, et à une telle mère!... d'un tel fils!»

Je me bornerai à remarquer ici, avant de reprendre la suite de la description de nos occupations journalières à Hainfeld, que si le mérite du fils de la malheureuse comtesse était réellement de nature à fixer l'attention de tous ceux qui le connaissaient, il est facile de comprendre toute l'étendue de sa douleur pour une perte si cruelle et si irréparable.

En songeant à toutes ces choses et aux souvenirs qu'elles avaient laissés dans son esprit, nous sympathisâmes mieux avec la tendre et trop inquiète sollicitude qu'elle témoignait pour l'enfant d'un étranger et pour sa nourrice écossaise, jetés l'un et l'autre par hasard sous ses yeux et sous sa protection.

Le dîner achevé, la société se partageait en plusieurs groupes. L'un d'entre nous se rendait toujours auprès de la comtesse, pour y rester plus ou moins longtemps, selon l'humeur dans laquelle elle paraissait être; et quand cette personne se retirait, une autre la remplaçait, de sorte qu'elle n'était jamais seule. Quant à nous, en qualité d'habitants du château, et étant certainement, après l'épreuve faite, ceux qui comprenions le mieux ses désirs et l'état vacillant de sa santé, étant d'ail-

leurs dans la confiance de ses sympathies et de ses aversions, nous nous efforcions toujours d'arranger la soirée de façon que les personnes qu'elle aimait le plus à voir fussent aussi le plus longtemps avec elle, et que celles de qui la conversation lui était le moins agréable, fussent toujours accompagnées de quelque autre dont les manières étaient plus conformes à ses goûts.

Pendant que la maîtresse de la maison s'occupait ainsi à recevoir ses hôtes un à un et chacun à son tour, le reste de la compagnie se divertissait de différentes façons. Les enfants et les membres les plus jeunes et les plus gais de la société, vasaient d'ordinaire autour du billard, au son d'un vieux clavecin usé, et au grand ennui des joueurs qui faisaient rouler les billes. D'autres s'établissaient dans le petit salon, près du seul feu ouvert qui existât dans toute la Basse-Styrie, et parcouraient les journaux ou les livres tirés de la bibliothèque adjacente où la table était dressée pour le thé.

Plus tard, dans la soirée, l'amusement de notre hôtesse, et c'en était un bien grand pour elle, consistait à écouter la lecture des romans de sir Walter Scott qu'elle n'avait pas tous lus. Cette lecture était entremêlée tantôt d'un poëme de lord Byron, tantôt d'une scène de Shakespeare, ou, s'il y avait quelque question politique très-palpitante sur le tapis, elle écoutait lire les articles les plus violents

des journaux de Londres. Ces journaux ne nous arrivaient pas à la vérité, en original; il fallait nous contenter de l'incomparable réimpression de Galignani, journal sans lequel le continent serait absolument inhabitable pour tout Anglais qui prend le moindre intérêt aux affaires de son pays, dont il ne peut rien apprendre par aucun autre moyen.

En un mot, rien de ce qu'il y avait de remarquable, d'original ou de frappant en politique ou en littérature, de quelque pays que cela vint ou dans quelque langue que cela fût écrit, n'était sans intérêt pour cette vieille dame dont l'énergie était si extraordinaire. Nous reconnûmes bientôt que le soir, la lecture faite à haute voix, sous une forme ou une autre, était préférable à la conversation; car telle était son ardeur, telle était sa vivacité, et la fertilité de son imagination, qu'il lui était impossible de garder long temps le silence. D'après cela il arrivait souvent qu'elle avait épuisé ses forces avant que l'heure ne fût venue de se *mettre au lit*, comme elle le disait avec gaieté; et, dans sa position, comme dans celle de beaucoup de personnes bien plus robustes qu'elle, il fallait de la force pour s'endormir. Nous avons en conséquence souvent le chagrin d'apprendre le matin que par suite des efforts qu'elle avait faits pour amuser sa société,

notre généreuse hôtesse n'avait pas fermé les yeux un instant pendant toute la longue nuit.

Le mardi et le vendredi soir le courrier arrivait et souvent les lettres étaient fort arriérées. La cause en était que la malle, portée par une lourde charrette, faisait le tour de la moitié de la province, remettant une partie de sa cargaison dans toutes les maisons de campagne de la vallée du Raab, et finissant par la nôtre. Mais au bout de quelque temps nous prîmes si agréablement la routine des habitudes domestiques, que loin de regretter la lenteur de nos communications avec le monde civilisé, nous finîmes par trouver que ce courrier bishebdomadaire, comme dirait un Américain, était une ennuyeuse interruption au repos dont nous jouissions. Nous retombâmes en effet peu à peu dans un état d'indifférence pour les affaires du monde, lorsqu'elles ne se rapportaient pas directement à notre *triste solitude*, épithète appliquée à Hainfeld, non pas par nous, mais par sa maîtresse elle-même, de qui le cœur brisé et les espérances anéanties n'y avaient trouvé en effet pendant longtemps qu'un séjour solitaire et désert. Pour nous c'était tout le contraire; car je puis bien dire que dans aucun temps de notre vie; nous n'avions été moins seuls, plus complètement heureux et contents, que lorsque toute notre société fut comprise dans

la personne unique de notre incomparable comtesse.

Un soir que j'étais assis près de son lit, le courrier arriva et le sac aux lettres lui fut remis selon l'usage. Sur les quatre ou cinq paquets qu'il contenait pour elle, un seul fut réservé pour une lecture immédiate; les autres dépêches moins fortunées furent reléguées parmi les innombrables livres et papiers à sa gauche, où elles sont restées, selon toute probabilité, pendant plusieurs jours ou même plusieurs semaines sans avoir été ouvertes.

« Quant à cette lettre-ci, dit-elle, vous et moi y trouverons un égal intérêt; elle vient d'Edimbourg. Veuillez la lire. »

Je la pris donc et en rompis le cachet; mais quoique l'écriture en fût fort nette, il me fut impossible d'en déchiffrer un seul mot. J'ouvris le volet dans toute sa largeur, sans pour cela y mieux voir. Je découvris alors que, quoique le couchant offrit encore un éclat assez vif, la pure lumière du soir avait fait place à ce crépuscule incertain qui, pour certaines vues, équivaut à une absence totale de lumière. J'avais craint plus d'une fois d'être arrivé à l'âge où cette espèce de faiblesse commence à devenir sensible. J'en fis l'observation à la comtesse, et lui demandai la permission de sonner pour que l'on apportât la lampe.

» Oui, oui, s'écria-t-elle en riant de bon cœur, mais en me demandant pardon de ce qu'elle regardait comme une gaieté déplacée; sonnez de grâce pour qu'on vous donne des lumières. Je ne m'étonne pas de votre cécité crépusculaire, vous l'avez par héritage; et quant à cela, ajouta la vieille dame en riant encore plus fort, je devrais bien aussi l'avoir par alliance. Vous savez, continua-t-elle, ou peut-être vous ne savez pas que mon beau-frère, Dugald Stewart, ne possédait en aucun temps la faculté de distinguer les couleurs, et que, de même que votre père, sir James, il perdait complètement la vue, aussitôt que cette espèce de crépuscule avait lieu. C'est un fait très-curieux que l'impossibilité qu'éprouvait Dugald Stewart de reconnaître la différence entre les couleurs les plus tranchées, comme par exemple entre celle d'une mûre bonne à manger et de la feuille du murier; mais si ce défaut singulier dans la rétine lui causait par fois de l'embarras, ce n'était rien en comparaison de celui qu'il éprouvait par la cécité dont il était frappé quand la fin du jour approchait.

» Ce qui me faisait rire précisément en ce moment, » poursuivit la comtesse en s'animant par son récit, ce qui lui arrivait toutes les fois que ses souvenirs se reportaient sur Édimbourg, c'est-à-dire cinquante fois par semaine, « ce qui me faisait rire, c'était le souvenir d'une scène fort co-

mique que j'eus avec votre père et M. Stewart, il y a au moins un demi-siècle. Nous venions tous de prendre le thé chez mon excellent ami, le révérend M. Alison, qui avait à cette époque une maison à Bruntsfield-Links. Ces deux messieurs, aussitôt qu'ils furent sortis de chez lui, recommencèrent une discussion métaphysique à laquelle la société s'était livrée, et qui, vu la tournure facile que l'esprit plein de grâce de M. Alison savait donner aux recherches les plus profondes, n'avait pas été tout à fait incompréhensible pour moi. Il est du moins certain que j'y avais pris le plus vif intérêt.

» Mais quand votre père et M. Stewart se trouvèrent seuls, car la présence d'une jeune personne ne leur semblait pas de nature à interrompre leur solitude, ils descendirent jusque dans les plus grandes profondeurs du sujet, où il me fut impossible de les suivre; et ayant pris la liberté de leur faire une ou deux questions, les philosophes ne daignèrent pas me répondre et continuèrent à franchir l'un après l'autre les petits tertres de gazon des Links, sans faire plus d'attention à moi que s'ils ne m'avaient pas eue à côté d'eux.

» Bien convaincue qu'il n'y avait pas dans le monde d'hommes plus aimables et plus polis que mes deux compagnons, et que leur inattention venait seulement de ce qu'ils étaient absorbés par

leur sujet favori, je marchais à côté d'eux avec une patience respectueuse, m'efforçant de songer à autre chose, et admirant l'effet des derniers rayons du soleil qui éclairaient le sommet du siège d'Arthur, et le drapeau qui flottait au-dessus des créneaux du vieux château.

» Bientôt cependant M. Stewart, ralentissant son pas, s'approcha de moi, et remarqua que les joueurs de *golf* avaient détérioré le terrain au point qu'il devait être incommode pour une femme d'y marcher, et qu'il m'engageait en conséquence à prendre son bras de peur que je ne misse le pied dans un des trous disposés pour ce jeu. Comme je n'éprouvais pas l'inconvénient dont il me parlait, et comme nous avions d'ailleurs passé les endroits les plus difficiles, je le priai de ne pas interrompre, à cause de moi, son tête-à-tête philosophique. Mais il me pressait toujours de prendre son bras. Je savais fort bien quel était le véritable motif du professeur, car je connaissais depuis longtemps l'état de ses yeux, et je m'apercevais qu'il ne pouvait faire deux pas de suite sans poser le pied soit sur une pierre, soit dans un trou; mais je voulais le punir de sa négligence diurne en refusant ses politesses crépusculaires. Sir James qui voyait encore fort bien, ne comprenait rien aux manœuvres de M. Stewart, et de plus en plus intéressé dans la discussion, il fit même quelques

efforts pour ramener l'attention de son ami. Mais M. Stewart, à la grande surprise de votre père, semblait avoir totalement oublié la philosophie morale, tant il craignait de se donner une entorse.

» En attendant, au bout de cinq minutes encore, j'eus la satisfaction de voir sir James aussi m'offrir son bras, en exprimant autant d'intérêt pour ma santé et pour l'agrément de ma promenade, que l'avait fait auparavant M. Stewart, et insister pour que je m'empêtrasse d'un secours dont je n'avais nul besoin. Ce fut même, je dois l'avouer, une tâche assez difficile de conduire ces deux messieurs, qui ne pouvaient ni l'un ni l'autre distinguer les objets à un pouce devant eux. J'étais obligée de servir de guide à tous deux, tandis que, de leur côté, dès qu'ils se trouvèrent en sûreté sous ma protection, ils oublièrent leur accès soudain de galanterie, et recommencèrent en travers de mon nez leur inintelligible discussion, sans même songer qu'il y eût au monde une femme qui leur servait de protectrice dans leur marche. »

Une anecdote en amène presque toujours une autre. Cette aventure avec le philosophe d'Édimbourg me rappela sur-le-champ une scène bien différente qui arriva à l'un d'eux. Comme elle amusa la comtesse, on m'excusera peut-être si je la répète ici.

Longtemps après l'époque dont il a été question,

mon père, qui n'était plus étudiant au collège ni élève de Dugald Stewart, mais chef d'une nombreuse famille, sortit un soir pour faire une promenade avec un de ses fils. Il avait coutume, dans les grandes comme dans les petites choses, d'aller toujours droit au but, et quelquefois sans réfléchir à la fatigue qui en résulterait, soit pour lui, soit pour ses compagnons moins vigoureux. Dans l'occasion dont je parle, désirant initier sa progéniture aux mystères de la géologie, qui plaisaient à son imagination et qui, selon lui, ne pourraient manquer d'offrir le même intérêt à l'enfant, il le conduisit au sommet de Corstorphine, célèbre montagne basaltique des environs d'Edimbourg. Le soleil se coucha comme à l'ordinaire, mais l'enthousiasme de mon père ne connaissait pas de nuit. Il continua donc son chemin, traînant après lui son garçon qui, en effet, trouvait autant de plaisir à sa promenade que son père de qui il était le constant compagnon.

Ce point ayant été décidé à la satisfaction mutuelle, ils gravirent la montagne, et le géologiste, après avoir examiné l'endroit qui avait excité sa curiosité, se mit à enseigner à son fils la manière de pénétrer en esprit dans les temps les plus reculés. Pour le reste l'un et l'autre étaient bien aise d'avoir fait une longue course dans les montagnes.

Mais quand il fut question de rentrer à la mai-

son, ils reconnurent que chacun avait fait de son côté un faux calcul, mon père avait trop compté sur la durée du jour, et mon jeune frère sur la vigueur de ses jambes; avant d'être parvenus à la moitié de la descente, mon père avait complètement perdu la vue par l'effet du crépuscule, et quant à l'enfant, quoiqu'il pût voir assez bien et qu'il connût parfaitement la route, il était tellement fatigué qu'il ne pouvait faire un pas de plus.

Dans cet embarras, mon père, de qui les ressources et l'esprit d'invention ne se bornaient pas aux recherches scientifiques, trouva facilement un biais. Étant lui très-vigoureux et l'enfant fort léger, il le percha sur ses épaules, et de cette façon, pendant que l'un fournissait des jambes, l'autre se servait de ses yeux, et ils regagnèrent ainsi la maison avec autant de promptitude et beaucoup plus gaiement que s'ils avaient été tous deux à pied.

CHAPITRE X.

ENCORE PIS.

Un jour en entrant dans la chambre de la comtesse, je m'aperçus qu'elle venait d'écrire, mais quand je me fus assis à côté de son lit, elle fit emporter tous les objets dont elle s'était servie, ne gardant qu'une seule feuille de papier qu'elle souleva dans sa main me disant :

« Vous avez écrit l'histoire de votre vie, voici celle de la mienne. » Et en parlant ainsi elle me remit les vers suivants, sans vouloir pourtant me dire par qui ils avaient été composés. Je pense que c'était par elle, car ils s'accordent parfaitement avec

la tournure habituelle de ses pensées. Je dois répéter, à cette occasion, qu'en dépit de tous ses malheurs, et des peines qu'elle prenait pour nourrir sa douleur, elle était d'une gaieté inaltérable, et ne laissait jamais échapper un mot d'impatience ou de plainte.

MA VIE.

Ma vie est comme la rose d'été, qui s'ouvre aux premiers rayons de l'aurore, mais qui, avant que la nuit ait étendu ses voiles, voit ses feuilles éparpillées sur le sol et meurt. Cependant sur l'humble lit de cette fleur se répand la plus douce rosée de la nuit ; on dirait que le ciel pleure son trépas. Mais hélas ! nul ne versera de larmes pour moi.

Ma vie est comme la feuille automnale qui tremble au pâle rayon de la lune ; retenue par une tige fragile, le temps ne sera pas long pour elle ; elle s'agite, mais c'est pour bientôt passer. Cependant avant que cette feuille ne se flétrisse ou ne tombe, l'arbre d'où elle a tiré l'existence, pleurera son ombrage ; les vents gémiront autour de l'arbre dépouillé. Mais hélas ! nul ne soupirera pour moi.

Ma vie est comme l'empreinte laissée par un pied humain sur les plages désertes de Sahara ; aussitôt que le flux s'élève, l'empreinte disparaît de dessus l'arène. Cependant comme si ce n'était qu'à regret qu'elle efface tout vestige de la race humaine, la mer mugit lentement sur ce rivage inhabité. Mais hélas ! nul n'éprouvera jamais de regrets pour moi.

La comtesse m'ayant précisément la veille raconté quelques traits de sa douloureuse histoire, et ayant surtout appuyé, dans les termes les plus touchants, sur la solitude complète où elle se trouvait et sur le renversement total de ses plus chères espérances, je ne pus m'empêcher d'avouer, quand elle me demanda ce que je pensais de ces vers, qu'ils ne peignaient que trop exactement sa situation ; « quoique, ajoutai-je, ils ne rendent pas justice aux amis nombreux et sincères que vous possédez. »

« Vous êtes bien bon, dit-elle en soupirant et en secouant la tête, puis elle continua à l'instant avec un sourire ; j'aurais tort de me plaindre, car, bien que ma vie ait été semée d'épines et que tous les êtres qui m'étaient chers m'aient été enlevés, aucun déshonneur ne s'est attaché ni sur eux ni sur moi ; aucun remords n'obscurcit pour moi le passé, dont tous les souvenirs, au milieu de leur tristesse, ont encore quelque agrément. Vous vous rappelez, continua-t-elle avec sa vivacité habituelle, la vieille histoire d'*Encore pis*. Quant à moi, j'y songe souvent avec reconnaissance envers la Providence, car enfin j'aurais pu être plus malheureuse encore que je ne le suis, quoique j'aie successivement perdu toutes les personnes que j'aimais le plus au monde, et que je sois maintenant ici couchée sur mon lit de mort, (car je

» avions passé vingt ans dans un bonheur sans
» mélange, entre nos deux enfants, un fils et
» une fille, qui étaient sous tous les rapports aussi
» parfaits que nous pouvions le désirer. Tout à
» coup, nous découvrîmes avec étonnement et
» horreur, qu'un scélérat en qui nous avions mis
» toute notre confiance, et qui était même à notre
» service, avait réussi, par une série d'artifices
» diaboliques, à séduire notre pauvre fille! Il fuit
» pour échapper à notre vengeance, et sa mal-
» heureuse victime mourut quelque temps après,
» en couche. Dans l'intervalle, son frère qui était
» d'une constitution délicate, et qui avait une sen-
» sibilité extrême, se laissa tellement abattre par
» la douleur et l'humiliation, qu'il fut attaqué de
» phthisie, et tout semblait nous annoncer qu'un
» nouveau désastre allait nous accabler.

» Pour détourner le coup aussi longtemps que
» possible, on conseilla au jeune homme un voyage
» dans le midi de l'Europe, et l'air plus pur d'un
» climat méridional sembla en effet ranimer notre
» fils. Un jour, il entra dans un café, et la pre-
» mière personne qu'il aperçut fut le séducteur de
» sa sœur. Saisi d'horreur, et incertain sur ce qu'il
» devait faire, il garda le silence; mais l'autre se
» répandit en railleries, en allusions et en re-
» proches. Quel homme aurait pu supporter une
» semblable attaque? Notre pauvre garçon saisis-

» sant un couteau qui se trouvait par hasard à
» côté de lui, le plongea dans le cœur du mons-
» tre qui avait détruit le bonheur d'une famille
» entière. »
» Il fut, comme de raison, arrêté sur-le-champ.
» Son procès lui fut fait, et malgré toutes les cir-
» constances atténuantes qui furent alléguées en sa
» faveur, il fut condamné, et, chose horrible à
» dire, il fut exécuté. Mon mari, après avoir as-
» sisté à cette scène affreuse, revint auprès de
» moi en apparence calme, et sans émotion.
» Nous sentions qu'il était de notre devoir de
» nous soutenir mutuellement dans ces terribles
» épreuves, qu'un Dieu, dont il est impossible de
» scruter les voies, nous avait sans doute en-
» voyées pour notre bien. Le lendemain nous
» devions aller faire ensemble une promenade en
» voiture; mais mon mari, après m'avoir donné
» la main pour y monter, rentra dans la maison,
» disant qu'il avait oublié quelque chose. J'atten-
» dis pendant cinq ou six minutes, et ne le voyant
» pas revenir, je montai effrayée dans sa cham-
» bre, et je découvris qu'il avait mis fin à son
» existence! Jugez, d'après cela, madame, s'il
» n'y a pas dans le monde, des femmes plus mal-
» heureuses que vous. »

» La comtesse étant en train de raconter des anec-
» dotes, ce qui lui arrivait toutes les fois que la

conversation ne roulait pas sur quelque sujet particulier, dit après un court silence :
« Ce récit vous semble sans doute bien triste, et j'ai lieu de croire qu'il n'est que trop conforme à la vérité. Je vais vous en raconter un autre qui n'est pas si lugubre, et que j'ai entendu souvent répéter par des amis, sur la véracité desquels je puis compter. Il serait difficile, en effet, d'inventer des circonstances qui sortent si fort du cours ordinaire de la vie; mais, je crois pouvoir vous assurer que ce que je vais vous rapporter est réellement arrivé.

« Un soir d'été, dans un joli petit village, situé sur les bords rians de la Tweed, on entendit frapper un léger coup à la porte du maître d'école, qui habitait la première maison d'une rangée de bâtiments neufs à l'entrée de la ville, nom orgueilleux que les habitants donnaient à leur village. Le maître d'école, qui était un tout jeune homme, nouvellement établi dans son pénible emploi, ouvrit la porte lui-même, et fut assez étonné de voir une femme d'un certain âge, tenant par la main une jeune et jolie personne qui demandait le sein à un enfant.

« La vieille femme demanda que l'on voulût bien permettre à sa jeune amie d'entrer dans la maison, attendu qu'elle était épuisée de fatigue, et qu'elle expirerait infailliblement si on ne l'as-

sistait pas. Le maître d'école les fit entrer; il prit l'enfant dans un de ses bras, et offrant l'autre à la jeune femme, il la conduisit à une chaise, où elle s'évanouit aussitôt qu'elle fût assise. La mère du maître d'école, vieille dame qui prenait soin du ménage de son fils, fut un peu étonnée de la société qu'elle trouva chez lui, en revenant d'une visite qu'elle avait faite dans le voisinage. Mais étant d'un caractère aussi charitable que son fils, elle accueillit bien les étrangères, et leur dit que, quoiqu'elle ne pût pas leur offrir les mêmes agréments qu'ils auraient trouvés à l'auberge située un peu plus avant dans la rue, elle ferait tout ce qui dépendrait d'elle pour leur être utile.

Le lendemain matin, ils se trouvèrent dans un assez singulier embarras. La plus âgée des deux femmes s'était esquivée secrètement pendant la nuit, et la plus jeune, qui nourrissait son enfant, était malheureusement sourde et muette, de sorte qu'il n'y avait aucun moyen de savoir qui ils étaient. En attendant, la jeune femme avait des manières si agréables, elle était si jolie, elle et son enfant étaient si proprement vêtus, que le maître d'école et sa mère se sentirent malgré eux saisis de respect pour leurs hôtes mystérieux, et ne tardèrent pas à s'intéresser si fort à eux, qu'il ne fut plus question de faire aucune démarche pour s'en débarrasser.

» Le maître d'école avait appris, comme étant une connaissance nécessaire à son état, l'art de parler avec les doigts; il n'eut pas de peine à l'enseigner à sa mère, de sorte qu'il leur devint facile de discourir avec la jeune femme. La première prière que celle-ci leur adressa, fut de ne pas lui faire de questions sur son histoire; et la seconde, qu'il lui fût permis de rester où le hasard l'avait conduite. En même temps elle leur montra une bourse qui contenait une somme suffisante pour défrayer ses dépenses et celles de son enfant pendant un an.

» Le maître d'école et sa mère s'étant consultés sur cette proposition, la prudente matrone s'y opposa fortement, parce qu'elle y trouvait de l'inconvenance, et qu'elle craignait que la réputation de l'école ne souffrît, quand on saurait qu'une personne, dont les aventures paraissaient si suspectes, s'y était établie à demeure.

» Le jeune homme, au contraire, prit chaudement le parti de l'infortunée étrangère, que son infirmité rendait doublement malheureuse. Quant à l'inconvenance, il répondit que la présence de sa mère obviait à tout. Le fait est que le maître d'école, dont la naissance était fort supérieure à la position qu'il occupait, et qui avait reçu une excellente éducation, était singulièrement frappé de la beauté de l'étrangère. En outre, quoiqu'il

ne se l'avouât pas à lui-même, il commençait à ressentir une vague espérance, que le mystère finirait par s'éclaircir. Alors, disait-il, il sera peut-être facile de sauver toutes les inconvenances dont ma mère est choquée. Quant à la manière dont il voulait y parvenir, c'était une chose qu'il osait à peine s'avouer à lui-même.

» Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi, et l'étrangère devenait de jour en jour plus aimable; la mère, voyait avec un mélange d'inquiétude et de satisfaction, qu'à mesure que les jeunes gens s'attachaient davantage l'un à l'autre, l'école était de plus en plus négligée; de sorte, qu'enfin, les enfants en devinrent en quelque sorte les maîtres. On ne tarda pas à reconnaître que les choses ne pouvaient pas continuer sur ce pied; et après avoir essayé encore une ou deux fois en vain d'obtenir de la jeune femme quelques renseignements sur sa personne et sur le lieu d'où elle venait, questions auxquelles elle ne répondit qu'en déclarant que si l'on insistait davantage, elle serait obligée de fuir, il fut décidé qu'elle épouserait le maître d'école.

» Le mariage eut donc lieu, et les mille et une commères du village furent, pour le moment, réduites au silence. L'école qui avait languï pendant que son chef faisait la cour, reprit une nouvelle vie, et ce qui fut surtout important et intéressant pour le voisinage, ce fut que l'on y joignit une

école de petites filles. La femme du pédagogue leur enseignait à écrire, à calculer et à coudre, son utilité étant comme de raison bornée par les sens qui lui manquaient.

» Son succès n'en fut pas moins prodigieux, et l'école acquit en conséquence une grande célébrité. Elle y maintenait une discipline parfaite, qui lui assurait, avec l'obéissance, le respect et l'estime de ses élèves. Les plus malignes d'entre celles-ci prétendaient souvent que la maîtresse faisait seulement semblant d'être sourde, puisqu'elle paraissait découvrir, par une sorte d'instinct, et avec la plus grande exactitude, tout ce qui se disait près d'elle. Mais les nombreuses expériences que ces enfants firent pour la prendre en défaut ne servirent qu'à prouver que sa surdité n'était réellement pas un prétexte. Peu à peu tous leurs soupçons ainsi que ceux du mari, si jamais il en avait eu, finirent par se dissiper.

» En attendant elle était devenue mère de sept enfants, indépendamment de la petite fille qu'elle avait avec elle à l'époque de sa première arrivée, qui l'appelait maman et qui était traitée par elle comme sa fille. Je ne dois pas omettre de dire que la vieille femme qui l'avait accompagnée dans l'origine, venait la voir tous les ans et passait plusieurs jours avec elle. Dans ces occasions elle apportait toujours une bourse garnie de la même somme

que celle que l'étrangère avait fait voir au maître d'école le lendemain du jour où elle avait été admise chez lui.

» Une ou deux questions faites à la vieille femme pour tirer d'elle quelques détails sur la mystérieuse histoire de sa compagne furent accueillies par de si instantes prières de ne pas les renouveler, et par des menaces d'une nature si alarmante, qu'àprès la seconde année, on cessa de lui en parler, et tout suivit alors un train régulier, calme et heureux. Il n'y avait pas dans toute la province de ménage plus uni, de famille plus florissante, d'école plus fréquentée.

» Les riches propriétaires des environs s'intéressèrent, comme de raison, beaucoup à cette singulière histoire, et plus encore à l'héroïne dont les manières, comme je l'ai déjà dit, étaient fort au-dessus de son état. Mais ils essayèrent en-vain de l'engager à venir les voir; elle s'occupait exclusivement de ses devoirs d'épouse et de maîtresse d'école.

» Le jour du quatorzième anniversaire de son arrivée, quand la vieille femme parut selon sa coutume avec la bourse d'or, la jeune fille qui passait pour être la fille aînée de la femme du maître d'école, et qui probablement l'était, passa sans qu'on la remarquât par une chambre où se trouvaient sa mère et la vieille femme. Quel fut son étonnement et même sa terreur en entendant

sa mère parler. Troublée, effrayée, elle courut auprès de son père, titre qu'elle avait coutume de donner au maître d'école et lui fit part de son étonnante découverte. Il la pria de n'en rien dire à personne, et lui-même garda un profond silence jusqu'à ce que la nuit vint et que tout le monde fût couché dans la maison.

« Il raconta alors à sa femme la découverte qui avait été faite, et la pria de combler son bonheur en lui faisant entendre le son de sa voix.

« Vous avez grand tort, répondit-elle, et vous vous repentirez cruellement d'avoir ainsi manqué à l'engagement que vous aviez pris envers moi. Vous m'avez entendu parler une fois, vous ne m'entendrez plus jamais parler de nouveau. »

« Il essaya tous les moyens, il pria, il pleura, mais en vain; épuisé de fatigue et de chagrin, il finit par s'endormir.

« En se réveillant le lendemain matin, il ne vit plus sa femme à ses côtés. Saisi d'effroi il se leva et chercha dans toute la maison, dans le jardin, dans les classes; on ne la trouva point, et la seule chose que l'on pût apprendre, ce fut qu'un paysan avait vu à minuit deux femmes sortir en courant du village.

« Mais cette circonstance n'éclaircissait rien, et le malheureux époux se livra au désespoir. Sa douleur fut si violente qu'il négligea son école. Ce

fut d'abord la classe des filles à laquelle il fallut renoncer, après avoir vainement essayé de remplacer la personne par qui elle avait été fondée. Les classes des garçons ne furent plus soignées comme elles l'avaient été, et ce pauvre homme paraissait complètement accablé sous le poids de son malheur.

» Ses enfants faisaient sa seule consolation; mais ce bonheur ne fut pas de longue durée, d'abord l'un tomba malade, puis l'autre, de sorte qu'à l'époque où la vieille inconnue avait coutume de venir au village, toute la petite famille était au lit, celui-ci avec la rougeole, celui-là avait quelque autre maladie, et dans le nombre il y en avait de fort dangereuses. On était comme de raison fort curieux de savoir si la visite accoutumée aurait lieu, et la joie fut grande et générale quand on vit paraître la vieille femme. En entrant dans la maison, elle tendit la bourse, sans s'apercevoir de la situation des enfants.

» A quoi nous sert ce vil métal? « s'écria le père infortuné; » contemplez ce spectacle, regardez ces » enfants mourants, abandonnés par leur mère! »

» La vieille femme saisie d'horreur, jeta l'argent par terre et prit la fuite. En moins de huit jours, elle revint, ramenant avec elle la mystérieuse fugitive, dont la présence et les soins eurent bientôt rendu jeunes et vieux à la santé et au bonheur.

» Mais ce qui excita l'étonnement de toute la

CHAPITRE XI.

LA FACHEUSE.

Quoique l'uniformité de la vie que nous menions à Hainfeld, le plus hospitalier de tous les châteaux, ne fournisse pas la matière d'une narration fort intéressante, il arrivait pourtant de temps à autre des incidents, qui, assez insignifiants à la vérité quand on les compare aux grands événements de la vie, acquiéraient toutefois une assez grande importance à nos yeux par l'effet qu'ils avaient sur l'agrément de notre existence. Un moustique est un fort petit animal, mais quel est le philosophe de qui la patience ne puisse être poussée à bout, s'il demeure pendant une nuit entière exposé à son

bourdonnement et à ses piqûres? De même on peut trouver de petits animaux tourmentants, de l'espèce humaine, lesquels sans aucune utilité dans le monde, deviennent tout-puissants par la faculté dont ils sont doués de se rendre insupportables aux autres hommes. Qui ne connaît certains facheux qu'on redoute de rencontrer dans une société ou dans la rue, et dont on ne supporte la présence que parce que l'on sait que c'est un mal passager? Que l'on juge donc de la souffrance que l'on doit éprouver en vivant à la campagne dans le même château avec une facheuse achevée! En ville on peut échapper au monstre ou réunir autour de lui assez de monde pour l'étouffer; mais à la campagne, où l'on ne peut employer ni l'un ni l'autre de ces remèdes, la calamité devient tout à fait insupportable.

Nous fûmes une fois exposés à cette cruelle souffrance, pendant notre séjour à Hainfeld, et elle se prolongea pendant si longtemps, que pour reprendre la comparaison du moustique, nous en eûmes la fièvre d'impatience; et ce fut en vain que nous nous disions que notre agitation était indigne de personnes raisonnables, et beaucoup plus vive que la chose ne le méritait, aucun de nos raisonnements ne put la calmer.

Notre aimable hôtesse, en parlant des différentes personnes que le hasard pouvait amener au

château pendant l'hiver, avec ou sans invitation, avait plus d'une fois nommé une dame avec qui elle avait été assez liée autrefois, mais dont la société par diverses causes avait cessé de lui être agréable.

« J'ai fait tout ce que j'ai pu, dit la comtesse, pour lui donner son congé et l'empêcher de venir à Hainfeld; mais je n'y ai pas encore pu réussir, et la coutume du pays donnant à tous ceux qui le veulent le droit de venir chez vous, et d'y rester tant qu'il leur plaît, il est très-difficile de se débarrasser d'une personne qui ne veut pas vous entendre à demi-mot. J'espère seulement, poursuivit la vieille dame en s'animant, j'espère qu'elle ne viendra pas pendant que vous serez ici, car vous ne pourrez jamais vous entendre mutuellement. Il est possible que vous autres qui avez parcouru toutes les parties du monde, et qui aimez à examiner certains échantillons curieux du genre humain, trouviez quelque plaisir à regarder celui-ci, mais j'en doute; car quoiqu'elle soit fort instruite, elle trouve moyen, je ne sais comment, tout en se donnant la plus grande peine pour plaire, de se rendre insupportable aux personnes de toutes les classes sans exception, et vous rirez quand je vous aurai appris jusqu'où s'étend l'aversion générale qu'inspire ma ci-devant amie.

» Un des tourments de ma malheureuse situation, est la difficulté que j'éprouve à conduire les nombreux domestiques que je suis obligée de tenir dans le château. Il est toujours très-fâcheux qu'il n'y ait point d'homme à la tête d'un pareil établissement; mais c'est bien pis encore quand la maîtresse est infirme, incapable de rien voir par ses propres yeux, et obligée de se fier aux rapports d'autrui. En un mot, vous avouerez facilement que ce n'est pas sans peine que je maintiens l'ordre parmi mes domestiques; et depuis que je garde le lit, la moitié de mon temps et plus de la moitié de ma bonne humeur ont été sacrifiées au soin d'arranger leurs sottises querelles; aussi, jusqu'au moment où vous êtes venus au château, je n'ai guère joui d'un peu de paix sous ce rapport, que quand mon obligeante amie venait me faire une visite. Car vous saurez que mes domestiques la haïssent si cordialement, que toutes leurs discordes intestines, toutes les récriminations pleines d'amertume dont ils m'accablent perpétuellement, sont oubliées du moment où ce terrible personnage arrive. Un traité d'alliance offensive et défensive, ayant pour base une animosité commune, est conclu sur-le-champ, et je suis quelque temps sans entendre parler de leurs absurdes disputes.

» A la vérité, continua la vieille dame en se-

couant la tête et d'un ton dans lequel perçait plus d'a-
mertume qu'elle n'en avait encore montré, je suis
obligée de payer le repos qu'ils me laissent, par les
plaintes que ma malheureuse amie ne cesse de
me porter contre eux. Lorsque irritée des rapports
qu'elle me fait sur leur négligence ou leur imper-
tinance; je fais venir mes gens à côté de mon lit,
ils avouent franchement tous les faits et justifient
leur conduite en m'assurant qu'il est absolument
impossible de vivre en bonne intelligence avec la
personne en question. »

Au moment où cette conversation avait été en-
tamée, nous parlions de notre départ, et la com-
tesse s'efforçait de nous persuader à renoncer à ce
qu'elle appelait l'idée cruelle et absurde de partir
le 1^{er} décembre, et en conséquence de nous
décider à rester jusqu'après le jour de l'an. Cette
discussion avait été interrompue par je ne sais
quoi. Je la recommençai en disant que si nous
consentions à rester, j'espérais que la comtesse
trouverait moyen de tenir ce dragon femelle loin
du château.

« Je ferai ce que je pourrai, répondit-elle;
mais je ne pense pas que vous vouliez que j'écrive
à cette dame pour lui dire que vous faites de son
absence la condition de votre séjour? »

Quelle que fût notre pensée intime, nous lui fi-
mes entendre, comme de raison, que nous se-

rions au désespoir qu'elle fit, à cause de nous, une démarche aussi éclatante.

« Vous n'avez pas besoin, nous dit-elle, d'en témoigner tant d'horreur, car je m'en ferais d'autant moins de scrupule que je suis obligée d'en agir à peu près ainsi toutes les fois qu'une de mes amies qui demeure fort loin d'ici vient me voir; non-seulement elle m'impose la condition de ne point inviter cette dame, mais elle exige encore que je trouve moyen d'empêcher qu'elle mette le pied au château, tant qu'elle y sera. »

Il eût été heureux pour nous et pour tout le monde si nous avions pu faire une condition semblable, mais la politesse ne nous permettait pas même d'en exprimer le désir, ou de souffrir que la comtesse fit aucune démarche de ce genre. Nous cessâmes donc d'en parler dans l'espoir qu'il surviendrait quelque incident qui nous délivrerait d'un pareil malheur.

A peine avions-nous entamé un autre sujet que l'on apporta à la comtesse une lettre de la terrible personne elle-même, et notre hôtesse la décacheta en tremblant. Dans sa lettre cette dame exprimait ses regrets de ce que la maladie d'un membre de sa famille l'empêchait pour le moment de venir à Hainfeld, mais ajoutait qu'elle espérait pouvoir sy rendre sous peu.

« Nous sommes perdus, s'écria la comtesse, je

comprends ce que veut dire une lettre de ce genre ; elle sera ici avant la fin de la semaine. Je ne sais vraiment pas qu'y faire. Peut-être, ajouta-t-elle en soupirant, réussira-t-elle après tout à vous plaire, car il n'y a personne au monde qui fasse de plus grands efforts pour se rendre agréable, et si elle ne réussit pas toujours, c'est la faute de la nature et non pas de la dame ; aussi de grâce ne la jugez pas avant de la bien connaître. »

Elle vint ; et certes jamais personne ne joua plus parfaitement le rôle de facheuse. Son organe rude et antimusical au plus haut degré, pouvait passer pour harmonieux, en comparaison des éléments discordants dont se composait sa conversation ; et, ce qui la rendait plus insupportable encore, c'était l'exigence incessante de sa curiosité qui lui faisait désirer de prendre part à tout ce qui se passait, et de donner son avis sur tout sans qu'on le lui demandât. Elle semblait en effet posséder le pouvoir le plus merveilleux d'être en tous les lieux à la fois, car en quelque endroit que vous vous placiez, quelque bas que vous parliez, elle trouvait moyen de vous dépister et de vous forcer à écouter les lieux communs nuls et usés qui composaient sa conversation ; si vous vous échappiez pour tâcher de causer un peu en tête-à-tête avec la comtesse, elle était à vos côtés. Si vous retourniez à la bibliothèque, elle arrivait avant vous ; si pour

éviter de parler vous preniez le premier tome d'un roman, elle prenait le second, insistait pour vous faire part de ses observations et détruisait l'intérêt du récit en vous racontant malgré vous le dénouement. Si, vous plaçant dans l'embrasement d'une croisée avec une autre personne, vous commenciez une lecture à haute voix, voilà sur-le-champ ma fâcheuse qui, traînant un fauteuil dans votre paisible retraite, s'y asseyait en tiers et s'écriait : « Continuez toujours ; je serai votre public ! »

Au milieu des talents dont cette bonne dame était douée, se trouvait celui des langues, et elle avait pris plusieurs leçons d'anglais. Mais ô dieux et déesses de l'Olympe ! quel anglais elle parlait ! Il serait impossible de donner par écrit la moindre idée de ces horribles sons, et pourtant elle était fière de ce qu'elle savait. Elle mettait tout à contribution pour augmenter sa connaissance des mots de la langue. Ce fut moi qu'elle choisit d'abord pour l'honorable poste de maître d'anglais ; et quand elle vit que je n'étais pas très-disposé à lui être utile, elle s'adressa aux dames de ma famille ; mais la décourageante réserve avec laquelle elle fut reçue, l'obligea à se rejeter sur un jeune officier de l'armée autrichienne, Anglais d'origine, qui, n'ayant pas autant d'usage du monde, ne sut pas comment faire pour se débarrasser d'elle. Elle forçait ce pauvre jeune homme à l'entendre pen-

dant des heures entières, lire ce qu'elle appelait de l'anglais, quoiqu'il eût été impossible de deviner, si elle ne l'avait pas dit, quelle était la langue qu'elle avait la barbarie de *burquer* ainsi. Après cela elle le pria de corriger plusieurs feuillets de papier écolier remplis de thèmes qu'elle avait écrits dans cette malheureuse langue inconnue.

En un mot, le désir qu'elle avait de briller la faisait nous suivre dans tous les coins du château où nous nous réfugions, sans qu'elle se doutât que, loin de nous faire plaisir, elle nous était au contraire insupportable. Il eût été du reste complètement inutile de chercher à lui faire comprendre, par nos regards et notre manière d'être, que nous désirions être seuls. Elle ne s'offensait de rien, ce qui fit dire à un plaisant de Gratz, que puisqu'il y avait des personnes qui avaient la peau plus épaisse les unes que les autres, la sienne était certainement semblable à celle d'un rhinocéros. Si au lieu de cela, dans un accès de désespoir, nous essayions de lui montrer une politesse extraordinaire, elle en profitait soudain de la manière la plus cruelle, au point que nous étions obligés de retomber dans notre froideur et notre gravité habituelle. Au dîner, il ne fallait pas espérer la moindre conversation. Si vous disiez un mot à l'oreille de votre voisine, la fâcheuse avait l'ouïe si fine, que de l'autre bout de la table, elle vous entendait; et

avant même que vous eussiez achevé la question que vous vouliez faire, c'était d'elle, et non pas de la personne à qui vous l'aviez adressée que vous receviez la réponse.

J'ai déjà parlé de cette espèce d'omniprésence, dont cet insinuant personnage était doué, et qui faisait que tous les habitants de la maison se plaignaient de l'avoir sans cesse à leurs côtés. En conséquence, quand le soir, poussés au désespoir, nous nous sauvions dans nos appartements, et que nous nous rendions compte réciproquement des aventures de la journée, chacun jurait qu'il n'avait pas été un seul instant privé de sa société. Heureusement nous avions dès les premiers jours poliment refusé les offres qu'elle nous avait faites de nous accompagner dans nos promenades, et il nous fallut souvent faire de longs détours pour éviter de la rencontrer dans les bois.

Avec le temps, cet état de gêne devint presque insupportable, et comme il détruisait presque tout le plaisir que nous éprouvions au château, nous commençâmes à songer de nouveau sérieusement à partir. De l'autre côté la bonne comtesse exprimait de plus en plus fortement le désir de nous voir rester jusqu'au printemps, ou du moins jusqu'après le jour de l'an, et à dire vrai, nous étions si agréablement casés, que sans l'ennui que nous faisait éprouver la présence de notre

fâcheuse, nous aurions eu la plus grande répugnance à quitter nos bons quartiers d'hiver pour aller chercher des plaisirs fort incertains à Vienne.

Un jour que la comtesse nous pressait vivement à ce sujet et se servait entre autres arguments de l'état de sa santé qui s'affaiblissait de jour en jour, et de l'agrément extrême que notre présence lui procurait, je lui dis en plaisantant que si elle pouvait trouver moyen de débarrasser la maison de certaine personne, nous ne ferions pas de difficulté de rester un peu plus longtemps.

« C'est là un bien grand motif pour que je l'essaie du moins, dit la vieille dame en soupirant, et quelque difficile que soit l'exploit que vous exigez de moi, je ne suis pas sans espoir de pouvoir y réussir. Mais, continua-t-elle, cette femme est comme de la bardane. Elle s'attache à vous; elle vous pique et il vous est impossible de vous en débarrasser. J'ai déjà essayé vingt fois de lui faire entendre par des mots détournés qu'il est temps qu'elle s'en aille, mais en vain. »

Nous découvrîmes en effet que la pauvre maîtresse de la maison réfléchissait depuis plusieurs jours au moyen de mettre fin à cette visite si peu agréable, surtout quand elle eut reconnu qu'il nous serait réellement impossible de nous soumettre pendant longtemps encore à des importunités

qui augmentaient chaque jour, et qui nous faisaient rire alternativement et pleurer de contrariété.

Nous pouvions dire comme Nelson à Trafalgar : « Il fait trop chaud ici pour que cela puisse durer ; » et en effet au bout de quinze jours, il devint évident qu'elle ou nous, devions abandonner nos positions.

Pendant que les choses étaient dans cet état d'agitation, il arriva, en partie par hasard et en partie par suite d'un calcul prémédité de la comtesse, qu'un grand nombre d'étrangers arrivèrent au château. En attendant, le tumulte qui s'ensuivit agita trop fortement les nerfs délabrés de la vieille dame, car chaque personne qui la visitait tour à tour, quoique soigneusement prévenue d'avance, finissait par oublier qu'elle se trouvait avec une pauvre malade, de sorte que les unes parlaient trop haut, les autres parlaient trop vite, toutes parlaient trop, et les forces de la comtesse furent bientôt épuisées.

Cette circonstance eut du moins l'avantage d'amener une crise dans ce que nous appelions notre campagne contre la fâcheuse. La maîtresse de la maison déclara à plusieurs de ses amis en confidence, mais avec sa décision habituelle, que dans l'état de santé faible et chancelant où elle se trouvait, il lui était impossible de garder au château d'autres étrangers que ses compatriotes, c'était

nous qu'elle voulait dire, et qu'en conséquence, ils devaient l'excuser si elle les priaît de raccourcir leur visite pour le moment. Toutes les personnes à qui elle s'adressa ainsi, non-seulement comprirent son véritable but, mais la remercièrent encore de sa franchise, et se promirent de faire ce qu'elles pourraient pour l'aider à se délivrer de celle qui, à ce qu'elles voyaient bien, faisait le malheur de sa vie.

En conséquence, dès le lendemain tout le monde se prépara à retourner chez soi ou à faire d'autres visites ; elle seule ne faisait point mine de s'en aller. La comtesse ne savait plus que devenir ; nous étions au désespoir ; et nous commencions à craindre qu'il ne devînt nécessaire de lui donner le petit avertissement irlandais, qui consiste à jeter par la fenêtre les personnes qui ne veulent pas sortir par la porte ; mais on fit observer qu'il était probable qu'avec elle, même ce moyen-là ne réussirait pas, et qu'elle ne tarderait pas à revenir pour nous remercier de l'agréable exercice qu'on lui avait procuré.

A la fin, et peu de temps avant que la compagnie se dispersât, la comtesse qui, quoique couchée, possédait une grande énergie de caractère, résolut d'amener l'affaire à un dénouement. A cet effet elle dépêcha deux d'entre les plus raisonnables de ses amis, pour entreprendre la tâche délicate de dire franchement à notre fâcheuse qu'il fallait qu'elle

partit. L'un de ces députés était une dame, et elle joua fort bien son rôle; mais l'autre, quoique ce fût l'un des hommes les plus capables que j'aie jamais rencontrés dans quelque pays que ce fût, renversa, par sa mauvaise diplomatie, les plans si bien combinés de son collègue.

Dans le cours de la soirée, il saisit une occasion de demander de l'air le plus indifférent à la dame dont nous désirions si ardemment nous délivrer, combien longtemps elle comptait rester à Hainfeld, puisque la comtesse, qui s'affaiblissait tous les jours, était hors d'état de faire les honneurs à des sociétés aussi nombreuses qu'autrefois.

« Oh ! s'écria-t-elle vivement, je resterai aussi longtemps que les Hall ! »

L'imprudent négociateur ayant ainsi fourni à l'ennemi un terrain avantageux, ne gagna plus rien après cela quand il s'étendit sur la mauvaise santé de la comtesse, sur son besoin de repos, sur son désir de n'entendre parler autour d'elle, pendant l'hiver, que sa langue maternelle. Tout cela tomba sans profit dans l'oreille qui d'avance était décidée à ne pas se laisser charmer.

L'ambassadrice prit une marche plus sage et plus directe. Elle représenta en propres termes à la dame que la comtesse qui était une femme très-ferme, et avec laquelle il ne fallait point tergiverser, avait hautement témoigné son désir d'être

seule, c'est-à-dire de n'avoir autour d'elle que ses compatriotes. L'habile négociatrice adoucit cette communication en représentant que la demande étant adressée en commun à tous les étrangers qui se trouvaient au château, elle n'impliquait aucune offense personnelle, et s'étant aperçue qu'elle faisait quelque impression, elle termina son attaque par un acte de générosité et d'abnégation digne des martyrs.

« Ne vous tourmentez pas, dit cet amie si parfaite, si désintéressée; si vous ne savez où aller en sortant d'ici, venez avec moi dans mon château par delà les montagnes, et je serai heureuse de vous y garder aussi longtemps que cela pourra vous être agréable. »

Il n'y avait pas moyen de résister à cela, et nous eûmes bientôt la satisfaction d'apprendre que l'ennemi avait capitulé et consentait à évacuer le château. Notre joie ne connut pas de bornes; mais la vieille comtesse secoua la tête et remarqua qu'il ne fallait pas chanter victoire avant le temps.

Le lendemain, tout le monde se mit en route, celui-ci vers le midi, celui-là vers l'orient, un troisième vers l'occident; mais à notre grand chagrin, je dirai même à notre effroi, nous ne vîmes personne partir pour le nord, seul point du compas qui nous intéressât; et quand le château fut vidé de tous les étrangers qu'il renfermait, quand on cessa

d'entendre les voitures rouler, les chevaux piaffer, les domestiques courir çà et là, nous eûmes la mortification de découvrir que, selon toute apparence, notre mauvais génie, notre bardane, notre fâcheuse n'avait point et n'avait même jamais eu l'intention de partir. On lui avait offert la voiture de la comtesse; mais elle l'avait refusée, disant qu'elle comptait écrire chez elle pour demander la sienne; cependant quand on apporta les lettres qui devaient être mises dans le sac du courrier, il ne s'en trouva point pour la ville qu'elle habitait. Il ne paraissait donc, hélas! que trop clair que cette dame avait résolu de passer tout l'hiver avec nous.

Mais la comtesse n'était pas d'humeur à se laisser facilement détourner d'une résolution qu'elle avait formée. Voyant donc la tournure que prenait l'affaire, elle demanda une entrevue.

« La poste, dit-elle, est dans ce pays, où tous les mouvements sont si lents, un mode de communication bien détourné et bien incertain. J'ai pensé d'après cela qu'il serait plus satisfaisant, pour vous comme pour moi, que j'envoie un exprès chez vous, et j'ai donné l'ordre qu'un homme se préparât à monter à cheval pour porter votre lettre et vous rapporter la réponse. »

Il était impossible de résister à une pareille botte. La lettre fut écrite, le courrier expédié, le cheval sortit de la cour du château en trottant,

et son allure semblait indiquer qu'il partageait les sentiments dont tous les habitants étaient agités.

La réponse arriva le lendemain, et notre fâcheuse, sa lettre à la main, se rendit chez la comtesse, afin de faire une dernière tentative pour maintenir ses positions; et si la vieille dame n'avait pas été un Wellington ou un Metternich femelle, elle aurait certainement été vaincue.

La lettre fut lue et commentée, une phrase après l'autre. Elle commençait par une kyrielle de compliments et d'éloges de la libéralité, de la générosité, et surtout de l'hospitalité de la comtesse. La lectrice s'arrêta, mais l'auditeur ne répondant rien, elle continua.

« Vous avez parlé, disait la lettre, de dimanche » pour votre retour, mais vous savez que si cela » n'est pas absolument indispensable, il ne faut » jamais voyager un dimanche. »

La lectrice s'arrêta de nouveau; la comtesse sourit, mais garda le silence.

« En second lieu, continuait l'épître, la chemi- » née de votre chambre fume si horriblement » qu'il est impossible que vous occupiez votre ap- » partement, jusqu'à ce que les maçons aient fini » leurs travaux : car il ne faut pas que vous son- » giez à habiter, dans cette saison, une chambre » sans feu. »

La comtesse ne disait rien encore.

Enfin, poursuivait toujours l'écrivain de la
 » lettre, on ne peut pas vous envoyer la voiture
 » parce qu'elle n'est pas à la maison, et ne sera
 » de retour que dans quelques jours, et je crains
 » que vous ne puissiez pas revenir dans une autre,
 » parce que le coffre de la chaise de poste où sont
 » tous vos effets ne pourrait pas s'y adapter, et
 » qu'il ne faut absolument pas la laisser. »

« Est-ce là tout ? » dit la comtesse.

« C'est tout, répondit la dame ; et maintenant
 que faut-il faire ? Que puis-je faire ? »

« En premier lieu, dit la comtesse en riant, vos
 parents savent, et vous savez, et tout le monde sait
 en Allemagne, que bien loin de s'abstenir par
 piété de voyager le dimanche, on a coutume de
 choisir toujours ce jour-là comme le plus commode
 pour se mettre en route. Mais, ajouta-t-elle, pour
 ne pas blesser votre conscience timorée, vous fixe-
 rez vous-même le jour qui vous conviendra.

» En second lieu, vous m'avez dit, il n'y a pas
 longtemps, que vous aviez toujours le choix de
 plusieurs chambres ; et comme il ne paraît pas que
 les cheminées de toutes ces pièces soient en mau-
 vais état, vous n'avez pas besoin, je pense, de vous
 tourmenter à cet égard.

« Quant à la troisième et dernière difficulté, j'a-
 voue qu'elle est plus sérieuse, mais j'enverrai cher-
 cher le cocher, et, si en effet votre coffre ne peut

point s'adapter à ma voiture d'une manière parfaitement sûre et commode, il faudra bien que vous attendiez qu'on vous envoie la vôtre. Mais je ne saurais croire que cela offre réellement tant de difficulté, et, d'après cela, je serais infiniment reconnaissant si, pour nous épargner à vous et à moi de nouvelles inquiétudes, vous vouliez bien fixer le jour qui vous conviendra le mieux pour partir. »

Quand notre fâcheuse aurait eu la poitrine couverte d'un triple airain, sa cuirasse aurait été percée par une semblable réponse. Elle amena donc son pavillon en soupirant, et dit :

« Je profiterai de l'offre obligeante de madame la comtesse, et je lui demanderai sa voiture pour dimanche matin. »

Je n'essaierai pas de peindre la joie qui se répandit dans tout le château, depuis la bibliothèque jusqu'à la buanderie, aussitôt que cette nouvelle y fut connue; cette joie fut toutefois interrompue par un accident qui faillit faire manquer totalement tout le but de la campagne.

Il paraît que notre amie, en lisant dans sa chambre, le soir de la mémorable conférence avec la comtesse, mit le feu à son bonnet, et avant qu'elle pût dénouer le ruban, elle se brûla assez grièvement le bras et la main, en cherchant à éteindre les flammes. Nous eûmes donc l'agréable per-

spective, non-seulement de conserver sa société, mais d'être encore obligés de la soigner pendant une longue convalescence ; car la plus simple humanité nous aurait fait une loi de renoncer à nos préventions et de l'assister dans un pareil accident. Or, tout le monde a entendu parler de l'amabilité d'un singe quand il est malade, et le proverbe dit qu'un ours blessé à la tête est un camarade peu agréable ; mais que pensez-vous du plaisir de passer un mois auprès du lit d'une fâcheuse qui s'est brûlée ?

Cependant, grâce au sort et à la ouatte, cet excellent remède pour la brûlure, l'inflammation n'eut pas de suites, et, le dimanche matin, nous eûmes l'inexprimable félicité d'entendre sa voiture rouler sur le pavé de la cour. Bien assurés d'être délivrés de notre cauchemar perpétuel, nous nous disposâmes à lire en famille l'office du jour, le cœur plein de reconnaissance pour le ciel, mais je le crains bien, sans cette charité ardente, cette bonne volonté générale pour les hommes que la religion chrétienne nous commande (1).

(1) Puisque je parle du culte domestique, je rendrai peut-être un important service à bien des personnes, et surtout à des voyageurs qui, comme nous, peuvent se trouver pendant longtemps éloignés de toute église protestante, en appelant leur attention sur un admirable volume de prières domestiques, composé par feu Henry Thomson Ec^r, et publié récem-

ment par son ami Sir Robert Inglis. La piété simple, les doctrines faciles à comprendre et le bon sens pratique qui règnent dans ces excellentes prières, pour ne rien dire du style plein de vigueur et d'éloquence, ne sauraient manquer de les faire tôt ou tard généralement adopter. J'ai appris, avec beaucoup de satisfaction, qu'une traduction française de ce livre précieux ne tardera pas à paraître.

CHARLATANISME ET ABSOLUTION.

Je me souviens d'avoir dit que la comtesse avait une
aversion insurmontable pour toutes sortes de mé-
decines qu'elle regardait comme des drogues. Elle avait été
fort malade de la toue, et elle en avait été, à tort
ou à raison, le convaincue qu'elle n'avait pas été
bien soignée. Elle fut donc de ce côté, elle fut satis-
faite d'avoir été guérie, et elle en fut très-aise.
Une grande partie des malades croient qu'ils ont
été guéris depuis le jour qu'ils ont été guéris.
Ils ne savent pas que c'est la nature qui a guéri.
Ils ne savent pas que c'est la nature qui a guéri.

ment par son ami Sie Robert Jullien. La pièce anglaise, les doc-
 trines faciles à comprendre et le bon sens pratique qui régnaient
 dans ces excellentes pièces, dont on ne peut dire du style plein de
 vigueur et de simplicité, ne saurient manquer de les faire lire
 on leur donnerait volontiers. Les auteurs, avec beaucoup de
 satisfaction, d'une traduction française de ce livre précieux
 ne tarderont pas à paraître.

On voit par ces quelques lignes que l'auteur a écrit son
 livre avec une grande simplicité et que le langage est simple et
 naturel. On ne sent pas qu'il s'agit d'un ouvrage de philosophie
 ou de morale, mais qu'il s'agit d'un ouvrage qui a pour but de
 donner à nos contemporains une idée exacte de ce qui est
 véritablement utile et bon.

Le livre est divisé en deux parties. La première partie est
 consacrée à l'examen de la morale ancienne et moderne. L'auteur
 expose les principes de la morale antique, et les compare avec
 ceux de la morale moderne. Il montre que la morale antique
 est plus sage et plus utile que la morale moderne. La seconde
 partie est consacrée à l'examen de la morale chrétienne. L'auteur
 expose les principes de la morale chrétienne, et les compare avec
 ceux de la morale antique et moderne. Il montre que la morale
 chrétienne est la plus sage et la plus utile de toutes.

Le livre est écrit avec une grande simplicité et une grande
 clarté. On ne sent pas qu'il s'agit d'un ouvrage de philosophie
 ou de morale, mais qu'il s'agit d'un ouvrage qui a pour but de
 donner à nos contemporains une idée exacte de ce qui est
 véritablement utile et bon.

CHAPITRE XII.

CHARLATANISME ET ABSOLUTISME.

Je crois avoir déjà dit que la comtesse avait une aversion insurmontable pour toutes sortes de médecines qu'elle appelait des drogues. Elle avait été fort malade en Suisse, et elle en avait tiré, à tort ou à raison, la conclusion qu'elle n'avait pas été bien traitée par les médecins de ce pays ; elle rattachait même à cette cause, réelle ou imaginaire, une grande partie des maux cruels qu'elle avait soufferts depuis, de sorte que non-seulement elle repoussait, avec une aversion égale, toute espèce de drogues, mais encore qu'elle traitait avec mépris toutes les connaissances médicales. Il n'y avait en

effet point de sujet sur lequel elle se montrât plus éloquente que sur le charlatanisme universel de la médecine ; mais par une espèce d'inconséquence assez étrange, elle bornait ce mépris aux médecins qui avaient fait une étude régulière de leur art, tandis qu'elle regardait avec faveur, ou du moins avec intérêt et curiosité, ceux qui, sans mettre en usage aucune des précautions que le véritable art enseigne, s'arrogent avec audace une infailibilité universelle. On aurait pu croire qu'elle considérait l'étude de la médecine comme nos ancêtres faisaient celle de la magie noire, c'est-à-dire comme une chose sacrilège et nuisible au genre humain, d'où l'on concluait que plus un homme faisait de profondes recherches, plus il approchait de la source de tout mal.

La comtesse était une personne beaucoup trop instruite, et qui connaissait trop bien les manières du monde pour soutenir cet argument en termes directs. Elle savait que comme raisonnement elle soutenait un sophisme ; mais persuadée qu'elle avait été la victime d'une fausse application des règles de l'art, elle ne pouvait s'empêcher d'envelopper toute la profession dans la même réprobation, et dans sa pratique elle prouvait toute la sincérité de sa croyance, en ne permettant pas que jamais drogue d'aucune espèce passât ses lèvres.

Non loin de son château, vivait un médecin dont les prétentions avaient grandement ébloui son imagination et dont elle m'avait parlé dans une des lettres que j'ai transcrites plus haut. On peut se rappeler qu'au nombre des séductions par lesquelles elle cherchait à m'engager à venir chez elle était l'occasion que cela nous procurerait d'y voir de près un homme qui avait fait toutes sortes de miracles.

Il n'y avait pas longtemps que j'étais arrivé à Hainfeld, quand la comtesse ramena la conversation sur ce sujet, et se montra évidemment fâchée contre moi de ce que je n'exprimais aucune espèce de curiosité de connaître ce merveilleux personnage, lequel, s'il n'avait pas réellement fait tout ce qu'on lui attribuait, était du moins parvenu à persuader au public, c'est-à-dire à la grande majorité du public, qu'il avait fait des cures merveilleuses. Je dis à la comtesse que je ne demandais pas mieux que d'aller voir un escamoteur de profession faire ses tours, et que je donnais volontiers mon argent à un joueur de gobelets qui me trompait avec adresse, mais que je ne pouvais pas me monter la tête au point de m'intéresser à un homme qui prétendait faire des miracles en médecine; que considérant toute cette affaire comme un pur charlatanisme, d'autant plus dangereux que cet homme avait acquis une réputation plus

étendue, je ne pouvais en parler qu'avec le plus profond mépris.

Je vis avec peine que la vieille dame se sentait blessée de ce que je me servais d'un langage si fort ; il était évident qu'elle tenait beaucoup à ce que j'eusse une entrevue avec ce charlatan ; mais je refusai nettement de l'aller voir, comme de rien dire ou faire qui pût indiquer la moindre foi dans les prétentions d'un homme qui s'était engraisé des maladies et de la mort de ses semblables, et qui n'avait aucune autre preuve à alléguer en sa faveur que ses propres assurances et les assertions d'ignorants patients, sur l'imagination desquels il avait su agir beaucoup plus efficacement que sur leurs maux physiques.

» J'espère du moins, dit la bonne vieille comtesse, que vous ne refuserez pas de le voir, s'il vient au château ? »

« Bon Dieu ! m'écriai-je, allez-vous le consulter ? »

« Je lui permettrai de me tâter le pouls, et de voir ma langue, répondit-elle. »

— « Mais avalerez-vous ses poudres ? »

— « Vous savez que j'ai juré de ne jamais prendre de poudres ou de drogues d'aucune espèce ; mais si j'étais disposée à manquer à ma résolution, il me semble que je pourrais essayer d'une chose qui a déjà fait tant de miracles. Je serais bien aise,

continua-t-elle, d'être délivrée de cette douleur qui me déchire les membres; mais je n'ai aucun désir de prolonger ma triste vie; et quand cela serait, je sais trop bien que ni l'art ni la médecine ne peuvent plus rien faire pour moi. Si par bonheur mon esprit n'est point malade, mon cœur du moins est brisé, broyé au point de ne pouvoir plus jamais être guéri dans ce monde. »

Une courte pause suivit cet élan de tristesse; mais elle ne versa point de larmes; leur source était depuis longtemps tarie par ce qu'elle appelait l'épreuve du feu qu'elle avait subie. Ses peines étaient en effet trop profondes, trop constamment présentes à sa pensée, pour qu'elle pût éprouver aucun soulagement à les exprimer. Il n'y avait, comme de raison, rien à dire; et dans des occasions semblables, j'ai toujours trouvé que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de continuer à parler sur le ton ordinaire, comme s'il ne s'était rien passé qui offrit plus d'intérêt que de coutume. Avant que j'eusse le temps de songer à quelques lieux communs, à l'aide desquels je pusse changer le tour de la conversation, la comtesse la ramena sur le miraculeux médecin, au sujet duquel tout le pays était en émoi, en m'annonçant qu'il arriverait à Hainfeld le jour même à une heure de l'après-midi. « Et je vous prie, ajouta-t-elle, de différer votre promenade jusqu'à ce que vous l'ayez vu. »

Elle parlait encore, quand la porte s'ouvrit, et le grand homme se présenta dans sa chambre. Je ne crois pas avoir jamais vu de figure sur laquelle se peignît une astuce plus consommée, mais puisqu'il était là, j'avouerai que je n'étais pas sans curiosité de savoir jusqu'où il pousserait la plaisanterie ou la farce, car je ne sais quel nom donner au charlatanisme, quand il se développe sur une aussi grande échelle. Comme il était plein de son sujet et impatient d'en parler, je n'eus pas beaucoup de peine à le mettre en train, et comme, d'un autre côté, nous fîmes en sorte de garder notre sérieux, il aura sans doute continué avec d'autant plus d'ardeur qu'il se sera persuadé qu'il faisait une vive impression sur nous. Il en faisait une en effet, mais je *devine*, comme disent les Américains, que ce n'était pas celle qu'il aurait voulu produire.

Il commença par établir une théorie générale fort extraordinaire ; savoir que toutes les maladies qui affectent le corps humain ne sont que des variétés d'une certaine maladie de la peau, dont je n'ose pas même écrire le nom devant des yeux délicats, et dont, en ma qualité d'écoissais, je crois devoir taire ce même nom par patriotisme. Il y a des cas, dit notre docteur, où il faut faire rentrer cette maladie et d'autres où il faut la pousser au dehors. Dans tel cas, il faut assister la maladie jusqu'à ce que les humeurs soient cuites, dans tel autre, il faut l'at-

taquer par des antidotes. « Dans la fièvre tierce, dit-il, qui n'est évidemment qu'une variété de cette mystérieuse maladie, nous la voyons sortir du corps humain par des épistaxis et des éruptions à la lèvre supérieure, ce qui démontre clairement ma théorie. »

Après qu'il eut continué pendant assez longtemps sur le même ton, raisonnant toujours avec une égale précision, nous lui demandâmes quels étaient les remèdes qu'il employait. Ce fut là pour lui un sujet fertile, et il chanta les louanges de la noix vomique, de la belladonna, de l'arsenic et de l'acide prussique, au point d'exciter en nous tout l'étonnement qu'il désirait de faire naître. Il ne daigna pas même parler du calomel qu'il ne trouvait pas assez héroïque, semblable à l'homme incombustible du Strand qui dédaigne pour sa boisson de l'eau chaude, et ne veut que de l'huile bouillante ou du plomb en fusion.

Quand nous exprimâmes le désir de savoir comment il préparait ces formidables ordonnances, il devint un peu moins intelligible, et quand nous lui eûmes fait entendre que nous ne le comprenions pas, il sourit d'un air de satisfaction intérieure, et nous avoua que la vertu de ses préparations consistait moins dans les drogues mêmes que dans la manière dont elles étaient combinées et dans les vertus magnétiques qu'il savait leur donner. Je trouvai que

c'était là, pour me servir d'une expression de marin, serrer le vent de très-près, et je jetai un regard à la comtesse qui, couchée sur ses oreillers, jouissait excessivement de la scène; car personne ne saisissait avec plus de promptitude qu'elle le côté ridicule des choses, et dans cette occasion son plaisir fut peut-être augmenté par quelque nuance involontaire de foi dans l'habileté du docteur. Quoi qu'il en soit, elle encouragea le savant allemand à continuer, et le pria de lui dire si les vertus magnétiques dont il parlait étaient communiquées par l'attouchement et par les mains, et comment un fluide aussi subtil que l'était le magnétisme pouvait être fixé et incorporé d'une manière permanente dans un paquet de poudres.

« Oh! s'écria l'adepte, ce n'est pas du tout par les mains, mais par la force de l'âme, que je donne à mes prescriptions l'influence magnétique d'où elles tirent leur principale efficacité. Je sens pour ainsi dire dans mon âme l'effort de la volonté, le désir ardent de faire le bien, et le résultat en est le pouvoir de communiquer à ces poudres le degré d'action nécessaire, de sorte que si le patient les prend dans un semblable esprit, et sans douter de leur efficacité, il est certain qu'elles effectueront sa guérison.

» Quelle que soit la maladie? » dis-je d'un ton interrogatif.

« Quelle que soit la maladie ; » répondit-il ,
« mon existence » continua - t - il complètement
échauffé par son sujet , « et celle de mes patients
est entièrement liée l'une à l'autre ; ma vie est
pour ainsi dire une continuation ou un chaînon
de la leur. »

» C'est fort étrange, osâmes-nous lui dire ; et de
grâce comment cette liaison se manifeste-t-elle ? »

» Oh ! s'écria-t-il, de différentes manières ; je puis,
à quelque distance que je sois , dire précisément
le moment où mes patients prennent leurs poudres.
Ainsi par exemple quand j'écris à une personne
pour lui dire quelle poudre elle devra prendre , je
sais , en quelque lieu que je me trouve , si elle
obéit à mon ordonnance, pourvu qu'elle ait foi en
ce qui lui est prescrit. »

Il faut convenir que c'était là porter le charlata-
nisme aussi loin qu'il pouvait espérer entraîner la
crédulité humaine. Mais il paraît que , dans l'es-
prit de bien des personnes, il existe une confiance
que je pourrais appeler maladeive , qui les force
malgré elles d'admettre les prétentions de tous
ceux qui se disent infailibles , et qui ont montré
assez de talents et d'adresse pour soutenir ces pré-
tentions par un certain prestige , et assez d'effron-
terie pour rejeter sur autrui les mauvais succès de
leur mesure.

Peut-être la chance que le charlatan a de réussir ,

c'est-à-dire de parvenir à son but, est-elle d'autant plus grande, lorsqu'il fait ses cures par des moyens miraculeux, car il y a toujours une foule de personnes qui n'ont en aucun temps le pouvoir de penser pour elles-mêmes, et qui, lorsqu'elles tombent malades, sont moins capables encore d'exercer un jugement indépendant. Si malheureusement pour elles, mais heureusement pour le charlatan du jour, leur maladie est incurable et a déjà été traitée par la médecine véritable, la chance du charlatan est bien meilleure encore, j'entends par là sa chance d'agir sur l'imagination de sa victime qu'il retire de l'abîme profond du désespoir pour la faire renaître par l'espérance et la confiance. Il arrive souvent en de pareils cas que les remèdes puissants que l'on administre au patient, le raniment effectivement pour un moment et lui font croire qu'il est guéri. Soit par conviction, soit par le désir naturel de se confirmer dans une idée qui plaît, soit enfin par reconnaissance, il proclame en tous lieux la gloire du charlatan, et lorsqu'en définitive il découvre son erreur, s'il n'en meurt pas, ce qui offre le cas le plus favorable au médecin, il a communément honte de publier sa folie et sa crédulité.

Ce serait perdre le temps que de citer les exploits de ce personnage dans la guérison des chevaux, des chiens, des vaches et autres animaux moins impor-

tants encore, sur lesquels il assure que l'influence de sa poudre est aussi grande que sur les hommes. Cela n'est pourtant pas bien conséquent, ce me semble, puisque l'âme est selon lui, le canal par lequel le charme opère. Mais passons là dessus ; je ne doute nullement que son succès ne soit égal dans les deux cas. Quant à moi, mon entrevue avec lui me causa la plus grande satisfaction. En premier lieu il me divertit extrêmement, et ensuite la comtesse, quelle que fût au fond sa pensée à cet égard, ne chercha plus dorénavant à m'inspirer de l'estime pour son voisin le thaumaturge.

Ceux qui connaissent la législation de l'Autriche s'étonneront sans doute que pareilles choses puissent s'y passer, car il n'est pas permis aux pharmaciens de vendre du poison, et les médecins y sont responsables de la vie de leurs patients. En effet, ces choses ne pourraient avoir lieu dans l'Autriche propre, ni dans les contrées qui, telles que l'état de Venise, forment une partie intrinsèque de son gouvernement. Mais le docteur dont je viens de parler résidait en Hongrie, pays qui fait, à la vérité, partie de l'empire d'Autriche, mais où les lois sur cette matière, comme sur beaucoup d'autres, sont fort différentes. Demeurant tout près de la frontière, il était impossible d'empêcher qu'une foule de personnes n'allassent réclamer ses secours. En conséquence le petit village qu'il avait choisi

pour séjour, devint aussi fréquenté que les eaux les plus à la mode; j'ai vu la route, pendant l'espace d'une lieue, encombrée de voitures se rendant auprès de ce grand oracle de la santé. Il est certain que le gouvernement autrichien, s'il l'avait voulu, aurait pu mettre un terme à toute cette affaire. Or, quoique je sois loin d'accuser un gouvernement, qui malgré son despotisme est réellement paternel, de vouloir encourager un charlatanisme aussi absurde que celui que je viens de décrire, j'ai été conduit à soupçonner, par un grand nombre de circonstances que j'ai vues, ou qui m'ont été rapportées par des personnes dignes de foi, pendant mon séjour en Autriche, que ce gouvernement encourage, sinon directement du moins par instinct, tout ce qui tend à maintenir l'esprit humain dans un état d'ignorance, et à l'empêcher de raisonner.

Je n'ai pas l'intention pour le moment, de m'étendre sur ce trait curieux et caractéristique du système de gouvernement de l'Autriche. Les détails en sont, à dire vrai, longs et compliqués; mais le résultat en est simple et facilement dit. Le principal but auquel on tend, semble être d'empêcher que l'esprit humain n'arrive à son point de maturité. Ainsi le gouvernement n'emploie pas une vaste force physique pour réprimer des efforts que la nation pourrait faire pour se délivrer de son esclavage; mais il empêche que le peuple n'éprouve

même le désir d'être libre. Il y parvient principalement en mettant toutes les entraves imaginables au développement de la pensée; et, en enlevant tout esprit de liberté, il détruit complètement cette élasticité de l'âme et cette confiance en soi-même, sans lesquelles on ne saurait avancer sur la route de la réforme. Le pays est couvert de troupes, et surveillé par des agents de police, sous les yeux desquels rien de généreux ne saurait croître. C'est comme si l'on arrosait un champ avec de l'eau bouillante, au lieu de l'abandonner à la pluie et à la rafraichissante rosée du ciel. La récolte morale de l'Autriche est tuée dans son germe par un système vicieux d'irrigation politique. Le pain amer de la servitude qu'elle produit, répugné au goût de ceux qui en ont connu de meilleur, et si ce pain est mangé en silence par ceux qui n'ont jamais quitté le pays, c'est le silence d'un abrutissement privé d'espoir et non pas la tranquillité du contentement.

Il est bien triste d'amener un pays à une pareille position, mais il est bien plus triste encore et plus difficile de l'y maintenir. Cependant comme l'esprit est la première chose qu'il faut gouverner, et en même temps, la plus importante, on agit sur lui par le mécanisme moral le plus puissant qu'il y ait, je veux dire par la religion. Mais avant de parler de ce grand instrument, je crois devoir dire, ce que d'ailleurs tout le monde sait, c'est qu'il existe en

Autriche une censure si sévère qu'aucun ouvrage étranger, capable d'inspirer des pensées ou des sentiments d'indépendance, ne peut traverser la frontière; et quoique les livres les plus immoraux qui aient jamais été imprimés y entrent par contrebande et s'y débitent en grand nombre, tous ceux qui pourraient être véritablement utiles à la nation y sont généralement inconnus. On trouve donc en abondance tous les ouvrages qui fournissent un aliment aux appétits sensuels, qui donnent une impulsion et une direction à des penchans vicieux, tandis que ceux qui enseignent à prendre de l'empire sur soi-même, à se plaire dans des inspirations nobles et vertueuses, sont soigneusement exclus, comme dangereux pour l'ordre de choses établi. Je puis dire encore qu'aucune personne, quel que soit son rang ou sa position, qu'elle soit employée ou non, ne peut quitter l'empire sans une permission expresse, et sans déclarer positivement où elle va et pour quelle raison elle quitte ses foyers. Mais l'invention la plus infernale qui soit jamais sortie de l'esprit de l'homme, est le célibat du clergé; tant que cette horrible malédiction ne sera pas retirée de dessus les nations du continent qui professent la religion catholique romaine, il ne paraît pas qu'il puisse y avoir un rayon d'espoir qu'elles obtiennent ce degré de vertu domestiqué, sans laquelle aucune vraie

liberté n'est possible ; tant qu'il existera une classe d'hommes nombreuse , répandue et instruite , alliée de près avec l'état , mais dont les intérêts sont complètement séparés de ceux du reste du pays , et dont les mœurs sont nécessairement , et par suite d'un usage généralement admis , reconnues pour être corrompues , il est inutile d'espérer que les mœurs domestiques puissent être pures. A la vérité , s'il était possible de détacher cette classe privilégiée du reste de la société , il pourrait y avoir quelque espérance ; mais quand , par le moyen de la prédication publique et surtout de la confession orale , et des autres facilités innombrables que les prêtres de ces pays possèdent d'obtenir l'entrée de toutes les maisons , ils parviennent à jouir de cette influence , cette espérance doit nécessairement s'évanouir.

Il est inutile , et il serait aussi pénible que dégoûtant d'entrer dans des détails à cet égard. Mais on peut assurer que la dépravation si générale , du moins en Italie , en Autriche , et dans les autres pays où le même système prévaut , non-seulement a son origine dans l'influence que les prêtres ne devraient pas avoir , et à leur propre corruption , mais encore que c'est à eux qu'il faut attribuer sa continuation. Cette dépravation règne dans toutes les classes , et arrive au point que la honte est une chose absolument inconnue , et les murmures de

la conscience étant facilement étouffés par un semblable mécanisme, le vice établit partout son empire sans que rien s'y oppose.

Les prêtres sont soutenus par une énorme armée de deux cent cinquante mille hommes, arrachés à leurs foyers, et virtuellement condamnés au même célibat; mais qui sont, s'il est possible, plus relâchés encore, dans leurs mœurs, que les prêtres, et moins retenus dans leur désir de venger la nature insultée en violant la loi.

Cette armée, que j'aurai peut-être l'occasion de décrire plus en détail, est employée en temps de paix, principalement à la perception des impôts, ou en d'autres mots, à punir ceux qui sont lents à payer. Les soldats sont logés en grand nombre chez les habitants des villages, et font par ce moyen partie de la famille des paysans. Ceci a le double effet de corrompre davantage encore le peuple, et de lui faire comprendre combien toute résistance serait inutile. La discipline des troupes est fort sévère. Les peines corporelles sont beaucoup plus promptes et plus rudes que dans aucune autre armée, et il est certain que l'on parvient ainsi à obtenir l'obéissance la plus implicite.

Enfin, il est à peine nécessaire que j'ajoute que la presse, si elle n'est pas totalement anéantie, ne brûle du moins que d'une flamme si faible que sa

lumière n'éclaire point. Et comme toute littérature étrangère, portant une empreinte tant soit peu généreuse, est, comme je l'ai dit, soigneusement bannie du pays, il ne reste guère de moyen de s'instruire. Aucune prime n'est accordée aux connaissances; et quant aux talents, dès qu'il s'en manifeste, le gouvernement les accapare sur-le-champ. Il entre fort peu d'étrangers dans le pays, et ceux-là seulement que le gouvernement ne peut pas empêcher d'y venir. Ces voyageurs appartiennent aux classes élevées, et sont assez discrets pour garder le silence, quand ils savent que chaque mot qu'ils prononcent, chaque lettre qu'ils écrivent ou qu'ils reçoivent, peut être connue des autorités. D'un autre côté, comme il y a peu de personnes d'un haut rang et aucune peut-être des classes moyennes ou inférieures qui sortent du pays, il s'ensuit qu'il n'est guère possible que des connaissances utiles puissent pénétrer dans cette vaste prison d'état qu'on appelle Autriche.

Avant de quitter ce sujet, on me permettra sans doute de faire remarquer un résultat frappant d'un séjour prolongé dans les pays étrangers; c'est d'adoucir l'amertume de l'esprit de parti en ce qui concerne la diversité des opinions politiques de nos propres compatriotes. Tout le mécanisme, tant politique que moral, de la société,

sur le continent, est si différent, si diamétralement opposé même en bien des choses, à ce que nous possédons en Angleterre; il est si avilissant, j'ose même dire si dégoûtant à nos yeux, que nous arrivons avec le temps et de loin à considérer les points en discussion parmi les politiques anglais, comme des nuances légères d'une même chose, et dont il ne vaut pas la peine de parler quand on les compare à l'abîme qui sépare l'Angleterre du continent. Nous possédons une église protestante et une liberté véritable, deux bienfaits de la Providence, qu'il est impossible de bien apprécier, tant qu'on n'a pas visité l'Italie et l'Autriche, et qu'on n'y a pas vu les vices horribles engendrés et nourris par le catholicisme, les malheurs et la bassesse, fruits de l'espionnage despotique, et enfin, non-seulement l'extinction de la liberté, mais encore la destruction même de tout désir d'être libre dans ces pays abâtardis.

CHAPITRE XIII.

LE MARCHAND DE TABAC IMPÉRIAL.

« MAINTENANT , dit la comtesse d'un air triomphant , maintenant que nous sommes enfin les maîtres dans le château de Hainfeld , je me flatte que je n'entendrai plus parler de malles ni de préparatifs de départ , mais que , comme de bonnes gens , vous vous déciderez à passer l'hiver avec moi ; j'espère du moins que vous ne me quitterez point pendant les grands froids qui sont toujours tristes pour moi. Dieu sait si je reverrai jamais le printemps , et j'ajouterai même , s'il n'y a pas d'impiété dans ce souhait , puissé-je ne jamais le revoir ! Mon désir , ajouta la pauvre malade , serait

de m'éteindre tout doucement pendant que vous êtes ici pour me soigner, au lieu de mourir seule, ne pouvant rien par moi-même et n'ayant personne pour me protéger. Oh ! de grâce, restez auprès de moi ; je crois pouvoir vous répondre que je ne vous retiendrai pas long-temps ! Vos enfans me sont presque aussi chers qu'à vous ; leur présence , et surtout celle du plus jeune, me fait aimer la vie plus que je n'aurais jamais cru possible. Mais la chaîne ne tardera pas à se rompre ; je ne puis rester long-temps encore dans cet état ; tous mes maux augmentent , et mes forces physiques cèdent peu à peu aux efforts de la maladie. Si la Providence ne vous avait pas envoyés si heureusement auprès de moi , je serais déjà morte , et je serais morte misérable et seule , sans avoir une main amie pour me fermer les yeux. Je suis convaincue que c'est pour me rendre ces derniers offices que le ciel a voulu que vous vinssiez chez moi. Oh ! je vous en conjure , ne cherchez point à vous opposer à ses décrets. »

Il était difficile de résister à de pareilles supplications ; et , à dire vrai , nous commençons à regarder en effet comme un devoir de rester auprès de notre pauvre compatriote , jusqu'à ce que le printemps lui rendit des forces et du courage , ce qui , à ce que l'on nous assura , arrivait toujours. J'ai parlé de courage , mais je dois répéter que le sien ne m'a jamais paru chanceler , même quand

les douleurs les plus cruelles la privaient de sommeil pendant plusieurs nuits de suite. Il est du moins certain que pour nous elle s'est toujours montrée si tranquille, si douce, d'une humeur si égale, que rien au monde n'effacera ce souvenir de notre mémoire.

Ainsi que je l'ai déjà dit, nous n'étions réellement heureux que chez nous, c'est-à-dire au château; mais nous sentions doublement ce bonheur quand nous revenions d'une de ces visites dans le voisinage que nous faisons de temps à autre, plutôt pour complaire à la comtesse que par aucun désir particulier que nous en eussions. Au commencement de décembre, le temps étant encore fort doux, nous traversâmes, pour la seconde fois, les montagnes situées au nord de Hainfeld; un mois auparavant, nous avions fait une expédition semblable; la journée était magnifique, le paysage beaucoup plus sauvage que ce que nous avions encore vu en Styrie, et, quoique la plupart des arbres fussent déjà dépouillés de leurs feuilles, la campagne avait encore une apparence de verdure, ce qu'il fallait attribuer en partie aux sapins, aux mélèzes et aux épicias que l'on ne conserve que pour le chauffage, et en partie aux prairies bien arrosées qui s'étendent comme des tapis verts sur toutes les parties unies du paysage. La vallée dans laquelle le château de Hainfeld est situé s'ap-

pelle le Raab-Thal, d'après la petite rivière de ce nom qui la traverse. C'est à l'action de cette rivière, exercée pendant une longue suite de siècles, qu'il faut attribuer la formation de la large ceinture de terre basse et alluviale qui marque son cours, et qui est d'une fertilité si extraordinaire, que les riches meuniers qui habitent ses bords, et qui sont pour la plupart des propriétaires fonciers, sont appelés les princes (*fursten*) de la vallée. Il y a une autre vallée semblable à quelques lieues plus loin, vers le nord, qui est séparée du Raab-Thal par une rangée de montagnes ou plutôt de collines, des formes les plus irrégulières et les plus bizarres, si étrangement jetées là par la main de la nature, que celle de l'homme a trouvé bien de la peine à former une communication tant soit peu praticable entre les deux vallées. Tant que votre voiture se trouve au bas de la chaîne de l'un ou de l'autre côté, elle roule comme sur un billard, et vous vous écriez : « Quelle délicieuse route ! » Mais, aussitôt que vous prenez soit à droite soit à gauche, vous croiriez traverser les rues de Paris au moment où elles venaient d'être déparées par les *héros de juillet*. Lors de notre première expédition au mois de novembre, le temps était si beau, que nous ne fîmes presque pas attention à cet inconvénient, et que nous fûmes tentés de faire une grande partie de la route à pied ; mais, un mois plus tard, il ne fut

presque pas possible de reconnaître les sites au milieu de la pluie et de la boue, emballés dans la machine que l'on appelle à tort une voiture fermée, et qui laisse pénétrer l'air et l'humidité par vingt endroits différents.

Quoique nous éprouvassions beaucoup de retard par le mauvais état des chemins, nous eûmes cependant le temps de visiter une des quatre grandes *fabriques* où se prépare tout le tabac dont on use en Autriche. Il se tire exclusivement de Hongrie et le gouvernement en fait un monopole absolu. Une de ces fabriques est en Pologne, une en Bohême, une en Moravie et une en Styrie. Il n'est pas permis de cultiver le tabac en aucune partie des états d'Autriche, excepté en Hongrie, d'où il est transporté dans les grands établissements. L'usage ordinaire d'une manufacture est de perfectionner la matière brute que produit la nature; c'est-à-dire d'en séparer ce qui est inutile, et d'en combiner les parties, de manière à les rendre d'un emploi commode. Les *fabriques* de tabac d'Autriche s'évertuent au contraire à détériorer la matière, et à la préparer pour la vente sous une forme moins bonne que celle sous laquelle on la tire de la terre, mais sous celle qui doit offrir le plus de profit au gouvernement. Il paraît qu'il y a trois qualités distinctes ou sortes de tabac; le très-bon, le médiocre et le mauvais. Or, les fabriques sont

chargées de mélanger ces trois sortes de telle façon, que le tabac soit tout juste assez bon pour engager le monde à l'acheter, mais contienne le moins possible de la première qualité. Le gouvernement étant le seul marchand de tabac en Autriche, il faut un soin extrême dans ces mélanges et dans la fixation du prix pour s'assurer le plus grand profit possible; car comme il n'y a point de concurrence, tous les calculs doivent nécessairement se faire au hasard. Il paraît évident que le mélange donne une qualité trop inférieure, et que le prix en est trop élevé, car l'énorme commerce de contrebande qui a lieu tout le long de la frontière de Hongrie, exige une armée innombrable de douaniers assistés par les militaires, pour n'être en définitive qu'imparfaitement réprimé.

Plus un objet est d'un usage général, surtout si c'est un objet de première nécessité, comme l'est le tabac en Allemagne, plus il est bon à être imposé. Sous ce rapport donc le tabac est une bonne matière imposable; mais il reste à savoir si la manière dont l'impôt se perçoit n'est pas excessivement oppressive, et si l'immense augmentation de prix résultant à la fois du monopole et de la taxe, n'est pas un mal qui surpasse l'avantage. En Angleterre, il n'est pas permis de cultiver le tabac, mais le principe de cette défense n'est pas celui du monopole. Elle a été adoptée, parce qu'il n'y a aucun moyen

possible de reconnaître la production intérieure de celle des pays étrangers, et comme d'un autre côté, il est prouvé que le tabac étranger peut seul être assujetti à un impôt, il s'ensuit que la culture intérieure anéantirait l'immense revenu (plus de trois millions de livres sterling) que l'état tire de cette source. En attendant, on peut faire entrer autant de tabac que le commerce juge nécessaire, ou que la consommation exige. Il en résulte que chez nous, le prix de la marchandise n'est augmenté que par le montant de la taxe, qui, à la vérité, est fort considérable, puisqu'il surpasse de dix ou douze fois le prix de la matière. Mais en Angleterre, tout homme en état de payer, peut acheter telle sorte de tabac qu'il veut. Il n'en est pas ainsi en Autriche, où le désagrément est plus que doublé, puisqu'il n'est pas permis d'exposer en vente d'autre tabac que celui qui a été mélangé par la fabrique. Toute la nation est donc obligée de payer cher une mauvaise marchandise, au lieu d'en avoir de bonne pour un prix modéré. Les besoins de l'état peuvent exiger que l'impôt soit élevé; mais il paraît dur de forcer le peuple à fumer de mauvais tabac étranger quand il pourrait en avoir de bon de son propre crû.

Le gouvernement autrichien étant ainsi non-seulement le seul fabricant de mauvais tabac, mais jouissant encore du privilège exclusif de la vente,

il en règle le prix à son gré , tant lorsqu'il achète les feuilles que lorsqu'il revend l'objet fabriqué , et par ce moyen , il perçoit un revenu considérable et dont le montant est totalement inconnu , sauf aux autorités supérieures , car il n'existe point de budget en Autriche.

Ce grief est profondément senti; on s'en plaint amèrement et universellement, bien que , comme de raison , on ne se permette pas de parler tout haut. Les apologistes du système , et il est juste d'écouter ce qu'ils ont à dire , prétendent que cette source de revenu est indispensable au gouvernement, et qu'après plusieurs essais, on a fini par reconnaître que le moindre relâchement dans le strict monopole , maintenu par les opérations des fabriques , causerait une diminution si sensible dans le revenu de l'état , qu'il a toujours fallu en revenir à l'ancien système. Malheureusement, continuent ces apologistes, on n'a pu encore imaginer aucun moyen de remplacer ce revenu, et l'on ose à peine d'espérer d'en trouver.

En attendant, les frais qu'entraîne la garde des frontières sont immenses; mais n'ayant aucune donnée officielle pour me servir de guide , je craindrais de tomber en de trop grandes exagérations si je répétais ce que l'on m'a dit du nombre de douaniers et de troupes de ligne qui sont en tout temps stationnés sur les confins de la Hongrie.

Les frais d'entretien de tous les contrebandiers que l'on prend ayant du tabac en leur possession, sont aussi fort considérables. Dans tous les châteaux ou maisons de campagne situés le long des frontières, il y a un donjon, ou prison, qui sert uniquement à renfermer ces misérables, qui sont chargés de fers assez lourds, mais que le propriétaire du château peut employer, sous sa responsabilité personnelle, aux travaux de sa maison ou de ses champs; c'est-à-dire que s'ils s'échappent, il est obligé de payer au gouvernement l'amende imposée aux contrebandiers eux-mêmes et pour le non paiement de laquelle ils sont détenus. Voici comment se règle le montant de cette amende. Quand une personne est arrêtée introduisant du tabac en fraude, la quantité est pesée, et l'on est condamné à payer un florin par chaque deux onces d'Allemagne (environ un shilling par once), et à défaut de paiement, d'être renfermé pour autant de jours qu'il y avait d'onces de tabac. On m'a assuré qu'il est fort rare que cette amende se paie, de sorte que les délinquants sont presque toujours retenus en prison pendant tout le temps. Le gouvernement accorde à chaque propriétaire de château une indemnité pour l'entretien de ces contrebandiers, de sorte que l'ensemble de ces frais se monte à une somme considérable. En attendant, cette indemnité n'étant pas suffisante, la mesure

devient très-oppressive pour les propriétaires limitrophes.

La prison de Hainfeld ne ressemblait aucunement à un cachot ; que nous nous représentons comme un lieu sombre et humide. La bonne comtesse tenait les prisonniers confiés à sa garde dans une chambre , bien garnie de barreaux de fer, mais aérée et chauffée ; elle était située au rez-de-chaussée, mais non pas sous la terre.

Un jour j'eus la curiosité de visiter cette prison, et je fus fort étonné d'y voir un petit garçon de sept à huit ans chargé de fers beaucoup plus pesants que les hommes. Ayant pris des renseignements, j'appris qu'il était fils de parents très-indigents qui, ne pouvant pas le nourrir eux-mêmes, l'avaient loué ou prêté à un cultivateur un peu plus aisé qu'eux. Celui-ci malheureusement, chargea l'enfant de prendre soin d'un autre enfant de trois mois, et lui permit non-seulement de sortir, mais encore de s'éloigner avec l'enfant à une assez grande distance de la maison. Il paraît qu'un jour le plus petit s'étant mis à pleurer, son gardien qui ne pouvait apaiser ses cris, et que le bruit ennuyait, prit le parti de l'étrangler en lui serrant le cou avec les mains. Il n'ignorait pas qu'il faisait très-mal, et dans son interrogatoire, il dit qu'après avoir étranglé l'enfant, il l'avait porté vers la rivière et l'avait posé tout doucement dans l'eau. On le trouva assis sur

la rive, jouant tranquillement avec les fleurs sauvages et ayant le corps de l'enfant mort couché à côté de lui, sous la surface de l'eau.

Je causai avec cet enfant ; il ne me parut pas sot, mais si totalement dépourvu de toute éducation, qu'il n'avait pas la moindre idée de la différence qu'il y a entre le bien et le mal. En un mot, il avait été tellement négligé par ses parents qu'il ne valait guère mieux qu'une brute. Il avait la tête remarquablement grosse, et si j'avais été assez versé dans la phrénologie pour savoir où chercher l'organe de la destruction, je ne doute pas que je ne l'eusse trouvé chez lui fortement développé.

Les autorités locales furent dans le plus grand embarras pour savoir ce qu'elles devaient faire de ce petit criminel. Le pendre eût trop choquer l'opinion publique, et eût été d'ailleurs sans utilité pour l'exemple, but principal que l'on se propose en punissant le crime : car il est rare que des enfants soient tentés de s'assassiner mutuellement. Laisser le petit malheureux en liberté et impuni, eût été dangereux, et le renfermer pour la vie eût été cruel. Peut-être ce qu'il y avait de mieux à faire, aurait été de le transporter dans quelque province éloignée de l'empire, où son crime étant inconnu, il aurait pu devenir plus tard un membre utile de la société.

Mais les magistrats en jugèrent autrement ; ils

décidèrent qu'il serait renfermé pendant six semaines, qu'il serait fouetté trois fois dans sa prison à des intervalles de quinze jours, et puis renvoyé chez lui. Peut-être ont-ils bien fait ; mais pour moi je crois qu'il auraient mieux fait encore de suivre le conseil de notre bonne d'enfant écossaise.

Elle proposa de donner le fouet, non pas à l'enfant, mais aux parents, dont la coupable négligence était évidemment la première cause de son crime.

CHAPITRE XIV.

LE LIT ALLEMAND.

EN revenant vers deux heures de notre visite à la grande fabrique de tabac, les yeux, le nez et la bouche remplis de poudre à priser, nous trouvâmes un dîner beau, mais simple, que l'on avait préparé pour nous, et nous passâmes une soirée des plus agréables, avec nos bons et aimables amis, qui avaient invité une ou deux personnes de très-bonne société à dîner avec nous. Quand on dîne à deux heures, même en hiver, et en bonne compagnie, la soirée est un peu longue; et quoique mes hôtes ne négligeassent ni peine ni dépense pour nous la rendre agréable, le succès ne répondit pas

à l'intention. Nous résolûmes en conséquence de ne plus faire d'excursions de l'hiver. Il peut à la vérité y avoir de l'agrément à visiter des personnes douées d'esprit et d'hospitalité, quand le temps est beau et chaud; mais il n'en est pas de même quand un élément aussi formidable que l'est le froid, vous met mal à votre aise, surtout dans des maisons qui, comme celles de la Styrie, ne sont nullement construites de manière à se défendre contre un pareil ennemi.

Nos bons amis, qui demeuraient près de la fabrique de tabac, n'avaient épargné aucune dépense pour rendre leur maison élégante. Mais malheureusement les Allemands, comme tous les peuples du continent, ne savent nullement ce que nous autres Anglais appellons *comfort*, aussin'est-il point de mot pour l'exprimer dans leur langue, d'ailleurs si étonnamment riche. Ainsi, par exemple, dans toute cette maison il n'y avait pas un seul tapis. Les parquets des principales pièces étaient admirablement incrustés et polis, comme la table à ouvrage d'une petite maîtresse; je ne dis pas que cela ne soit pas de fort bon goût, mais quel est le résultat de cette mode? Le froid que l'on éprouve aux pieds est insupportable, tandis que pour le même argent on aurait eu trois fois autant de tapis qu'il en aurait fallu pour couvrir les planchers. Puis il n'y a pas dans toute la maison une seule cheminée

ouverte, excepté dans la cuisine; au lieu des grilles sigaiées de l'Angleterre, ou des chenets chargés d'énormes bûches enflammées de la Suisse et de la France, ils n'ont que leurs poêles, si tristes, si laids, si gênants, qui chauffent les pièces à la vérité, mais leur communiquent une chaleur si lourde, si étouffée que, pour nous du moins, il n'y a pas d'agrément possible dans une pareille atmosphère.

Il faut observer en outre que, dans ces maisons, chaque fois que l'on ouvre la porte, on se trouve comme en plein air, car toutes les pièces donnent sur la galerie découverte. En été cela importe peu, ou pas du tout; mais, en hiver, les portes ont beau être bien faites et d'une grande épaisseur, le froid y pénètre toujours. Et quand même cela ne serait pas, lorsqu'on passe d'une chambre à l'autre, on est nécessairement exposé au vent et à une certaine partie de l'humidité qui entre. A chaque trajet que nous faisons, nous étions exposés à autant de changements d'air. Nous dinâmes dans une pièce, nous passâmes dans une seconde où se trouvait le piano, pour entendre de la musique, nous prîmes le thé dans une troisième, sans compter qu'il fallut passer de notre chambre dans la salle à manger après avoir fait notre toilette, et y retourner le soir. Chaque fois c'était un véritable voyage que nous faisons hors de la maison. On ne saurait rien imaginer de

plus absurde que d'adopter, dans une des régions les plus froides de l'Allemagne, la manière de bâtir, non-seulement de l'Italie, mais même des maisons de campagne italiennes.

Dans d'autres parties du monde, quand le froid devient excessif, et quand il n'est plus possible de se réchauffer à l'aide des feux que l'on trouve dans de mauvaises auberges, il reste, en désespoir de cause, le lit et les couvertures. J'ai connu une famille qui, se rendant de Paris à Londres dans le grand hiver de 1829 à 1830, ayant été retenue à Calais pendant une partie de la journée, et ne pouvant, à l'aide des bûches entassées dans la cheminée, parvenir à conserver dans la circulation du sang une activité suffisante, prit le parti de se coucher après le déjeuner, et de rester au lit jusqu'à ce que le bateau à vapeur fût prêt à partir.

Malheureusement vous ne pouvez pas en faire autant en Allemagne. Dans toute l'étendue du pays dont j'ai parcouru une grande partie, je n'ai pas vu un lit passable, à moins que ce ne fût dans un lieu comme Hainfeld, dont le propriétaire était un étranger, ou une personne qui avait voyagé dans les pays où l'on regarde l'agrément de la chambre à coucher comme aussi nécessaire que la magnificence du salon.

Les Allemands sont un peuple propre, sobre, poli, hospitalier, probe, mais ils n'ont aucune idée

de la manière dont on doit passer la nuit. Pourvu qu'ils coulent la journée sans faire de tort à leur prochain, en honorant leur roi et en respectant leur pipe et leurs prêtres, ils paraissent croire que le reste des vingt-quatre heures forme une partie trop peu importante de leur temps pour qu'il vaille la peine de s'en occuper. Je puis bien dire que j'ai vu peu de lits allemands où un gentilhomme anglais n'eût honte de coucher un de ses chiens de chasse fatigué. Je ne parle pas du désagrément de n'avoir pas de colonnes ni de rideaux, c'est à quoi il faut s'accoutumer hors de l'Angleterre; mais ce dont je me plains, c'est qu'ils sont si excessivement petits dans toutes leurs dimensions; lorsque gêné de sentir vos pieds toucher les planches du bas du lit, vous vous haussez, vous ne manquez pas de vous cogner la tête contre le chevet, et si, désespérant de pouvoir vous étendre commodément, vous vous ramassez pour élargir, comme disent les militaires, votre base d'opérations, vos genoux sortent d'un côté, et il faut nécessairement que quelque autre partie du corps sorte aussi du côté opposé pour former le contre-poids.

Mais ce n'est pas encore tout.

Au-dessous de vous il y a une mer agitée de mauvais matelas, ou une paillasse mal faite, souvent remplie de feuilles de maïs; trop heureux encore si, ce qui arrive bien souvent, vous

n'êtes pas obligés de coucher, je ne dis pas dormir, sur cette horreur des horreurs, un lit de plumes; et, ce qui est pis que tout le reste, au lieu d'avoir pour vous couvrir une ou deux bonnes couvertures de laine, il y a encore une de ces abominations, un second lit de plumes. Entre ces deux détestables inventions, on a inséré deux linges humides qu'on appelle des draps de lit, mais qui, quant à la grandeur, seraient beaucoup mieux désignés sous le nom de mouchoirs de poche. Pour compléter l'ameublement du lit, on le couvre pendant le jour d'une courte-pointe de mousseline garnie d'une frange à prétention, et quelquefois brodée, brillante couverture qui cache la misère, comme des roses éparpillées sur un tombeau.

Je demanderais à tout homme ou à toute femme, célibataire ou marié, comment il est possible de passer avec un peu d'agrément les longues nuits d'un hiver allemand dans un lit allemand. « La chose est impossible, » comme disait le célèbre Hoby à une de ses pratiques qui lui demandait une paire de bottes élégantes et commodes pour des jambes tournées comme la double SS de l'alphabet allemand. De même j'avoue qu'il est impossible de bien dormir dans un lit allemand, on dirait même qu'il existe quelque loi morale, physique ou politique, qui ne permet pas dans ce

pays de faire des lits qui aient plus de trois quarts d'aune de large.

Mais toutes ces réflexions ne vous facilitent pas le moyen de passer la nuit en Allemagne ; et en conséquence quand je voyageais ou quand j'allais visiter quelques-uns des amis de la comtesse dans les environs de Hainfeld, je prenais la liberté de mettre en œuvre, dans cette importante occasion, les ressources que la vie de marin m'avait enseignées ; et je suis sûr que les filles de chambre allemandes furent aussi édifiées qu'étonnées à la vue de mes inventions. Ma première opération consistait à rouler, ou pour mieux dire à traîner, car les roulettes sont inconnues dans ces régions sauvages du globe, à traîner, dis-je, à côté l'un de l'autre, deux de ces objets que l'on appelle des lits, et, les ayant placés ainsi en contact, je doublais la largeur de la plate-forme. Je mettais ensuite une femme de chambre à cou- dre ensemble les draps pour faire une seule paire de deux. En attendant, ce qui était impossible à remplacer, c'était le lourd lit de plume ; en le conservant nous avions trop chaud, en le rejetant trop froid ; de sorte que nous passions souvent la nuit dans une sorte de fièvre intermittente, brûlant et frissonnant tour à tour, selon que nous tirions à nous le lit de plume ou que nous le repoussions. Quelquefois à la vérité, à force d'insistance, nous obtenions, non pas des couvertures de laine, car elles

sont tout à fait inconnues, mais d'épaisses couvertures de coton que nous cousions ensemble comme les draps, et de cette manière, après avoir sacrifié beaucoup de temps et de patience, nous parvenions à obtenir un lit, sinon commode, du moins pas tout à fait aussi détestable qu'il l'aurait été sans cela.

Les voyageurs devant en toute occasion avoir à cœur le perfectionnement moral de leurs semblables, je m'étais fait la règle de ne jamais défaire ces précieuses coutures, ni mes autres arrangements nocturnes, en quittant la maison où je couchais; laissant l'appareil en état, afin qu'il pût servir de modèle à imiter dans toute l'étendue de l'empire d'Allemagne. J'ai connu une personne qui, voyageant en Espagne, déposait tranquillement une Bible dans chaque *posada* où elle passait la nuit. Mais l'inquisition faillit la punir de ses tentatives hérétiques pour réformer les principes religieux des Espagnols, et je ne fus pas sans crainte que les essais que je me permettais de faire, pour perfectionner les mœurs domestiques des Allemands, n'attirassent les regards de la censure et de la police, et que l'audacieuse extravagance dont je me rendais coupable, en arrangeant à leur usage un lit double, ne fût punie publiquement par mon expulsion du pays.

CHAPITRE XV.

L'AMOUR SACRÉ ET L'AMOUR PROFANE.

DANS le palais Borghese, à Rome, il y a un tableau, peint je crois par Titien, qui porte ce nom, mais personne n'a jamais encore pu, que je sache, décider laquelle de ces deux figures représente l'amour sacré, et laquelle l'amour profane. L'artiste, en les peignant, ne songeait peut-être ni à l'un ni à l'autre, et n'avait d'autre intention que de représenter deux belles figures, dont l'une est surchargée d'ornemens, et dont l'autre est dépourvue de toute draperie. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce tableau présente quelque chose de vague qui diminue l'intérêt qu'il inspire.

En revanche, on n'aura aucune difficulté à distinguer ces deux sortes d'amour dans les deux récits suivants. Ce sont des aventures véritables qui sont arrivées en Allemagne, la première dans la Basse Styrie, et si près de Hainfeld, que nous eûmes l'occasion d'en vérifier jusqu'aux moindres détails, la comtesse en ayant d'ailleurs connu les principaux acteurs. La seconde de ces aventures s'est passée à Francfort-sur-le-Mein.

Il y a environ huit ou dix ans que la veuve d'un officier de l'armée autrichienne habitait Gratz avec sa fille. Tous ceux qui ont connu cette jeune personne disent que sa beauté était si rare et si éclatante, qu'elle lui procurait des admirateurs parmi toutes les classes de personnes. Elle réunissait la plus grande perfection de traits à une extrême douceur d'expression ; et à cet avantage, il faut ajouter une élégance naturelle dans les manières, une bonté de cœur, des talents et du goût, lesquels, s'ils avaient été cultivés comme ils auraient pu l'être, auraient mis la pauvre Léonore en état de briller dans les rangs les plus élevés de la société. Malheureusement la mère de cette Léonore ne ressemblait point à la pieuse matrone de la célèbre ballade de Burger : car ce n'était point la protection du ciel qu'elle enseignait à sa fille à implorer ; au lieu de lui chercher un époux qui pût faire son bonheur, cette femme, avide et indigne du

titre de mère, ne songeait qu'au profit qu'elle pourrait tirer pour elle-même des charmes de son enfant.

Livrée à des projets horribles, elle négligea l'esprit de sa fille, ou pour mieux dire elle le pervertit à dessein. Ses calculs ne furent que trop promptement connus des riches habitants, chez lesquels on peut dire que cette jeune personne était en quelque sorte mise à l'encan.

Le plus haut enchérisseur fut un seigneur hongrois, qui consentit à acheter la pauvre Léonore, et à la payer plusieurs milliers de florins, comme il l'aurait fait d'une esclave. L'adroite mère se fit délivrer une obligation pour la somme, sans faire spécifier la nature des services pour lesquels elle lui était accordée. Au jour fixé, le baron, qui était un homme marié, et qui avait des enfants, vint dans sa propre voiture pour chercher l'objet dont il avait fait emplette et l'emmener dans un de ses nombreux châteaux, après avoir signé l'obligation en faveur de la mère. Mais il avait fait à peine une lieue qu'il rencontra un exprès, porteur de lettres qui lui annonçaient que sa présence immédiate était indispensable chez lui. Ne pouvant pas y conduire sa compagne, il retourna à Gratz avec sa victime, pria la mère de celle-ci de la garder pendant quelques jours, et annonça qu'il viendrait la chercher après avoir terminé l'affaire qui l'occupait.

Cependant cette aventure se répandit dans le public, et un riche commissaire, ayant entrevu la jeune personne, fit des propositions à la mère, qui, sans la moindre difficulté, revendit une seconde fois sa fille, laquelle, n'ayant pas encore seize ans, ne fut point consultée.

Au bout de quelques jours, le premier acheteur revint et réclama l'exécution du marché.

« Quel marché? s'écria la mère en éclatant de rire; c'est moi qui réclame cette exécution. Voici l'obligation que vous m'avez faite pour trois mille florins, *valeur reçue*, et vous me payerez, s'il y a des lois et de la justice en Autriche. »

Le baron cria et tempêta, jurant qu'elle n'aurait pas un kreutzer; mais la dame, insensible à la honte, et morte à toutes les vertus, l'attaqua sans hésiter devant les tribunaux. Si les juges avaient pu se douter du motif de la dette, ils n'auraient pas décidé en sa faveur; mais l'écrit était dans la plus parfaite règle, et le Hongrois fut en conséquence obligé de payer le montant avec dépens.

Sur ces entrefaites, le commissaire, dont la fantaisie était passée, renvoya la pauvre fille, qui peu à peu, et avec une rapidité proportionnée à sa beauté, brillant encore de tout son éclat, tomba dans l'abîme le plus profond de l'infamie, de la misère et de la douleur!

Pendant qu'elle était dans cette situation déplo-

nable, elle rencontra par hasard un jeune homme, fils d'un riche propriétaire des environs de Hainfeld. Il l'emmena à la campagne avec lui, et elle n'eut pas plutôt renoncé à la grossière dépravation à laquelle elle s'était livrée à la ville, qu'elle recouvra une partie de son ancienne vivacité, et fixa les regards d'un officier de hussards, dont le régiment était cantonné dans le village. Ce jeune homme, qui était le fils d'un vieux général de l'armée impériale, fort estimé, n'avait eu d'abord d'autre intention que de se désennuyer, auprès d'une jolie personne, de la monotonie du service; peu à peu, cependant, il s'attacha très-vivement à elle, et lui inspira de son côté une de ces passions violentes dans lesquelles on reconnaît le caractère national quand il est fortement excité. Le résultat n'y fut pas moins conforme.

Le colonel du régiment, sachant les excès auxquels ce genre de liaison entraîne parfois, écrivit au père du jeune homme qui, d'accord avec le colonel, prit toutes les mesures qu'il jugea nécessaires pour la rompre; mais ce fut en vain. On résolut alors, pour empêcher un mariage aussi inconvenant, de faire partir le jeune homme pour une garnison en Transylvanie, et de forcer la jeune personne à retourner auprès de sa mère à Gratz.

Aussitôt que les deux amants eurent connaissance de ces arrangements, ils se décidèrent à prendre la

fuite ; l'officier des hussards devait désertre et sa maîtresse devait l'accompagner. Ils s'échappèrent donc à minuit, et ces deux malheureux partirent pour courir après leur ruine et leur honte, sans savoir vers quels lieux une passion effrénée dirigerait leurs pas. Au point du jour, leur fuite fut découverte, et vingt détachements à cheval furent envoyés de tous côtés à leur poursuite. Ils ne tardèrent pas à être arrêtés à Radkesburg, ville située sur les bords de la grande rivière de Mur, à quatre heures de chemin, au midi de Hainfeld. Ayant fait l'observation qu'ils étaient trop fatigués pour se remettre sur-le-champ en route, l'officier qui commandait le détachement ne fit aucune difficulté de leur permettre de rester à l'auberge avec un piquet pour les garder. Ils passèrent le temps qu'on leur accorda à écrire plusieurs lettres. Leur gaieté étonnait tous ceux qui les voyaient, et en particulier quelques officiers en garnison dans la ville, et qui avaient coutume de dîner dans l'auberge où ils logeaient. Ils reçurent en conséquence une invitation à dîner, qu'ils acceptèrent avec la permission de l'officier qui les gardait et les accompagnait.

Après le dîner, une personne entra dans la salle à manger, en disant que les glaces qui entravaient le cours de la Mur venaient tout à coup de se mettre en mouvement, et qu'une débâcle était imminente.

La rivière, deux fois plus haute qu'à l'ordinaire, s'élançait tumultueusement par les arches du pont, contre les piliers duquel d'énormes blocs de glaces s'étaient accumulés.

Les officiers se levèrent tous pour aller voir le phénomène, et Léonore, ayant échangé un regard d'intelligence avec son amant, demanda avec instance qu'on lui permit de s'y rendre avec eux. Sa prière lui fut accordée. Ce terrible spectacle avait attiré près des bords de la rivière la moitié des habitants de la ville. Sur le point le plus élevé du pont se tenaient les officiers, livrés à l'étonnement et à l'admiration. Léonore, appuyée sur le parapet, contemplait le mouvement des eaux d'un œil plus fermé qu'aucun des assistants ; puis, se tournant vers son amant, elle s'écria :

« Maintenant, Wilhelm ! »

Puis aussitôt, s'embrassant et se serrant fortement, ils s'élançèrent dans les flots et disparurent entraînés par le torrent.

On trouva deux lettres de l'écriture de la jeune personne. L'une d'elles était adressée à l'homme qui l'avait conduite à la campagne, et l'autre à sa mère ; dans la première elle disait :

« Vous me reprochiez de n'avoir point de cœur » et d'être incapable d'une action héroïque et » noble ; je croyais dans ce temps-là que vous » aviez bien deviné mon caractère. Je pensais

» qu'en effet j'étais incapable d'aimer personne ,
» et surtout que personne ne serait capable de
» m'aimer. Cependant l'un et l'autre est arrivé.
» La fin de ma courte existence prouvera d'ail-
» leurs si je sais agir avec noblesse. »

A sa mère elle écrivait dans les termes cruels qu'on va lire : « Avant que cette lettre vous
» parvienne , votre malheureuse fille ne sera plus.
» Son sang retombera sur votre tête. Elle possé-
» dait des qualités qui auraient pu la rendre ver-
» tueuse et faire votre gloire et son bonheur , si
» vous les aviez cultivées ou si du moins vous
» ne les aviez pas étouffées dans leur germe ;
» votre avarice les a détruites. Vous m'avez
» enseigné à regarder le vice comme un de-
» voir. Vous voyez le résultat de votre conduite.
» Votre fille s'est enfin éveillée à la vie et à l'a-
» mour , mais seulement pour mourir dans le
» désespoir ! »

Les émotions pénibles que tous les détails de cette aventure auront fait naître seront dissipées par le récit suivant , de la vérité duquel je puis répondre. Au premier aspect on trouvera que ces deux tableaux de mœurs nationales ou plutôt de sensibilité nationale sont diamétralement opposés l'un à l'autre , et cela peut être vrai , quant aux incidents ; mais le principe dirigeant , dans l'un et dans l'autre , est une profondeur de sensibilité et une fer-

meté de propos qui sont essentiellement allemandes.

Il n'y a pas longtemps qu'un jeune homme, fils aîné d'un fonctionnaire supérieur dans une colonie anglaise, se rendit à Francfort, après avoir passé pendant quelque temps à l'université de Cambridge. Son but était en partie d'étudier pour faire ses examens avant d'entrer dans l'église, et en partie d'apprendre la langue allemande. Étant d'un caractère studieux et réservé, il se montra peu dans le monde, et en conséquence on s'occupa fort peu de lui dans cette ville bruyante et livrée au commerce.

Ce fut pendant cette époque, pour ainsi dire de retraite, que Bertrand, nom que je donnerai au héros de mon histoire, fit par hasard la connaissance d'une jeune Allemande, que j'appellerai mademoiselle Berglein, qui avait dix-sept ans, et était fort jolie. Elle appartenait à une bonne famille, mais qui avait perdu sa fortune par une suite de circonstances malheureuses, de sorte que, pour faire vivre sa mère, qui était veuve, elle résolut de monter sur le théâtre comme chanteuse. Les Allemands sont très-difficiles pour la musique, et elle eut beaucoup d'obstacles à surmonter. Mais sa belle voix, si bien cultivée, sa beauté, ses manières élégantes, sa conduite irré-

prochable, lui acquirent par degrés l'estime et l'admiration du public.

Bertrand en devint amoureux à la première vue; mais c'était un homme raisonnable, et qui connaissait trop bien le monde pour se laisser entraîner par une jolie figure et une voix douce, et bien qu'il crût distinguer sous ces attraits plusieurs autres qualités d'un ordre supérieur et dignes d'un attachement durable, il cacha pendant longtemps ce qu'il pensait et sentait. Pendant cet intervalle il s'abstint, avec une abnégation pleine de prudence et de raison, bien rare dans un jeune homme, de manifester le plus léger symptôme de sa passion naissante; mais il demeura ferme et résolu à étudier l'humeur et le caractère de sa belle amie, avant de déclarer son amour, et de s'embarquer dans le cours d'une aventure romanesque, où il ne pouvait se dissimuler que sa passion menaçait de l'entraîner.

Vers cette époque, des circonstances accidentelles le conduisirent plus souvent dans le monde, et quand on le vit, on s'étonna de ce qu'un homme si aimable et si spirituel avait pu rester si longtemps caché. A son tour il fut charmé de trouver parmi ses compatriotes des personnes qui, non-seulement pouvaient lui être utiles dans ses études, mais qui en outre étaient en état de faciliter le succès de ses vœux secrets et de ses espérances.

C'est une règle générale qu'il est bon d'observer dans les affaires de cœur, de ne rien confier qu'à la personne la plus intéressée elle-même à garder le secret, si le secret doit être gardé, et de qui l'on n'a par conséquent aucune indiscretion à craindre, jusqu'à ce que le moment soit venu de tout dévoiler. Toutefois, dans les circonstances particulières où il se trouvait, et prévoyant de grandes difficultés, Bertrand fit bien de prendre conseil; et il ne fut pas moins heureux en amitié qu'en amour.

Dans le premier moment, son ami considéra l'affaire sous un tout autre aspect que lui, et crut d'abord que le jeune homme était un peu fou de songer à un engagement sérieux avec une actrice étrangère. Il lui fit toutes les observations que devaient lui suggérer la nature précaire d'une pareille démarche, et le risque qu'elle lui faisait courir de perdre toutes ses espérances pour l'avenir. La réponse toute simple de Bertrand fut celle-ci : « Y a-t-il quelque chose dans la naissance, le caractère, l'éducation ou la conduite de cette jeune personne qui la rende indigne de devenir l'épouse d'un ecclésiastique anglais ? » Les connaissances locales de son ami étaient très-étendues, et les renseignements qu'il prit furent, quoique secrets, très-particuliers et très-détaillés. Le résultat en fut satisfaisant sous tous les points : car ceux qui avaient

connu la jeune personne depuis son enfance s'accordant, avec ceux qui ne l'avaient vue que plus rarement et depuis qu'elle avait gagné l'estime du public, firent l'éloge le plus complet de son éducation, de son caractère et de ses principes.

Ainsi confirmé dans sa résolution, Bertrand laissa les choses prendre leur cours et continua à cultiver cette liaison, qui devenait de plus en plus intime, lorsqu'au bout d'un an il fallut qu'il songeât à retourner en Angleterre. Mais avant de quitter Francfort il fit sa déclaration, et il reçut de sa maîtresse l'aveu d'un tendre retour. Son projet consistait à aller passer son examen à Cambridge, et à retourner immédiatement en Allemagne.

La nuit de son départ était froide et pluvieuse, et il éprouvait malgré lui une tristesse extrême. Il ne pouvait s'empêcher lui-même de trouver une sorte de folie dans son étrange aventure. Il se représentait toutes ses espérances de fortune, l'opposition qu'il devait s'attendre à rencontrer ; en un mot, tous les doutes, toutes les craintes qui ont coutume d'agiter l'esprit d'un amant, l'accompagnèrent pendant son solitaire voyage. Ses amis, plus calmes que lui, en le voyant partir, se disaient entre eux que le tout n'était qu'un roman, ou plutôt un de ces songes pénibles qui se dissiperaient au réveil sans laisser de traces de son existence. Quelques se-

maines de séjour en Angleterre ne manqueraient pas, pensaient-ils, de guérir le pauvre jeune homme d'un attachement si extraordinaire, et de rompre une liaison si peu conforme aux mœurs anglaises et à la prudence, qui, plus que de tout autre, doit guider la conduite d'un ecclésiastique.

Mais toutes ces suppositions furent renversées par la réapparition de Bertrand à Francfort, conformément à l'engagement qu'il avait pris. Pendant son séjour en Angleterre, il avait reçu les ordres mineurs des mains de l'évêque de Londres, et il avait été décidé que trois semaines après il partirait pour les Indes, où il devait officier comme chapelain dans la station où se trouvait son père. Il ne lui restait donc que peu de temps à passer avec la pauvre jeune personne, qui, après lui avoir donné son cœur, songeait avec effroi qu'elle allait se trouver seule dans le monde. Bertrand, de son côté, éprouvait dans son âme un combat sérieux entre ses inclinations et le sentiment de ses devoirs. Mais il agit avec fermeté et avec honneur, et son mérite fut d'autant plus grand, qu'il était ce qu'on appelle maître de ses actions. Du reste, il était assez amoureux pour ne pas nous commettre une imprudence en ce qui le concernait lui-même; mais il se croyait obligé de confier son secret à son père et à sa mère, et d'obtenir s'il était possible, par des voies légitimes, leur libre consentement à son

mariage. Afin de se mettre en état d'accomplir ce devoir sacré, il était nécessaire qu'il vît ses parents, et qu'il s'expliquât avec eux en personne. « Cependant, dit-il à la jeune personne désespérée, si après avoir agi en fils respectueux, après avoir fait tous mes efforts pour obtenir leur approbation de notre union, je vois que je ne puis réussir, je n'en remplirai pas moins les engagements sacrés que j'ai contractés ici, et je reviendrai en Europe vous épouser, quelles qu'en doivent être les conséquences. »

Un voyage aux Indes était, aux yeux de la pauvre jeune personne, un voyage dans l'autre monde; car ses idées de distance ne s'étendaient pas au delà d'Offenbach et de Mayence, l'*ultima Thule* de ses voyages. Elle éprouva donc le plus grand désespoir à la pensée d'être séparée de son amant par le vaste Océan, par la moitié du globe; et, quoiqu'elle n'eût aucune méfiance de ses intentions, elle craignit que, malgré lui, son retour ne devînt impossible. Cependant, quelles que fussent les inquiétudes dont elle se sentait agitée, elle ne les exprima point, moins encore essayat-elle de combattre le sentiment qu'il avait de ce qui lui paraissait juste, ou de l'empêcher de remplir, envers ses parents, un devoir qui n'était pas moins sacré à ses yeux qu'aux siens.

Elle aussi avait de grands sacrifices à faire au dé-

voir, et elle les accomplit avec une fermeté, une vigueur de caractère qui, au premier aspect, affligea son amant, mais qui ne pouvait manquer de la lui rendre plus chère.

Il éprouvait, comme de raison, un vif désir qu'elle quittât sur-le-champ le théâtre, et il employa tous les arguments qu'il put imaginer pour l'engager à y consentir. Il lui remit aussi une lettre de crédit égale au traitement qu'elle recevait, afin qu'en cessant de chanter elle ne fût pas privée des moyens de faire subsister sa mère et ses jeunes frères et sœurs. La délicatesse de la jeune personne ne lui permettait de rien recevoir de son amant avant le mariage, et elle répondit, avec une fierté qui lui faisait honneur, qu'ayant embrassé cette profession par un sentiment de devoir, elle ne reculerait pas dans un moment où ses propres espérances seules étaient changées, et reposaient d'ailleurs encore sur un avenir incertain. Elle jugeait qu'il ne pouvait y avoir rien d'inconvenant à suivre avec zèle un état qui promettait de lui offrir le moyen de soutenir sa famille. Pour une âme et un cœur occupés de semblables pensées, les dangers de cette carrière n'étaient rien; elle n'ignorait pourtant pas qu'elle était difficile, et que les conditions qui s'y rattachaient pouvaient paraître humiliantes aux yeux d'une personne d'un caractère généreux et d'un goût épuré, lorsqu'il lui arrivait de la comparer avec la

félicité sans bornes d'une existence que la fortune lui réservait peut-être comme la récompense de sa persévérance et de sa fidélité.

Ce fut ainsi qu'ils se quittèrent, et quoique la douleur de leur séparation fût cruelle, elle n'était accompagnée d'aucun remords, et dans leur peine ils étaient soutenus par cette conscience pure qui adoucit le chagrin et rend l'espérance plus vive. Cet appui leur était bien nécessaire, car un intervalle de deux ans allait devenir pour leur amour une épreuve à laquelle une passion moins forte et moins fondée sur la vertu ne devait pas résister. Il ne fit qu'augmenter et confirmer celle qu'ils éprouvaient.

A peine Bertrand fut-il parti, que sa conduite devint le sujet des critiques de tout le monde, et, chose singulière, le motif honorable et vertueux qui l'avait engagé à différer pour le moment son mariage, fut retourné dans tous les sens, et servit d'argument contre lui aux yeux du public. On prétendit que le désir qu'il témoignait d'obtenir le consentement de ses parents n'était qu'un prétexte, d'autant plus coupable qu'il se masquait sous l'apparence d'un devoir; on assura qu'il n'avait jamais été sincère, et, en un mot, que la femme dont il s'était joué, ne le verrait plus et n'entendrait plus parler de lui. Ces bruits et d'autres encore arrivèrent aux oreilles de la jeune fille, grâce à l'in-

dustriense bonté de ses amies. Elle ne put s'empêcher d'être fort peinée de tout ce qui lui parvenait ainsi de vingt côtés différents; mais elle ne se laissa point ébranler, et n'en conserva pas moins la confiance la plus parfaite dans l'honneur et dans la sincérité de son amant, et ce n'était pas sans raison que, jugeant de son cœur d'après le sien, elle comptait sur sa constance.

Au bout de quelque temps, des lettres arrivèrent, soit de Madère, soit des autres ports où son vaisseau toucha. Ces lettres firent taire pour un moment les murmures, mais peu à peu la charitable multitude recommença ses commentaires. Plusieurs mois s'écoulèrent, et le bon peuple de Francfort, qui n'est pas très-versé dans la géographie, et qui ne comprend sans doute pas fort bien la nature d'un voyage aux Indes et les causes de retard qui peuvent survenir dans la correspondance, se crut enfin bien sûr que Bertrand, en faisant ses propositions, n'avait jamais eu réellement l'intention de les tenir.

Il écrivait cependant constamment, et sa maîtresse aurait pu imposer silence à ce bavardage, si elle avait cru que sa dignité lui permit sérieusement de s'en occuper.

Les affaires restèrent en cet état pendant environ un an et demi, quand une nouvelle source d'inquiétudes s'ouvrit pour mademoiselle Berglein.

La patience de sa mère, qui n'avait cessé de diminuer, finit par l'abandonner tout à fait; et elle commença à reprocher jour et nuit à sa fille de négliger les solides avantages d'une profession lucrative, pour courir après la vaine chimère d'un bonheur qui, selon toutes les apparences, ne se réaliserait jamais. Sa fille écoutait ces discours avec douleur et en silence; mais quand on la pressait de faire au moins usage de la lettre de crédit qui lui avait été remise, elle répondait qu'elle ne profiterait jamais de la générosité de Bertrand avant d'être son épouse.

Cependant les reproches de sa mère, à force d'être répétés, produisirent un effet, mais qui n'était pas précisément celui auquel elle tendait. Il n'était pas étonnant non plus qu'après vingt-deux mois, la fille éprouvât quelques moments de désespoir, d'autant plus que son cœur n'était pas changé. Au milieu de ces peines cruelles, elle reçut l'importante nouvelle que le père et la mère de Bertrand consentaient à son mariage. La lettre par laquelle il l'annonçait n'exprimait qu'une bien faible espérance qu'il pût obtenir sous peu la permission de se rendre en Europe.

Cette nouvelle, jointe à l'assurance reiterée que son attachement était plus ardent que jamais, la mit en état de supporter les nombreuses épreuves par lesquelles il fallut encore qu'elle passât. Cepen-

dant sa mère, qui avait perdu toute confiance et qui considérait cette affaire sur un point de vue tout à fait positif et dépourvu de poésie, ne cessait d'importuner sa fille pour qu'elle quittât l'étroit horizon de Francfort, et qu'elle s'efforcât d'augmenter ses profits en se produisant sur un plus vaste théâtre. Il fut bien difficile à la pauvre fille de résister à de pareils arguments, elle qui, d'un côté, persécutée par ses ennemis, n'avait de l'autre point d'amis pour la soutenir. Elle était exposée en premier lieu aux railleries perpétuelles des personnes qui l'entouraient, et secondement à la tyrannie de certain personnage puissant, qui, pour se venger de ce qu'elle avait rejeté avec mépris ses offres réitérées, avait résolu d'entraver son avancement et de la contrarier de toutes les manières possibles. La résignation passive avec laquelle elle supportait tout cela finit par l'abandonner, et dans un accès de désespoir, elle céda aux représentations et aux prières de sa mère, et rompit son modeste engagement de Francfort.

Au cœur de l'hiver, et après être restée plusieurs mois sans recevoir une seule lettre de Bertrand, elle partit avec sa mère pour aller se faire entendre à Stuttgart, Munich et Vienne. Quoiqu'elle fût extrêmement triste et fort peu disposée à contribuer par ses chants à l'amusement du public, elle fit, partout où elle se présenta, une grande

sensation. Sa mélancolie, qui n'avait rien d'affecté, ses manières aimables et douces, les charmes de sa personne, lui procurèrent de nombreux amis parmi les gens de goût, tandis que sa voix et sa figure lui valurent les applaudissements de la multitude. Mais les éloges frappèrent son oreille sans toucher son cœur, et les succès qu'elle obtint blessèrent plus encore sa délicatesse qu'ils ne satisfirent sa vanité; aussi pendant que la mère se réjouissait de l'avenir qui s'ouvrait à elle, la fille pleurait amèrement sur sa propre popularité. Au milieu de ces applaudissements elle ne cessait d'écrire à son amant éloigné, et chacune de ces lettres se terminait par ces mots. « Venez promptement m'emmener loin d'ici; je suis fatiguée à la mort de la vie misérable que je mène. »

Vers la fin du printemps on apprit à Francfort qu'elle avait été engagée, à des conditions très-avantageuses, à l'un des premiers théâtres de Vienne, et, au grand étonnement de ceux qui étaient au fait de son histoire, on sut qu'elle avait signé un contrat pour deux ans. Il était d'autant plus malheureux qu'elle eût été obligée de prendre ce parti, par les importunités des personnes qui l'entouraient, que Bertrand avait écrit l'automne précédent pour dire qu'il espérait pouvoir obtenir un congé au commencement de l'année : n'ayant pas entendu parler de lui depuis ce temps, il était

naturel qu'elle s'en tint au contenu de sa dernière lettre, et elle en avait même pris la résolution; mais il est plus facile de se décider intérieurement à être sage et prudent, que d'agir en conséquence lorsqu'on est entouré de doutes et de difficultés, et placé en face de considérations qui prennent le nom de devoirs, et sont présentées par des personnes à qui l'on doit essentiellement de l'obéissance.

Quelque jugement que puissent porter de sa conduite ceux qui n'ont pas été soumis à cette influence domestique, nom le plus doux que l'on puisse donner à cette obsession, il est certain que notre bonne héroïne, harassée, y succomba à la fin, et signa l'engagement qui devait lui imposer pendant deux ans un esclavage dont on verra plus tard toute la dureté.

Deux jours après qu'elle eut fait cette imprudente démarche, un ami fidèle que Bertrand avait à Francfort, reçut de lui une lettre datée de Londres. Elle en contenait, comme de raison, une pour celle qu'il se flattait d'appeler bientôt sa femme, et il pria son ami de la lui remettre sur-le-champ à elle-même, ne doutant pas qu'elle ne fût encore à Francfort.

Il paraissait aussi qu'ayant mal compris les formalités qu'il aurait dû remplir, il avait quitté les Indes avant d'avoir obtenu un congé en règle, de sorte

qu'en se présentant au ministère des affaires étrangères, on lui demanda d'expliquer la raison pour laquelle il n'était point à son poste. Il ne lui fut pas difficile de prouver qu'il n'avait eu aucun tort; toutefois, son absence ayant été considérée comme tout à fait irrégulière, il reçut l'ordre péremptoire de retourner sur le même vaisseau qui l'avait amené en Europe.

Or, comme ce bâtiment devait faire voile à la fin de juin, et que l'on était déjà au 20 mai, il n'avait pas de temps à perdre, en supposant même qu'il n'eût eu que son mariage à arranger. Mais pour lui donner la capacité nécessaire pour remplir la place à laquelle il venait d'être nommé, il était indispensable qu'il fût de retour en Angleterre le 10 juin, afin d'être examiné par l'évêque de Londres, avant de recevoir l'ordre de la prêtrise. Il était tellement pressé, qu'il pria dans sa lettre ses amis de chercher un ministre anglais, parmi les voyageurs qui se trouvaient à Francfort, et de l'engager à s'y arrêter pendant quelques jours, afin que son mariage pût être célébré à la mission anglaise.

Ce fut le 27 mai qu'il arriva à Francfort, où il apprit avec un effroi inexprimable que sa maîtresse était absente et liée par un engagement à un maître qui, à ce qu'il paraît, ne se montrait pas fort doux. Il serait impossible de peindre le cha-

grin que lui causa cette nouvelle ; mais il n'avait pas le temps de se livrer à ses regrets, car les moments pressaient. En attendant, il ne pouvait rien entreprendre avant d'avoir reçu la réponse de sa maîtresse à la première lettre qu'il lui avait écrite en arrivant à Londres, et il fut donc forcé de demeurer inactif et livré à toutes les angoisses de l'incertitude jusqu'au 3 juin, jour où cette réponse lui parvint.

Le contenu de la dépêche ne fut pas de nature à diminuer son embarras ; il jeta au contraire sur toute cette affaire une incertitude nouvelle et glaciale ; mademoiselle Berglein annonçait dans les expressions du plus vif désespoir à son amant, aussi malheureux qu'elle, que le directeur du théâtre de Vienne était inexorable, et ne voulait pas permettre qu'elle le quittât une heure avant l'expiration des deux années stipulées dans le fatal contrat. Elle ajoutait qu'elle ne savait quel parti prendre, et elle s'accablait elle-même de reproches de ce qu'elle avait eu la faiblesse de signer le fatal engagement qui la réduisait à une servitude pire à ses yeux que celle des galères.

« Au nom du ciel, écrivait-elle, ne me condamnez pas, et ne vous figurez pas qu'en contractant cet engagement odieux, j'aie jamais songé à violer la foi que je vous avais jurée. Mon amour et ma fidélité sont toujours les mêmes, et je

vous conjure de venir à Vienne le plus tôt possible et de m'emmener, car en vérité je perds la tête. Je n'ai personne pour me conseiller, personne qui puisse agir pour moi. »

Il est facile de concevoir quelle dut être la situation d'esprit de Bertrand, en se voyant hors d'état d'accéder à une demande faite d'une manière si pressante. Mais à moins de renoncer totalement à son avenir, il ne pouvait manquer d'être en Angleterre le 10. Que fallait-il faire? Il songea, et ce fut aussi l'avis de ses amis, que si l'on pouvait intéresser l'ambassadeur d'Angleterre à cette affaire, il ne serait pas impossible d'obtenir, par l'intervention du gouvernement autrichien, la résiliation de l'engagement. Cette idée lui parut même si heureuse, qu'un de ses amis, attaché à la mission anglaise à Francfort, s'étant chargé d'écrire en ce sens à Vienne, il redevint un peu plus tranquille, et partit le lendemain pour Londres. Il espérait pouvoir être de retour à Francfort le 17, après son ordination, et, ne doutant pas que sa maîtresse n'y fût arrivée pour cette époque, il calcula que son mariage pourrait être célébré le 18 ou le 20, ce qui lui laisserait assez de temps pour être à Portsmouth, le jour où la Reine des Fées, nom romanesque et bien appliqué à la circonstance que portait son bon navire, devait faire voile pour les Indes.

Les lettres convenues furent expédiées pour

Vienne, mais avant que l'on pût en recevoir la réponse, c'est-à-dire le 14 juin, Bertrand reparut inopinément à Francfort. A ses questions avides et impatientes : « Où est-elle? où puis-je la trouver? » il reçut pour toute réponse que l'on n'en savait rien.

Cependant ses amis relevèrent peu à peu ses espérances; ils le rassurèrent en lui faisant comprendre qu'il n'y avait point encore de temps de perdu, et il leur raconta par quel moyen il avait pu revenir à Francfort plus tôt qu'il ne s'y était attendu.

Il paraît que l'évêque de Londres, voyant son inquiétude et son agitation, lui en avait demandé la cause. Tous ceux qui ont le bonheur de connaître personnellement ce prélat aussi aimable que distingué, savent avec combien d'intérêt il dut écouter un pareil récit, et ils ne seront pas surpris de l'obligéance pratique, si je puis m'exprimer ainsi, avec laquelle il donna sur-le-champ au jeune homme le conseil de différer son ordination jusqu'à son arrivée aux Indes. Un évêque nouvellement nommé devait partir dans quinze jours, et des lettres démissaires lui seraient données, lui conférant le pouvoir d'ordonner notre jeune ami à son arrivée. L'évêque comprenait que les pensées et les sentiments de ce jeune homme étaient en ce moment trop fixés sur les choses de la terre pour lui permettre de s'oc-

cuper convenablement des réflexions graves et importantes que devait lui inspirer le sacrement qu'il allait recevoir. Le bon évêque ne lui en dit pourtant rien, et se contenta de le prier de retourner sur-le-champ à Francfort, parce qu'il était indispensable qu'il repartît pour l'Inde à la fin du mois, ainsi que le ministre l'avait ordonné. ¶

J'avais oublié de dire que Bertrand avait remis deux cents guinées au capitaine de la Reine des Fées, comme arrhes de son voyage et de celui de sa femme, et il avait prié le capitaine, dont il avait gagné l'amitié pendant sa première traversée, de l'attendre jusque dans la première semaine de juillet. Celui-ci y consentit, car, ainsi que toutes les personnes qui avaient entendu parler de l'histoire de notre héros, il prenait un intérêt tout particulier à son succès.

Cependant le 1^{er} juillet approchait rapidement, et le pauvre malheureux était obligé d'attendre à Francfort une réponse quelconque. Il se flattait, à la vérité, que cette réponse lui serait portée par sa maîtresse en personne. Il était perpétuellement sur la route qui conduisait à Vienne ; il examinait chaque voiture qui passait ; mais en vain. L'amour, en ce seul cas, semblait n'avoir pas d'ailes ; et les postes d'Allemagne offrant un emblème fort peu exact du fils de Vénus, ce ne fut que le 18,

quatre jours après son retour de Londres, qu'une lettre lui arriva de Vienne.

La dame de ses pensées était dans une position aussi embarrassante que l'étaient jadis les demoiselles captives retenues dans des châteaux enchantés. Elle lui écrivait que le directeur demeurerait toujours inexorable, sourd à ses prières et à ses larmes, et craignant si fort qu'elle ne prît la fuite, qu'il s'était adressé aux autorités, en les priant de lui refuser un passe-port dans le cas où elle en demanderait. Des ordres avaient été donnés en conséquence, et deux agents de police étaient postés jour et nuit devant la porte de la maison où elle demeurait avec sa mère, de sorte qu'elle était prisonnière dans toute la force du terme. Cependant, pour ne pas faire mentir le proverbe, cette fois encore, ce qu'il y avait de plus important dans sa lettre se trouvait dans le *post-scriptum*, où elle disait en quelques mots mystérieux, qu'il se passait quelque chose en ce moment qui peut-être se terminerait par sa délivrance; mais elle ne voulut pas s'expliquer davantage, de peur que sa lettre ne tombât en des mains indiscrettes.

Cet écrit dut naturellement augmenter les embarras de la situation de notre héros, et il se demanda s'il serait mieux de partir pour Vienne et de tâcher d'enlever son épouse future *vi et armis*, à la manière des anciens chevaliers errants, ou

bien s'il devait attendre le résultat de l'intervention du ministre d'Angleterre. On lui fit comprendre qu'en tous cas il fallait qu'il attendit jusqu'au 23, jour où l'on pourrait recevoir, par retour du courrier, la réponse de l'ambassade; il était possible que sa maîtresse arrivât dans cet intervalle à Francfort, ce qui mettrait fin à toutes les difficultés les moins graves.

En ce cas, ils pouvaient être mariés le 24; car un ecclésiastique anglais, qui passait par Francfort, consentit à attendre quelques jours, et se tint prêt à serrer le nœud qui devait unir à jamais ces deux cœurs fidèles. Si cela s'exécutait ainsi, ils pouvaient encore arriver à Londres le 29 ou le 30, et se trouver à Portsmouth le 1^{er} juillet.

De l'autre côté, on lui fit observer que, quand même il ne croiserait pas sa maîtresse sur la route, ce qui était plus que probable, et rendrait son voyage à Vienne tout à fait inutile, il ne pourrait en aucun cas être de retour à Francfort avant la fin du mois, et arriverait ainsi inévitablement trop tard pour l'impatient capitaine de la Reine des Fées.

Cette circonstance serait fort malheureuse pour lui par diverses raisons; d'abord il perdrait les arrhes qu'il avait déposées; secondement, ce qui serait encore pis, il déplairait au ministre, et, en troisième lieu, il manquerait de parole au généreux évêque de Londres, il ne rencontrerait point l'évê-

que de Madras, d'après l'arrangement convenu, et son ordination ne pourrait par conséquent se faire. Ces terribles considérations, placées devant ses yeux dans toute leur nudité, comme les explications techniques d'un chirurgien sur la nécessité d'une amputation, lui firent sentir tout ce que sa position avait de précaire, et il appela toute sa force d'âme à son secours pour attendre à Francfort jusqu'au 23 du mois.

Mais le 23 arriva, n'amena point sa maîtresse, et, ce qui est plus inexplicable encore, point de lettre ! Notre héros, complètement réduit au désespoir, s'arracha d'auprès de ses amis plus raisonnables, loua une voiture, et partit le soir même en poste pour Vienne, sans autre compagnon de voyage que les tristes pensées qui l'agitaient, et avec la certitude de passer quatre jours et quatre nuits sans que son inquiétude pût être calmée.

Heureusement il lui restait assez de raison pour écrire, avant de partir, quelques mots au capitaine du navire pour l'instruire de la triste position dans laquelle il se trouvait, et pour le conjurer, s'il était possible, d'attendre encore un peu. « Si vous ne le pouvez, ajoutait-il, il faudra, comme de raison, que je perde les arrhes que je vous ai données, que je risque ma réputation, au moins en ce qui regarde la prudence et la convenance, et que je sacrifie peut-être tout mon avenir. »

Pendant huit jours on n'entendit parler ni de la dame ni du monsieur, c'est-à-dire jusqu'au 1^{er} juillet, jour même où, si toutes choses avaient suivi leur cours naturel, il aurait dû être déjà à bord de la Reine des Fées, sillonnant les flots de l'Océan.

Dans la soirée de ce grand jour, mademoiselle Berglein et sa mère arrivèrent à Francfort en bonne santé, mais à demi mortes de fatigue. Elle n'avait point entendu parler de son amant, et son désappointement fut extrême de ne point le trouver à Francfort.

Il paraît que ces dames, réduites au désespoir par la conduite barbare et déraisonnable du directeur de spectacle, à qui elles avaient offert le paiement d'un dédit considérable, prirent la résolution d'avoir recours à la ruse, et, comme le caractère allemand se distingue par une persévérance qui, lorsqu'elle est stimulée par un motif généreux, surmonte tous les obstacles qui ne sont pas absolument invincibles, ces deux femmes, quoique privées de toute assistance, parvinrent à éluder la vigilance proverbiale de la police autrichienne, bien qu'elle fût prévenue et sur le qui-vive.

Ayant remarqué qu'une personne qui fréquentait le maître de l'hôtel où elles logeaient se montrait touchée à la vue de leur embarras, elles la persuadèrent à louer pour elles une grande charrette, traî-

née par quatre bœufs , qui devait les attendre, hors de la ville , à neuf heures du soir, le 24, précisément un jour après que le pauvre Bertrand eut pris la poste pour venir les délivrer. La charrette appartenait à une troupe de contrebandiers, qui , moyennant une somme assez forte, consentirent à la mettre à la disposition de ces dames, et à les conduire en sûreté jusqu'aux frontières de la Bavière.

En conséquence , un peu avant neuf heures , ces dames sortirent comme pour aller faire une promenade au Prater, et n'emportant avec elles que leurs bourses et leurs ombrelles. Aussi leur sortie n'excita-t-elle aucun soupçon , et elles réussirent à monter dans la charrette sans avoir été remarquées. Là , elles eurent soin de s'asseoir sous de la paille qui y avait été placée dans cette intention ; et un matelas ayant été étendu au fond, ainsi qu'une toile par-dessus leurs têtes, elles ne furent pas trop mal couchées. Si la manière la plus prompte de voyager en poste en Allemagne suffit pour lasser la patience des voyageurs les moins exigeants, je laisse à juger de ce que dut souffrir une belle dame *volant* au devant de son amant , dans une charrette à larges roues, tirée par quatre bœufs, qui la promenaient *d'un pas tranquille et lent*, tandis que , pour augmenter sa peine , elle n'ignorait pas avec quelle facilité elle pouvait

être arrêtée, si le secret de sa fuite venait à être découvert.

Il ne leur arriva pourtant rien jusqu'à ce qu'elles se trouvassent à quelques toises des frontières de la Bavière, se rappelant alors qu'elles n'avaient point de passe port, elles craignirent d'être arrêtées par les gendarmes. Elles jugèrent que le meilleur moyen d'éviter les soupçons serait de descendre de la charrette, qui ne manquerait pas d'être visitée, et de marcher assez en avant pour que l'on ne pût soupçonner qu'elles eussent rien de commun avec cette voiture. De cette façon, et tenant à la main des livres d'église tout ouverts, elles traversèrent la terrible frontière sans que personne songeât à les arrêter, car on les prit pour de saintes femmes allant en pèlerinage, et chacun se découvrit devant elles.

Par ces stratagèmes et d'autres du même genre, après avoir voyagé par une foule de voitures plus étranges les unes que les autres, et souvent même à pied pendant l'espace de plusieurs lieues, elles arrivèrent enfin à Francfort, le huitième jour après leur départ de Vienne.

Par une singulière coïncidence, Bertrand arriva aussi à Francfort le même soir, et une heure après ces dames, ayant voyagé huit jours et huit nuits sans se reposer, ayant franchi dans cet intervalle deux fois la route qu'elles avaient faite,

et ayant passé deux fois à côté d'elles sans les voir.

Sa surprise, en arrivant à Vienne, d'apprendre que les colombes avaient pris la volée, fut égale à sa joie en songeant qu'elles ne couraient plus aucun risque d'être arrêtées. Quant à lui, il savait fort bien de quel côté elles dirigeaient leurs pas, et ce fut aussi de ce côté qu'il se hâta de les rejoindre, sans s'arrêter dans la capitale que le temps nécessaire pour s'arranger avec quelques bûcherons, qui lui promirent de donner de sa part une bonne bastonnade au directeur du théâtre.

On devinera facilement le reste de l'histoire. Ils prirent quelques jours de repos, et s'en firent d'autant moins de scrupule, qu'il n'y avait plus aucun espoir que le capitaine les eût attendus. Malheureusement aussi, l'ecclésiastique qui devait les marier avait été obligé de quitter Francfort, de sorte qu'ils furent obligés de se rendre à La Haye, où l'hymen couronna à la fin leur fidélité, leur constance et leur persévérance.

La mère, à qui son gendre assura un revenu suffisant pour lui permettre de vivre dans une parfaite aisance, retourna dans son pays natal, et le jeune couple se rendit directement à Londres. Là ils apprirent à leur grande joie que la Reine des Fées les attendait encore. Moyennant de grands efforts ils parvinrent à terminer toutes leurs affaires

en un seul jour, et arrivèrent à Portsmouth le lendemain dans la nuit. Au point du jour ils mirent à la voile, avec un vent favorable et avec des cœurs joyeux, pour un autre hémisphère.

CHAPITRE XVI.

LES RÉJOUISSANCES A HAINFELD.

LES semaines se suivaient à Hainfeld, et plus notre séjour, en se prolongeant, nous faisait mieux connaître la charmante vieille comtesse, moins nous nous sentions disposés à braver les rigueurs et les désagréments d'un voyage d'hiver. Quoique la saison se présentât fort douce, nous ne pouvions pas savoir si, d'un jour à l'autre, la gelée et la neige ne viendraient pas renverser tous nos calculs. La comtesse, qui était toujours sur le qui-vive, profitait des moments d'hésitation qui s'élevaient dans notre esprit, et ne cessait de nous conjurer de rester avec elle. Elle faisait d'ailleurs des efforts continuels

pour nous divertir, soit en invitant des étrangers à venir au château, soit en nous envoyant faire des visites à ceux d'entre ses voisins auxquels elle pensait que nous pourrions prendre quelque intérêt. Mais, au milieu de tout cela, sa propre conversation était la principale source de nos plaisirs, et il n'y avait pas pour nous dans la journée de moments plus délicieux, que ceux que nous passions tour à tour au chevet de son lit.

Quand le jour arriva que nous avions fixé pour notre départ, c'était, je crois, le 1^{er} décembre, personne d'entre nous ne parut vouloir s'en souvenir, et la comtesse moins que tout autre. Et vers la fin de l'année, nous avions, par une sorte de convention tacite, cessé de parler de ce départ, de sorte que pour le moment, il semblait que nous eussions enfin trouvé un asile après nos longs voyages.

Le dernier jour de l'an a un charme particulier pour moi, car c'est l'anniversaire de ma naissance, et je pouvais dire à Hainfeld, comme je le dis à présent, que je ne désire pas être d'une année ou même d'un jour plus jeune que je ne le suis. Je crois en effet que l'époque précise où l'on commence à se trouver trop vieux varie chez les différentes personnes. Je pense que les regrets doivent être plus amers pour ceux qui, en regardant en arrière, comptent les nombreuses occasions qu'ils ont perdues et dont ils auraient pu jouir en leur temps, mais dont la

nature ne leur permet pas de profiter à l'âge où ils sont parvenus.

Je connais beaucoup de personnes qui cherchent à anticiper sur tout, et qui commencent toutes choses de trop bonne heure; mais j'en connais beaucoup plus encore qui sont toujours d'un relais en arrière, qui laissent échapper dans le mécontentement la saison du bonheur, et qui n'apprennent jamais à profiter du moment présent.

Je ne puis dire que j'aie jamais eu à souffrir sous ce rapport, car j'ai joui pleinement de toutes les différentes époques de ma vie, à mesure qu'elles se présentaient et jusqu'à ce qu'elles roulissent dans l'abîme du temps; à peine commençais-je à sentir qu'une époque tirait à sa fin, que de nouvelles circonstances, plus ou moins heureuses ou agréables, se présentaient pour m'inspirer un intérêt nouveau, et généralement parlant plus vif, pour l'époque qui allait s'ouvrir que pour celle qui était sur le point de se clore. Comme aspirant de marine, je fus heureux, plus heureux comme lieutenant, très-heureux comme capitaine! Je me rappelle le temps où je pensais que l'époque de 1815 à 1823, où j'ai commandé successivement plusieurs vaisseaux de guerre, ne pouvait être surpassée en bonheur, et pourtant j'ai trouvé que les douze années qui ont suivi cette époque ont été bien plus heureuses encore, quoique d'une façon différente. C'est là le pivot sur

lequel tout tourne. Les différentes saisons de la vie, de même que celles de l'année, demandent des costumes différents; et si l'on ne s'accommode pas à leur exigence, il est naturel qu'on doit souffrir.

Si l'on me disait de repasser mon heureuse vie, et de déclarer quelle en est l'époque où les plaisirs ont été les plus vifs, je crois que je m'arrêtera sur celle où je passais mes jours dans la société scientifique, littéraire et politique de Londres, et mes nuits au bal, papillonnant de belle en belle, jusqu'au lever du soleil, dans le délicieux paradis d'Almacks ou dans les salles de bal, plus enchantresses encore, d'Édimbourg. Immédiatement après cette époque fortunée, je placerais les six paisibles mois que j'ai passés au château de Hainfeld.

Ce que l'avenir me réserve est un secret renfermé dans le sein de ce discret vieillard, qu'on appelle le Temps; mais j'attends sa décision avec gaieté et plein d'une humble confiance, très-assuré que tout ce qui me sera envoyé sera pour le mieux.

La bonne vieille comtesse qui, du fond de son lit, ne cessait de réfléchir aux moyens de nous amuser, imagina, à l'occasion de mon anniversaire, une petite cérémonie à la mode de Styrie, et qui, à ce qu'elle eut la bonté de nous dire, devait être célébrée en mon honneur. J'en fus en effet très-flatté, les enfants en furent enchantés, et toute la maison

fut rendue très-heureuse à la façon des champs, pendant que la comtesse, qui surveillait jusqu'aux moindres détails de la fête, et qui, en dépit de ses chagrins, était d'une humeur toujours gaie, et souvent même enjouée, y prenait part autant que sa position le lui permettait, avec toute l'ardeur d'une jeune personne.

En conséquence, le 31 décembre, aussitôt que le dîner fut enlevé, le principal directeur de la fête, et maître des cérémonies, Joseph, nous annonça qu'elle allait commencer, et nous fûmes introduits en toute forme par la salle de billard et le petit salon, dans la bibliothèque. Au milieu de la pièce, des sièges étaient rangés en demi-cercle des deux côtés d'un vieux et énorme fauteuil doré, à dossier élevé, sur lequel on me pria de m'asseoir. Les personnes les plus âgées de ma famille prirent place à ma droite, et les plus jeunes à gauche, excepté toutefois la plus jeune de toutes, un petit garçon âgé de dix-huit mois que je tins sur mes genoux, placé où l'on supposa que la jeune *Graf*, comme on l'appelait, ferait le moins de bruit.

Devant nous, et un peu de côté, se trouvaient deux rangs de six paysans chacun, dont les figures étaient rébarbatives, et qui formaient ainsi une double haie, entre laquelle devait passer le cortège qui ne tarda pas à paraître.

Les hommes de droite qui étaient les gardes-

chasse héréditaires du domaine, portaient sur l'épaule droite des fusils de chasse antiques d'une singulière forme; ceux de gauche, qui étaient désignés sous le titre de forestiers, tenaient dans leur mains la hache, symbole de leurs fonctions; en outre chacun des douze, tenait une torche allumée, qui servait aussi à éclairer la pièce, et jetaient sur les sombres boiseries de chêne et les innombrables volumes de la bibliothèque du château un éclat inégal et imparfait.

Bientôt on entendit une fanfare qui semblait venir des pièces les plus reculées de l'appartement, et qui fut suivie, au bout de quelques instants, des pas lourds et mesurés de cinquante pieds chaussés de souliers à clous, ce qui faisait l'effet d'autant de fers-à-cheval, foulant les parquets dont les beautés n'avaient jamais été couvertes par des tapis, depuis que le château avait été construit par le trisaïeul du dernier des Purgstall.

A la tête du cortège marchait le *Verwalter*, que l'on appellerait en Angleterre le bailli ou intendant territorial. Il portait dans sa main un rouleau de papiers emblèmes de sa place; il était suivi de tous les domestiques de la maison et de ceux de la ferme du château, chacun tenant comme lui un symbole quelconque des fonctions qu'il remplissait.

En arrivant près de la table qui était placée de-

vant nous, le *Verwalter* nous adressa un discours que je reproduis ainsi que ma réponse, d'abord dans l'original allemand, à l'usage de ceux qui sont curieux de pièces de ce genre, et puis dans des traductions en langue vulgaires pour le petit nombre de personnes ignorantes qui lisent ces pages. Le *Verwalter* prononça son discours sans hésiter et de mémoire; mais moi je pris la précaution de lire le mien *en prince*, et je ne crois pas devoir cacher que, de même que les discours d'autres grands hommes, il avait été composé pour moi par mes ministres. J'eus cependant sur les rois l'avantage que mon auditoire me fit honneur non-seulement des pensées qui étaient réellement les miennes, mais encore du langage emprunté, dans lequel je les avais fait habiller.

Voici la harangue du *Verwalter* :

« Zur Feier des Tages, an welchem ein so weltberühmter Mann geboren ward, werden wir von der hohen Frau Eigenthümerinn dieses Schlosses gesendet, auch von unserer Seite das Unserige beizutragen.

» Erlauben Sie uns daher, Ihnen bei dieser festlichen Gelegenheit in ihrem Namen, und im Namen der ganzen Gegend unsere Huldigung und unsere besten Wünsche darzubringen; und wenn

einst Ihr Beruf Sie wieder in weit entfernte Länder dahin führt, so nehmen Sie die Versicherung mit, dass Sie unser Andenken an Ihre Gegenwart und unsere Verehrung überall hinbegleiten wird. »

A ce discours je daignai répondre gracieusement ce qui suit :

« HERR VERWALTER !

» Ich bin höchst erfreut über die gütigen Wünsche meiner ausgezeichneten Freundin, der Gräfinn von Purgstall, vorzüglich, da sie mir von einem so wissenschaftlichen Mann dargebracht werden.

» Obschon die verehrte Frau Gräfinn leider durch Krankheit verhindert wird, dieses Fest durch ihre Gegenwart zu verherrlichen, so ist der Eifer und die Aufmerksamkeit ihrer Untergebenen für uns so gross, dass man uns nicht besser behandeln könnte, wären wir selbst die Herren dieses Schlosses.

» Die Erinnerung an unsern Aufenthalt in Hainfeld wird uns überall hinbegleiten und mit Dankbarkeit erfüllen.

» Ich bitte Sie, diese meine Gesinnungen dem ganzen Hausgesinde mit zutheilen »

Voici maintenant la traduction de ces éloquentes harangues.

Le *Verwalter* s'est exprimé en ces termes :

« Nous avons été chargés par la noble maîtresse de ce château de contribuer pour autant qu'il dépendait de nous à solenniser le jour qui a vu naître un homme aussi célèbre dans le monde entier.

» Permettez-nous donc, dans cette heureuse occasion, de vous offrir nos hommages et nos vœux sincères, tant en son nom qu'en celui de tout le voisinage; et lorsqu'un jour les devoirs de votre profession vous appelleront dans des contrées lointaines, vous pourrez emporter avec vous l'assurance que notre souvenir du séjour que vous avez fait parmi nous et nos sentiments de respect vous accompagneront partout où vous serez. »

Voici ma réponse.

« M. le *Verwalter*,

» Je me réjouis fort des bons souhaits de ma très-distinguée amie la comtesse de Purgstall, surtout lorsqu'ils me sont présentés par un homme aussi savant.

» Quoique madame la comtesse soit malheureu-

sement empêchée par l'état de sa santé d'augmenter par sa présence l'éclat de cette fête, le zèle et les attentions que les personnes qui sont à son service nous témoignent sont si grands, que nous n'aurions pas pu être traités avec plus de distinction quand nous aurions été les maîtres du château.

» Le souvenir de notre séjour à Hainfeld nous accompagnera partout et nous remplira de reconnaissance.

» Je vous prie de faire part à toute la maison de mes sentiments. »

Aussitôt que les discours eurent été prononcés, toute la maison de la comtesse défila deux à deux devant nous en faisant le tour de la bibliothèque. Chaque couple portait, ainsi que je l'ai déjà dit, un emblème de ses fonctions. Les blanchisseuses tenaient chacune un baquet blanc comme la neige ; les bûcherons, une hache brillante ; les jardiniers, un beau vase dans lequel croissait un laurier, qu'ils placèrent sur la table devant moi ; les cuisinières, un énorme gâteau, et madame la Verwalterinn ou baillive présenta à mon fils une grappe de raisin presque aussi grande que lui. Les servantes firent tourner leurs balais, les cochers claquèrent leurs fouets, et les noirs forgerons du château manièrent

leurs lourds marteaux comme si ç'avaient été des modèles en papier ; les maçons parurent en dernier leurs truelles à la main.

Voici l'état des personnes composant la maison de la comtesse dans l'ordre où elles défilèrent, et conformément au programme de la fête.

PERSONEN

WELCHE DEN EINZUG AM 31 DECEMBER 1834, IN HAINFELD BILDEN.

Alois Perger. *Verwalter* Carl Steinhau-
(Bailli.) ser. . . . *Beamter.*
(Secrétaire.)

Joseph Tra- Franz Auner. *Richter von*
mer. . . *Richter von* *Gneibing.*
Leitersdorf. (Magistrat du village de Gnei-
(Magistrat de Leitersdorf.) bing.)

Heinrich Falk, *Gerichtsdienner.*
(Huissier.)

Pepi Bossi. . *Kammer - Marie Perger. Verwalterinn*
jungfer. (Épouse du bailli et femme de
(Femme de chambre de la com- charge.)
tesse.)

Marie Stubert. *Kochin* Nanette Posh. *Lehrmaedchen.*
(Cuisinière.) (Apprentie cuisinière.)

Marie Stod { *Stubenmaedchen.* }
{ (Servantes frot- } Babette Dicher.
{ teuses.) }

Juliana Knotz.	{	<i>Waescherinnen.</i> (Blanchisseuses.)	}	Marie Berghold.
Marie Ernst.	{	<i>Mayerhof Maegde.</i> (Servantes de ferme.)	}	Constantia Tramer.
Constantia Fritz.				Marie Kerschberger.
Joseph Eibl.	{	<i>Gaertner.</i> (Jardiniers.)	}	Johann Nüss.
Anton Paemer, <i>Schaefer.</i> (Berger.)				
Valentin Laufer.	{	<i>Kutscher</i> (Cochers.)	}	Auton Fink.
Joseph Tramer.	{	<i>Hausknechte.</i> (Valets de pied.)	}	Michel Maurer.
Joseph Meixnen.	{	<i>Mayerknechte.</i> (Valets de ferme.)	}	Joann Müllner.
Joseph Amschl.				Mathias Stess.
Franz Stoerzer.				Jacob Baumkircher.
Michl Greiner.	<i>Schmid</i>	Michl Brenn.	<i>Zimmermann.</i>	
	(Forgeron.)		(Menuisier.)	
Lorenz Zach.	{	<i>Maurer.</i> (Maçons.)	}	Augustin Loeffler.

On remarquera que le maître-d'hôtel Joseph ne paraît pas sur cette liste : c'était un homme beaucoup trop considérable pour faire partie d'un pareil cortège, tandis que d'un autre côté son rang était fort inférieur à celui du Verwalter. Il sauva son honneur en prenant sur lui les fonctions de maître des cérémonies.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que la soirée se ter-

mina par un bal et un souper, qui ébranla jusqu'en ses fondemens le vieux château, depuis si longtemps désaccoutumé des sons de la joie. Pendant près de vingt tristes années, quoique les murs du château reçussent souvent des hôtes et des convives, il n'y eut point de réjouissances, à compter du jour fatal où le fils de la pauvre comtesse, son fils unique et le dernier de la race de Purgstall, expira dans ses bras, la laissant maîtresse solitaire des salles désertes et des innombrables appartemens de Hainfeld, jadis le point de ralliement de tous les plaisirs du voisinage.

Ce fut en vain que nous riions, que nous dansions, que nous nous efforçons d'être gais. La douloureuse absence de notre vénérable et excellente amie jetait un crêpe funèbre sur tous les objets, et c'était plutôt pour lui complaire que pour notre propre agrément que nous nous livrions à des plaisirs de ce genre. La cérémonie que je viens de décrire avait été arrangée par elle seule ; et elle ne pouvait prendre aucun repos, elle ne voulait pas croire que nous fussions heureux, tant que nous ne donnions pas des preuves plus actives de notre satisfaction. En conséquence, pour lui faire plaisir, quelques amis qui demeuraient dans le voisinage et qui avaient consenti à venir passer au château les fêtes de Noël et du Jour de l'An, s'entendirent avec la gouvernante de nos enfans, dame allemande,

et avec les enfants eux-mêmes, pour monter une comédie de Kotzebue. Pendant quelques semaines, il ne fut question que de répétitions, de costumes et de décorations; et un étranger qui serait arrivé inopinément, ne se serait guère douté qu'il se trouvât dans ce que la comtesse appelait une maison de deuil. Il avait donc été décidé que le dernier jour de l'an, *der Educationsrath* serait joué après le défilé des gens de la maison et en leur présence. On avait fait choix de cette petite pièce parce qu'elle ne contenait qu'un nombre de personnages proportionné à la force de notre troupe, et comme elle n'était qu'en un acte, elle n'était pas fort difficile à apprendre, et ne devait pas nous tenir levés au-delà de l'heure fixée pour la retraite, dans notre paisible et modeste château. Ma fille aînée qui avait environ neuf ans devait jouer un des principaux rôles, et la cadette qui en avait cinq et demi devait réciter le prologue.

Ce projet avait été imaginé par la comtesse pour amuser plutôt les enfants que les grandes personnes. Mais à l'approche du jour de la représentation, ma fille aînée fut prise d'un torticolis, et l'on sentit qu'il était impossible de jouer une comédie dont l'héroïne aurait la tête de côté. La comtesse fut au désespoir de ce *contre-temps*, et l'on aurait pu la prendre pour une jeune personne désappointée, tant elle se désola de cette inter-

ruption, car elle insista pour que la représentation eût lieu plus tard. De ce ton d'autorité qui lui était naturel, elle ordonna à tous ses amis de rester au château jusqu'à ce que les acteurs fussent prêts, et comme ils ne demandaient pas mieux, la société ne se sépara point, et avec le temps la pièce fut en effet représentée. Le prologue fut récité avec un accent convenable et les gestes les mieux appropriés, tant les enfants ont de facilité à apprendre les langues quand ils vivent avec des personnes qui les parlent constamment. Ma fille aînée joua son rôle, non pas comme une personne qui a commencé à apprendre l'allemand peu de mois auparavant, mais comme si elle était née et avait été élevée derrière les coulisses du théâtre impérial à Vienne. Les autres rôles furent admirablement bien joués, et l'ensemble de la pièce obtint de grands et justes applaudissements. Tout les domestiques de la maison y assistèrent et autant de paysans que l'on put faire entrer dans la salle. Leur joie, comme on peut le penser, fut extrême; mais aucun d'entre nous, soit acteurs, soit spectateurs, n'en éprouva autant de satisfaction que la pauvre comtesse malade, à qui l'un de nous venait de quart d'heure en quart d'heure rendre compte de ce qui se passait. Dans toutes ces réjouissances, elle était toujours en action; donnait tantôt des conseils et tantôt des ordres, et cela pour les moindres détails. Tel

était en effet l'enthousiasme de jeunesse dont elle était animée, que nous fûmes bien aise quand ces fêtes se terminèrent, car nous craignons qu'elle ne finit par se donner une fièvre plus forte que celle qui déjà l'agitait presque constamment, par le désir qu'elle avait de nous rendre si heureux, que toute envie de quitter Hainfeld fût bannie de notre pensée. C'était là, comme je l'ai déjà fait remarquer plus d'une fois, le grand but de ce qu'elle appelait le faible reste de sa misérable existence dans ce monde solitaire.

CHAPITRE XVII.

LE CHAPITRE DES ACCIDENTS.

Il y a fort long temps, pendant que je me préparais à partir pour la Chine, je demandai à un homme âgé qui connaissait bien le pays, de me donner quelques renseignements qui pussent m'être utiles, quand je me trouverais au milieu d'un peuple dont les mœurs étaient si différentes de tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Le vieux railleur, dont chacune des phrases était d'ordinaire une épigramme, réfléchit un moment; puis il me répondit : « Toutes les fois qu'il vous arrivera de tuer un Chinois, jetez-le dans la rivière aussi tranquillement et aussi promptement que vous le pourrez. »

Ce sarcasme était dirigé contre les absurdes lois de la Chine, qui veulent que la personne qui se trouve le plus près d'un corps mort soit tenue pour responsable du trépas de l'individu. L'effet de ces lois est de priver de tout secours une personne qui serait, ou que l'on croirait près de périr, c'est-à-dire dans le moment où elle en aurait le plus de besoin, et quand du moins, s'il l'on ne peut lui sauver la vie, on pourrait au moins la consoler et adoucir ses derniers moments. Nous rions de la folie des Chinois, mais l'Europe, toute civilisée qu'elle est, n'est pas toujours beaucoup plus sage. Ainsi par exemple, à Naples, on observe une loi semblable à celle de l'empire céleste; je me rappelle d'avoir entendu parler d'une dame Anglaise qui traversait dans une voiture ouverte la rue la plus fréquentée de la ville, quand son cocher, frappé subitement d'un coup de sang, tomba en arrière dans la voiture; le peuple arrêta les chevaux; mais il n'y eut pas un seul Napolitain qui voulût aller au secours de la dame, et le cocher serait mort sans que personne l'assistât, si un Anglais, qui vint à passer par hasard, ne l'eût tiré de sa gênante position. Le cocher guérit, et il ne fut question de rien; mais s'il était mort sur le coup, l'Anglais aurait été renvoyé comme un criminel devant les tribunaux, précisément comme si l'aventure était arrivé à Canton.

D'après cela, quand un homme prudent voyage dans des pays étrangers dont il ne connaît pas bien les lois et les coutumes, il fait fort bien de mettre son humanité dans sa poche, et de ne l'en tirer qu'à bonnes enseignes; la conduite la plus sage est, sans contredit, de suivre l'exemple du prêtre et du lévite, et de passer de l'autre côté du chemin. Mais cela n'est pas toujours possible, pour des raisons extérieures et intérieures qu'il est inutile de décider ici, et les voyageurs, de même que les personnes qui restent chez elles, sont quelquefois obligés de s'arrêter et d'agir dans des occasions où, soit par indolence, soit par crainte, ils ne demanderaient pas mieux que de s'éloigner au plus vite.

Je faisais un jour la promenade accoutumée, exigée par ma santé, sur la grande route qui conduit du château de Hainfeld au village de Feldbach, quand je vis deux femmes accourir vers moi, les cheveux épars, et faisant les gestes les plus extravagants. Quand je fus plus près d'elles, je leur entendis pousser des cris pour appeler au secours, et j'appris qu'un malheureux, de qui la voiture avait versé, était couché dessous, probablement mort ou du moins mourant.

En arrivant sur la place où l'accident avait eu lieu, je vis le pauvre *knecht* (valet) couché sur le visage, les bras étendus, la tête dans la direction

du bas de la montagne, et les jambes sous la voiture renversée. Quoique cette voiture ne fût qu'un de ces petits cabriolets de voyage à deux roues tels qu'on en voit partout, il était trop lourd pour que je pusse le changer de place tout seul. Cependant, comme l'homme paraissait réellement mourant, j'engageai les femmes à m'aider à faire mouvoir un peu le cabriolet, au moyen de quoi nous parvîmes enfin à dégager la jambe gauche; nous fûmes fort long-temps avant d'en pouvoir faire autant pour l'autre, et je même fus obligé d'envoyer une des femmes à une maison située à peu de distance pour faire venir des hommes à notre secours. Quand la jambe droite fut libre aussi, je découvris avec plaisir qu'elle n'était pas cassée.

Mon premier soin, après cela, fut de tourner le *knecht* sur le dos, et je fus saisi d'horreur en voyant qu'il avait le visage aussi noir que ma botte, les yeux fermés et la bouche pleine de sang. Il éprouvait une grande gêne à respirer, chaque respiration était accompagnée d'un sifflement qui tenait le milieu entre un cri et un gémissement. Son pouls était tout juste sensible, et il avait le bras froid comme la glace; il me parut évident qu'il était sur le point d'expirer.

Ma première opération fut de mettre sa tête où étaient ses pieds, c'est-à-dire tournée vers le haut de la montagne, car la voiture était tombé par-

dessus une levée formée sur le penchant de la route qui s'élevait au-dessus de la plaine basse et alluviale du Raab-Thal. Je fus charmé de voir le visage du pauvre *knecht* devenir moins noir au bout d'une ou deux minutes ; mais, comme il me paraissait évident qu'il n'avait pas long-temps à rester dans ce monde, je crus que je devais à tout hasard chercher quelque moyen de lui tirer du sang, seule chance qu'il y eût de lui sauver la vie. Je me mis donc en devoir de lui ôter sa jaquette dans l'intention de lui serrer le bras avec mon mouchoir, et d'ouvrir une de ses veines avec mon canif. J'avoue que je ne laissai pas que de réfléchir un moment à l'embarras dans lequel je me mettrais si je ne réussissais pas, et si ces grossiers paysans me trouvaient un couteau à la main faisant couler le sang d'un de leurs compatriotes mort ! Cependant, au moment où je venais, malgré cela, de me décider à faire l'incision nécessaire, le mieux que je pourrais, j'aperçus un monsieur à cheval qui arrivait vers nous, et je crus que je ne ferais pas mal d'avoir avec lui une consultation avant de tenter ma première opération chirurgicale.

L'étranger fit arrêter son cheval, donna la bride à tenir à une des femmes qui se tordait les mains à côté du mourant, et avant que je pusse lui expliquer ce qui venait d'arriver, il jeta en arrière son manteau de hussard, tira de sa poche une bande

de toile, lia le bras de l'homme, prit une lancette, et ouvrit la veine, le tout dans la cinquième partie du temps que j'ai mis à raconter son action.

J'étais fort content d'être dispensé du périlleux honneur de faire une opération chirurgicale, et je préférerais de beaucoup jouer le rôle d'aide, surtout quand j'eus reconnu que l'étranger était le chirurgien du régiment de cavalerie cantonné à Feldbach, qui, par le plus heureux hasard, venait précisément de visiter un patient du voisinage.

Dans le premier moment le sang ne voulut pas couler, et je voyais clairement que le médecin regardait le pauvre *Knecht* comme un homme mort. Bientôt cependant, quand on eut un peu relâché la ligature, et qu'on lui eut jeté force eau froide à la figure, le sang coula, et l'homme donna quelques signes de vie. On vit paraître en même temps des symptômes incontestables d'une ivresse complète, ce qui expliqua la cause de sa chute.

Sur ces entrefaites, plusieurs hommes étant arrivés sur le lieu de la scène; la voiture fut relevée, le bras du *Knecht* fut pansé, et comme il n'y avait point de fracture, on le remplaça dans son cabriolet, et un cabaretier du voisinage se chargea de le ramener chez lui. Le chirurgien remonta sur son cheval et partit, et je restai là pour recueillir les honneurs de la journée, car les paysans demeurèrent persuadés que c'était moi qui avais sauvé

la vie à leur camarade, et en dépit de tout ce que je pus leur dire, je conservai pendant tout l'hiver cette réputation peu méritée.

Il a été longtemps en question, parmi les marins, de savoir ce qu'un capitaine de vaisseau de guerre doit faire, si, au moment où il donne la chasse à un vaisseau ennemi de force égale ou supérieure, un de ses hommes tombe à la mer. Comme en tant d'autres questions, maintenant que celle-ci est décidée, on est surpris qu'il ait jamais pu s'élever aucun doute à ce sujet. Mais quoique dans le cas que je viens de citer il soit certain que l'humanité doit quelquefois céder à un devoir plus important, on peut encore demander jusqu'à quel point, étant sur terre, nous sommes obligés de nous détourner de notre chemin pour secourir ou essayer de secourir ceux qui n'ont aucun droit sur notre temps, nos soins ou notre bourse.

L'histoire de ce *Knecht* styrien au visage noir, m'en rappelle une autre, dans laquelle le pour et le contre de cette question furent mis en jeu à peu près à la manière de la parabole.

Le 27 juin 1831, en revenant d'une petite excursion que je venais de faire avec ma femme dans le midi de l'Angleterre, nous descendions la côte de Shooter's-Hill du côté de Londres, quand nous passâmes devant une voiture de déménagement, pesamment chargée de meubles, qui marchait fort

irrégulièrement et avec beaucoup trop de rapidité, sans avoir pris la précaution d'enrayer. Il était évident que la charge de la voiture était trop forte pour les chevaux, qui d'ailleurs étaient fort mal conduits par deux hommes qui paraissaient ne savoir que faire, et étaient en outre pris de vin.

À peine avions-nous passé que j'entendis pousser un grand cri, et en regardant par la portière de la voiture, je vis un des hommes couché à plat-ventre sur le chemin, hurlant de son mieux et faisant aller ses jambes en divers sens. Il me parut dans le délire de l'ivresse; mais mon domestique me dit qu'il avait cru voir la roue passer sur le bras de cet homme après qu'il fût tombé.

J'aurais dû sans doute faire arrêter sur-le-champ ma voiture pour m'assurer de l'état du blessé; mais en premier lieu je cherchais à me persuader qu'il n'était qu'ivre, ne croyant pas ou plutôt ne voulant pas croire le récit de mon domestique; puis je tenais beaucoup à épargner à ma compagne de voyage, qui était d'une santé délicate, un spectacle qui pouvait l'affecter péniblement, et enfin j'avouerai que je n'avais pas une envie demesurée d'avoir à ma charge un charretier ivre avec un bras cassé. Si l'accident avait été causé par la roue de ma voiture, ou si nous y avions contribué le moins du

monde, même de la manière la plus indirecte, ma conduite aurait été clairement tracée, mais nous étions tout à fait innocents de la chose, et je laissai en conséquence le postillon continuer son chemin. Je me dis, pour me justifier à mes propres yeux, que cet homme était entouré de personnes de sa classe qui ne manqueraient pas d'en avoir soin, que mon intervention ne lui ferait aucun bien... en un mot... en un mot... de même que les deux voyageurs dans l'inimitable parabole dont j'ai parlé, et qui dans son acception pratique a fait un bien immense dans le monde, je passai mon chemin, laissant le blessé à demi mort, peut-être même tout à fait mort, qu'en savais-je ?

Quand j'eus fait à peu près un quart de mille, je commençai à me dire en moi-même : « Mais cela n'est pas tout à fait bien ! Est-ce là ce qu'aurait fait le bon Samaritain ? »

Et le mot de Samaritain, quoique je ne l'eusse pas prononcé à haute voix, continua à retentir à mon oreille pendant que nous nous éloignons rapidement d'une scène qu'aucun vrai Samaritain n'aurait abandonnée. Après avoir fait environ deux milles, la sensation devint si insupportable qu'il me fut impossible de rester tranquille à ma place, et je me sentis bien convaincu que le souvenir du malheureux, couché sur le ventre dans

la poussière, ne m'abandonnerait jamais. Je résolus fermement de ne plus passer devant un blessé sans le secourir, mais je découvris que cette résolution ne suffisait pas pour dissiper les remords qui s'accumulaient dans mon âme, et qui, joints à la honte que je ressentais d'avoir manqué à la fois de résolution et d'humanité, jetaient un trouble extrême dans mon esprit.

« Que faut-il faire? » me demandai-je à la fin avec impatience, car je m'étais monté la tête au point de ressentir un accès de fièvre. La réponse à cette question fut facile à trouver : il faut retourner sur mes pas. « Mais comment retourner? » Parcourir encore une fois en sens opposé les deux ou trois milles que je venais de faire, seulement pour m'assurer du fait que cet homme était en effet grièvement blessé, n'aurait servi de rien. Or, comme je réfléchissais au parti qu'il fallait prendre, sans pouvoir me décider à rien, nous arrivâmes devant l'auberge de l'Homme-Vert à Blackheath; et je fus sur-le-champ frappé de l'idée que, dans un établissement aussi considérable que celui-là, on devait être accoutumé à de pareils accidents, et que l'on pourrait me donner un conseil : ayant donc demandé s'il y avait un chirurgien dans le voisinage, le garçon me dit : « Oh ! oui, monsieur ; vous pouvez voir d'ici la porte de M. Gemsee ; c'est un excellent chirurgien? » J'y courus

sur-le-champ, et je fus charmé de le trouver à la maison, et disposé à m'accompagner au lieu de l'accident; de sorte qu'en moins de deux minutes je fus de nouveau en route avec le docteur.

Arrivé à un demi-mille de l'endroit, je distinguai une foule de personnes rassemblées sur le bord du chemin, tout près d'une charrette pesamment chargée, et quand nous fûmes un peu plus près, je reconnus en elle la cause fatale de tout le mal. Nous pressâmes le pas, notre postillon faisant claquer son fouet, car il prenait un grand intérêt à l'aventure. Quand nous eûmes pénétré dans le groupe, qui se sépara pour nous laisser passer, nous nous trouvâmes en présence d'un triste spectacle de douleur, d'inquiétude et de confusion. Le blessé, tout couvert de sang et de poussière, était assis, pâle comme un mort, sur une chaise à la porte d'une petite chaumière, dont les fleurs et les buissons qui croissaient au-devant avaient tous été écrasés par les assistants. Deux femmes, les seules personnes de tout le groupe qui parussent avoir conservé la moindre présence d'esprit, tenaient le bras et la tête du malheureux, et lui arrosaient les tempes avec de l'eau froide. Les autres, au nombre d'une vingtaine, parlaient toutes à la fois; chacun donnait un avis différent, mais personne n'agissait ou ne savait comment agir. On nous dit qu'on avait envoyé chercher un chirurgien, mais qu'il n'était pas à la

maison, et pour le reste on n'avait aucune idée de ce qu'il fallait faire. Le camarade du blessé était fort ivre, fort bruyant et plus qu'inutile, et les secours que les autres donnaient au malheureux semblaient lui être plus à charge qu'ils ne lui étaient agréables.

Je pris sur-le-champ le commandement du groupe, sous la direction du chirurgien; j'insistai pour qu'on fit silence, je balayai la foule afin de laisser au blessé de l'espace pour respirer. Le chirurgien demanda une paire de ciseaux, et ayant coupé la manche de l'habit et celle de la chemise depuis le poignet jusqu'à l'épaule, il exposa en un instant le bras tout entier : c'était un affreux spectacle!

La roue avait passé sur le membre, à moitié chemin à peu près entre le coude et l'épaule, écrasant l'os de façon à causer une fracture composée de la plus mauvaise espèce. Le chirurgien et moi nous échangeâmes un regard d'intelligence, qui signifiait que ce n'était pas là un cas qui pût être traité sur un grand chemin, et qu'il fallait transporter le patient à l'hôpital le plus proche.

« Mais par où faut-il commencer? » demandai-je.

« Nous ne pouvons mieux faire, dit le chirurgien, que d'attacher le bras en travers de la poitrine, et de transporter le pauvre homme dans une chaise

de poste à l'hôpital de Guy, dans le faubourg de Southwark. »

« C'est fort bien, m'écriai-je : peut-on louer ici une chaise de poste, ou bien l'emmènerai-je dans ma voiture ? »

« Oh ! s'écria l'un des assistants, j'ai une chaise de poste avec deux chevaux sur la montagne ; si vous la voulez, vous n'avez qu'à dire un mot, elle sera ici dans cinq minutes. »

Avant que le soigneux et habile chirurgien eût eu le temps d'arranger le membre fracassé et de l'attacher légèrement en travers de la poitrine du blessé, la chaise de poste arriva devant la porte de la chaumière. Notre patient y ayant été placé, le chirurgien se disposa à y entrer avec lui, en m'assurant qu'il ne le perdrait pas de vue qu'il ne l'eût mis en de bonnes mains. Je voulus lui donner en partant ce qui lui était dû pour le prix de ses soins ; mais il s'y refusa en me disant, que puisque je me chargeais de payer la chaise de poste, il était juste qu'il contribuât aussi pour sa part à cet acte de charité.

Comme la chaise de poste s'éloignait lentement, je me retournai vers le propriétaire de cette voiture, et lui demandai combien je lui devais. « Tant pour les chevaux, me répondit-il, et tant pour les barrières. »

« Quoi ! dis-je, dans une occasion semblable, vous ne voulez faire aucun sacrifice ? Vous venez

de voir que le docteur n'a rien voulu accepter. Il me semble que vous devriez bien payer les six sous des barrières. »

— « Non, monsieur, non ; vous m'obligerez en me remboursant le droit des barrières. C'est mon dû, et je veux avoir mon dû. »

Je m'adressai ensuite aux femmes, qui s'étaient donné plus de peine que nous tous ; mais, quoiqu'elles fussent évidemment très-pauvres, elles ne voulurent d'abord rien accepter, et ce ne fut que quand je leur eus représenté qu'il leur en coûterait pour faire laver leurs robes tachées de sang, que je parvins à leur faire prendre une demi-couronne chacune.

Il paraît certain, me dis-je à moi-même, que les basses classes sont plus désintéressées que les classes moyennes. Je réfléchissais encore à ce contraste, quand un homme perça la foule et se plaça devant moi.

« Que désirez-vous ? » demandai-je.

— « C'est moi qui ai couru au haut de la montagne pour demander la chaise de poste, monsieur. »

— « Ainsi donc vous ne voulez pas même courir quelques cents pas pour obliger un camarade qui s'est cassé le bras, sans être payé de votre peine... Eh ! »

« Vous m'avez dit de monter la montagne, et

je l'ai montée, » fut toute sa réponse, de sorte que j'eus encore une pièce de six sous à donner.

Quand je revins à l'Homme-Vert, il fallut faire boire les chevaux, qui venaient de franchir, sans s'arrêter, trois fois la route de Shooter's-Hill à l'auberge. Pendant ce temps le postillon décrivait à toute la maison assemblée, garçons, servantes, tireurs de bottes et garçons d'écurie, de la manière la plus détaillée et la plus véridique, l'état du bras du charretier. Je fis signe au premier garçon de donner à l'orateur un verre de bière, et je pris machinalement entre les doigts une pièce de six sous pour payer ce breuvage ; mais le magnanime garçon se contenta de secouer sa serviette et ne voulut rien prendre. La bière sortait à la vérité de la cave de son maître ; mais je ne l'en remerciai pas moins ; car l'ombre même du désintéressement nous plaît, quand nous sommes en train d'être contents.

M. Gemsee, le chirurgien humain et libéral qui accompagna le blessé jusqu'à l'hôpital, avait promis de m'écrire pour me dire ce qu'il aurait fait. Au bout d'une couple de jours, je reçus de lui la lettre suivante.

• Blackheath-Hill, 2 juillet 1831.

» **MON CHER MONSIEUR,**

» J'ai le plaisir de vous annoncer que j'ai mis le
» malheureux jeune homme en sûreté à l'hôpital
» de Guy, et que je l'ai confié aux soins de mon
» ami, M. Sampson Carey, interne sous M. Brans-
» ty-Cooper. Je me suis rendu sur-le-champ chez
» M. Galloway, chirurgien en second ; mais il n'é-
» tait pas chez lui. En retournant à l'hôpital, je sus
» que M. Carey avait envoyé un billet à M. Co-
» per, qui ne tarderait pas à venir. J'ai été voir
» hier le malheureux, et j'ai appris avec plaisir qu'il
» allait aussi bien que possible, et que l'on espé-
» rait sauver son bras.

» Je suis votre très-obéissant serviteur.

» *Signé* C. GEMSEE. »

Quelques jours s'écoulèrent avant que je pusse aller à l'hôpital de Guy. Quand je m'y rendis, j'eus de la peine à reconnaître le bruyant charretier de Shooter's-Hill, dans le patient pâle et abattu que l'on me présenta. Il ne me reconnut point, et ne se rappelait aucune des circonstances de son acci-

dent. Je me mis à les lui raconter, ne doutant pas qu'il n'y prît un grand intérêt; mais il me regarda d'un air impatienté, et retournant la tête, il demanda avec humeur qu'on le laissât tranquille. Comme il était en d'excellentes mains, et qu'il n'avait plus besoin de mes secours, je ne m'occupai plus de lui. Cependant, l'autre jour, en mettant par écrit le récit qu'on vient de lire, j'éprouvai quelque curiosité de savoir ce que mon ami était devenu, s'il était vivant ou mort, et surtout s'il avait conservé son bras. J'écrivis en conséquence au secrétaire de l'hôpital de Guy, de qui je reçus, par retour de courrier, la réponse suivante :

« Hôpital de Guy. 24 février 1836.

» MONSIEUR,

» En réponse aux renseignements que vous me
» demandez sur William Skudder, j'ai reconnu
» par les registres qu'il est entré à l'hôpital le 27
» juin 1831, avec une fracture grave au bras, et
» qu'il en est sorti le 29 janvier 1832. Le 19 fé-
» vrier suivant, il revint, s'étant cassé le bras de
» nouveau, et il nous quitta le 21 mai 1832. De-
» puis ce temps nous n'avons plus entendu parler
» de lui.

» Je vous salue bien sincèrement.

» *Signé* JAMES BROWELL. »

J'ai transcrit la lettre qui précède, principalement dans le but de faire voir avec combien d'exactitude ces admirables institutions publiques sont dirigées jusque dans leurs moindres détails. Ces asiles, vraiment charitables, ne devraient-ils pas, en grande partie, leur origine et les contributions volontaires par lesquelles ils subsistent, à la belle et instructive parabole du Samaritain ?

CHAPITRE XVIII.

L'ALARME.

Peu de temps après les réjouissances de Noël et du Jour de l'An, que la comtesse avait arrangées pour nous divertir, elle découvrit, à notre grande satisfaction, que nous préférions réellement la vie tranquille de son antique château, sans autre société qu'elle et nos enfants. Il y avait dans le château plusieurs petites filles, orphelines d'anciens domestiques de la comtesse qui furent d'une grande utilité à mes enfants, pour les familiariser avec la langue allemande. Presque tous les soirs ces jeunes filles représentaient quelque pièce de

leur invention ; quelque scène des comédies de Kotzebue, ou, ce qui était mille fois plus comique encore, une belle et bonne tragédie. Ainsi nous fûmes gratifiés un soir du Guillaume Tell de Schiller ; dans cette pièce il y a plus de quarante personnages ; mais nos hardies actrices entreprirent de la jouer à elles quatre !

La pauvre comtesse, couchée dans son lit, riait quand on faisait la description de ces amusements, et nous encourageait plus que jamais à rester à son chevet pour lui faire la lecture ou causer avec elle. Nous vîmes donc, ou du moins nous crûmes voir qu'elle devenait plus forte, et, quoiqu'il fût évident qu'elle était condamnée à passer le reste de sa vie dans un état fort triste, nous avions de grandes raisons de penser que la recrudescence périodique que sa maladie éprouvait tous les hivers n'aurait pas lieu cette année. Dans cette conviction, après avoir laissé passer tout le mois de janvier dans cette douce retraite, et février étant déjà à la moitié de son cours, nous crûmes devoir songer de nouveau à notre départ, bien que nous n'éprouvassions pas une fort grande impatience de nous mettre en route, et que nous ne fussions que trop certains qu'il suffirait d'en toucher un seul mot à notre généreuse hôtesse pour lui donner peut-être le coup de la mort.

Nous ne pouvions pourtant pas demeurer au château le reste de notre vie ; et, tout considéré, nous jugeâmes que ce que nous pouvions faire de mieux était de partir pendant que la comtesse était dans un état de santé assez satisfaisant. Mais afin de ne pas lui causer plus de chagrin qu'il n'était absolument nécessaire, nous fîmes nos préparatifs dans le plus grand secret, et nous arrangeâmes entre nous que nous fixerions un jour après lequel positivement nous ne resterions pas ; mais afin de laisser un peu de marge, nous décidâmes que nous nommerions d'abord une époque plus rapprochée, et que nous accorderions quelques jours de plus si nous étions très-vivement pressés. Le jour nominal de notre départ devait donc être le 15 mars, en nous réservant de rester jusqu'au 23 ou même un ou deux jours de plus.

Quant à l'époque où je devais faire à la comtesse la première ouverture sur ce fatal sujet, il fut décidé que ce serait dans la matinée du 1^{er} mars, ou le plus tôt que je pourrais en trouver une occasion favorable, après le commencement du mois. Il me semblait, à vrai dire, que j'allais attenter aux jours de la bonne vieille dame, et j'avais bien de la peine à prendre le courage nécessaire pour détruire d'un seul coup l'unique bonheur qui lui restait dans ce monde, vaste dé-

sert pour elle, et qu'elle désirait avec tant d'ardeur de quitter pour rejoindre ceux qui avaient emporté avec eux son cœur.

Le plan que nous avions formé pour nos opérations était de nous lever de grand matin, de déjeuner, et de quitter Hainfeld avec quatre chevaux de ferme pris dans le village voisin. A moitié chemin de Gratz, nous comptions prendre ceux de la comtesse, et de cette manière nous espérions pouvoir arriver dans cette ville pour l'heure du dîner, et avoir encore assez de jour pour atteindre Feistritz, maison de campagne de M. Thinnfeld, homme aimable et instruit, avec qui nous avions formé une grande amitié dans le cours de l'hiver. Nous comptions rester quelques jours chez lui, et puis nous rendre à Vienne, assez à temps pour jouir des derniers plaisirs de l'hiver, auxquels toutefois nous ne songions pas sans un certain effroi, après avoir pris depuis six mois l'habitude de la vie de campagne à Hainfeld, lieu le plus solitaire et le plus sequestré du monde connu.

Le vieux Joseph qui, après avoir passé un quart de siècle au service de sa maîtresse, connaissait parfaitement son caractère et toutes ses petites singularités, secouait la tête dans le silence d'un prophétique désespoir, en nous voyant faire nos préparatifs de départ, et, pour la première

fois de sa vie, il ne raconta point à la comtesse ce qui se passait dans le château.

« Si vous partez à présent, dit-il un matin, et si vous enlevez à la *Graefin* son cher petit garçon, qui lui rappelle l'enfant qu'elle a perdu; si vous ne restez pas auprès d'elle pour lui faire la lecture ou la conversation; si les enfants ne viennent plus à côté de son lit l'amuser par leurs jeux et leurs espiégeries, vous lui déchirez le cœur. Il ne lui sera plus possible de vivre seule dans ce grand château, et il n'y a personne dans le pays qui puisse prendre votre place, si vous vous en allez.»

Tout cela était d'une vérité si évidente que, chaque fois que je m'imaginais toucher à une occasion favorable pour lui parler de notre départ, les paroles s'arrêtaient dans mon gosier, et il m'était impossible de prononcer une syllabe. De jour en jour mon petit enfant devenait plus cher à la bonne vieille dame, dont le cœur n'avait rien perdu de sa faculté d'aimer; on eût dit qu'il avait trouvé le secret d'en rassembler les fragments épars. Il demeurait souvent pendant des heures entières à ses pieds, ou bien il grimpait jusqu'à son oreiller, et posait ses petites mains caressantes sur les joues creusées par les chagrins de sa vieille amie, et se sentait parfaitement heureux à côté d'elle.

De jour en jour aussi, notre estime et notre

affection pour elle devenaient plus vives; et lorsqu'elle déployait en notre faveur des sentiments qu'elle semblait avoir depuis longtemps oubliés, qu'elle croyait morts, et que jusqu'à ce moment elle avait regardés en quelque sorte comme un devoir de ne pas faire revivre, nous sentions de notre côté augmenter à tel point l'obligation de ne pas l'abandonner que nous nous surprenions souvent à dire : « Nous ne pourrons jamais quitter ce lieu tant que notre vénérable amie vivra. »

Le 24 février, par bonheur, avant que nous eussions laissé échapper un mot de nos intentions, l'état de la comtesse empira tout à coup. Elle fut saisie dans la nuit d'un accès de toux si violent, accompagné de fièvre et de douleur, que nous craignîmes de voir nos doutes et nos difficultés dissipés bien plus tôt que nous ne l'avions pensé. Pourtant dans le cours de la journée elle se sentit mieux, et quand nous fûmes admis dans sa chambre, nous la trouvâmes presque aussi bien qu'à l'ordinaire. Le premier symptôme que nous remarquâmes d'une véritable augmentation dans son mal, ce fut quand, vers midi, elle n'eut plus la force de m'entendre lui faire la lecture du *Wilhelm Meister* de Goëthe, qui formait un de ses principaux amusements. Quoique je fusse encore très-peu versé dans la langue allemande, elle insistait pour que je continuasse ma lecture,

et elle m'expliquait avec le feu le plus admirable le sens des mots que je ne comprenais pas, ou bien elle m'aidait à me rendre compte d'une phrase dont j'entendais tous les mots, mais dont je ne pouvais développer tout ce que la construction allemande a de difficile.

C'était je crois le 27 février qu'au milieu d'une de ces explications, un nouvel accès de toux vint interrompre la leçon. Le lendemain à l'heure accoutumée, elle m'envoya chercher et me dit de commencer la lecture; mais quoiqu'elle m'écoutât ou qu'elle parût du moins m'écouter attentivement, elle ne m'interrompit pas une seule fois. Afin de l'empêcher de parler, je continuai à lire pendant à peu près une heure sans m'arrêter, jusqu'à ce que je remarquasse qu'elle s'était paisiblement endormie. Le sommeil était, hélas! pour elle un bonheur si rare, que je continuai avec intention mon soporifique pendant quelque temps encore, et elle se réveilla à la fin beaucoup mieux portante. Elle m'ordonna de lui rendre compte des impressions qu'avait laissées dans mon esprit ce que je venais de lire. Cela m'était assez difficile. Si dans le même espace de temps, j'avais lu avec attention la dixième partie de ce que j'avais rapidement parcouru; si j'avais lentement, soigneusement et à plusieurs reprises examiné chaque passage, j'aurais pu en deviner assez bien

le sens, même sans le secours d'un dictionnaire. Mais dans la position où je me trouvais, je n'avais d'autre souvenir de ma lecture que celui que j'aurais eu d'un songe léger, mais qui, n'étant pas sans liaison, possédait un certain intérêt vague, accompagné de la conviction que tout ce qui se passait autour de moi n'était que l'effet d'une illusion.

Dans la soirée du même jour la comtesse me pria de lui relire encore une fois les passages que j'avais lus le matin, m'assurant que je les comprendrais alors parfaitement; mais j'avais à peine commencé qu'elle fut saisie de plusieurs accès de toux si violents que je crus qu'elle allait expirer en ma présence. Un de ces accès dura dix minutes sans interruption, et à chaque respiration elle gémissait, ou, pour me servir de sa propre expression, elle aboyait de façon qu'il était évident que les efforts qu'elle faisait fatiguaient horriblement ses poumons; aussi vers la fin elle haletait comme j'ai vu faire aux personnes qui se meurent; mais cela passa.

Dans le cours de la nuit, elle eut plus de fièvre que de coutume, et cela continua ainsi toujours en augmentant, jusqu'à ce nous prissions enfin l'alarme. Il eut été presque impossible, pour ne pas dire absurde et cruel, de la quitter dans un pareil moment. Cependant un mot m'étant échap-

pé, dans le cours de la conversation, au sujet d'une roue de ma voiture qui avait besoin de réparations, cela la jeta dans une violente agitation, et elle s'écria :

« De grâce, de grâce, ne me laissez pas mourir entourée de domestiques ! Au nom de Dieu, restez pour me fermer les yeux ! Il faut que je meure bientôt... Ceci ne peut pas durer longtemps. »

Ce fut ainsi que tous les projets que nous avions formés pour quitter le château furent frustrés, comme si ce château avait appartenu à quelque géant enchanteur, et non pas à une dame veuve, malade et affligée, dernier rejeton d'une race antique et célèbre dans sa patrie adoptive, qui, pour elle, avait été un théâtre perpétuel de guerres, de malheurs et d'espérances renversées.

Les choses restèrent dans cette pénible situation jusqu'à ce que, dans la soirée du 4 mars, le fidèle et affectionné Joseph vint en pleurant me dire que sa maîtresse avait le délire avec une très-forte fièvre. Je me rendis sur-le-champ près de son lit, mais elle ne reconnaissait personne. Son pouls donnait cent-vingt pulsations dans la minute, et tout semblait indiquer que ses derniers moments approchaient. Je la visitai à plusieurs reprises durant la nuit, m'attendant, chaque fois, à la trouver morte.

Quoique la comtesse n'eût pas la moindre foi dans la médecine et les médecins, elle permettait au docteur du village, qui se trouvait être un homme assez habile, de venir la voir chaque jour, plutôt, je pense, pour qu'elle pût apprendre de lui les cancans du voisinage que dans l'intention de profiter de ses conseils. Nous l'envoyâmes chercher comme de raison; mais, ainsi que la plupart des médecins de campagne, il passait la plus grande partie de la nuit à cheval, et ce ne fut qu'à cinq heures du matin qu'il arriva. La comtesse était tombée dans un sommeil tranquille.

Il déclara sur-le-champ qu'il fallait des conseils plus savants que les siens, et nous expédiâmes la voiture pour aller chercher à Radkesberg le plus célèbre médecin de la province. Il ne vint pourtant que le soir, et, dans l'intervalle, la patiente avait si bien repris que nous pouvions à peine croire qu'elle eût été malade. La comtesse écouta avec le plus grand intérêt tout ce que le médecin lui dit, répondit à toutes ses questions, le pria de mettre ses ordonnances par écrit, et le laissa partir bien convaincu qu'elle était la plus docile des patientes et la plus ferme croyante dans l'efficacité de la médecine. Je la vis sourire quand il sortit de sa chambre, et une seconde fois quand je pris les ordonnances pour les envoyer par un

exprès au village. A mon tour, je souris quand une couple d'heures après, je vis les fioles vides, et que je me rappelai ses fréquents anathèmes contre tout ce qui ressemblait à des drogues. Elle ne dit rien pourtant; mais, en passant par l'anti-chambre, j'appris d'une de ses femmes qu'elle avait fait jeter toutes les ordonnances par la fenêtre.

Cependant, notre vénérable amie, bien qu'elle parût reprendre des forces et qu'elle fût aussi gaie que jamais, avait réellement reçu une grave atteinte. Ses nuits se passaient dans des accès de toux, avec beaucoup de fièvre et de vives douleurs rhumatismales, mais le jour elle paraissait si bien, que l'on pouvait à peine croire qu'elle fût mourante, quoiqu'elle ne cessât de l'assurer. Je me permis une fois, à cette époque de sa maladie, de lui dire que je m'étonnais de l'entendre parler de sa mort, lorsque, selon toutes les apparences, elle n'avait jamais été mieux portante depuis mon arrivée au château.

« Il me semble, répondit-elle, que je dois pouvoir juger mieux que personne de ma propre situation. C'est, continua-t-elle, dans la conviction que je ne tarderai pas à quitter ce monde que je vous ai écrit quelques lignes sur un sujet qui m'inquiète et me tient fort à cœur. Emportez cette lettre dans votre appartement, lisez-la avec

attention , réfléchissez sur son contenu , et plus tard nous en parlerons en détail. »

J'étais étonné de voir qu'elle eût encore assez de force pour écrire ; mais les caractères, quoique un peu tremblés , étaient parfaitement distincts. Voici quel était le contenu de cette lettre :

« **MON CHER MONSIEUR,**

« Il y a une circonstance qui exigera toute
« votre adresse pour la rectifier , si vous avez la
« bonté , comme j'espère en Dieu que vous l'au-
« rez , de poser ma pauvre tête brisée dans la
« tombe , où seule elle peut trouver du repos.

« On a profité de l'absence de la famille pour
« placer les corps d'étrangers dans notre caveau.
« (Je dis *le nôtre* , parce que c'est en effet une
« propriété personnelle.) Le bailli , par négligence , ou par quelque autre motif plus répréhensible encore , n'en a pas même fait enlever un seul. Jugez donc de mes angoisses , lorsqu'au dernier terrible convoi (1), je vis qu'il ne restait pas de place pour ma bière ! On m'a assuré qu'une famille aujourd'hui éteinte avait un caveau situé en face du nôtre. Or , je vous en

(1) Celui de son fils , mort en 1817.

» conjure, faites en sorte qu'une des bières soit
» transportée au lieu où elle devrait être, afin
» que nous trois soyons toujours unis comme
» nous l'avons été, et que nos cendres se mêlent
» jusqu'à la consommation des siècles.

» N'épargnez pas l'argent : tout vous sera rem-
» boursé. L'arrangement de cette affaire vous
» prendra, je pense, une journée. Je ne crois
» pas que vous puissiez comprendre ce que je vous
» écris, mais j'essaierai de vous l'expliquer. Je suis
» sûre que le ciel bénira la bonne mistress Hall,
» vos chers enfants et vous, de toutes vos respec-
» tables bontés pour moi.»

Dès qu'elle fut visible, je m'empressai de l'as-
surer que tout ce qu'elle désirait serait fait; mais
je répétai encore une fois qu'il m'était impossible
de concevoir pourquoi elle songeait pour le mo-
ment à de pareilles choses. Elle se contenta de
sourire et dit en secouant la tête : « Vous verrez...
vous verrez. »

On sera peut-être un peu choqué, mais certes
on ne trouvera pas étrange que dans ce moment
nous allassions jusqu'à espérer que la prédiction
de la bonne vieille dame pût se vérifier. Ce sou-
hait était pourtant dicté par l'amitié la plus pure.
Elle était seule dans le monde, percluse et ans

espérance. Rien dans cette vie ne pouvait lui offrir de consolation. Ses membres étaient déchirés par les douleurs les plus atroces, sans qu'elle pût se flatter d'aucune amélioration dans son état, qui ne pouvait au contraire qu'empirer de jour en jour. Il était clair d'après cela que, du moment où nous la quitterions, et il fallait bien tôt ou tard la quitter, la pauvre comtesse resterait sans avoir un ami pour lui fermer les yeux, abandonnée comme les débris d'un vaisseau naufragé, sur le triste océan de la vie. Dans une réunion de circonstances si pénibles, ce n'était certes pas manquer de charité que de souhaiter que le pénible moment pût arriver avant que des devoirs plus impérieux, en nous appelant loin de son lit de douleur, nous enlevassent jusqu'à la possibilité de lui consacrer nos secours.

CHAPITRE XIX.

LA CATASTROPHE.

« J'espère, me dit un jour la comtesse, que vous avez renoncé à toute idée de quitter Hainfeld pour le moment. Vous devez savoir aussi bien que moi quelle est la tournure que prennent les choses, et j'espère d'après cela que vous me ferez l'amitié de rester ici jusqu'à ce que je sois morte. »

J'aurais dû dire que dans la semaine qui suivit la singulière lettre que la comtesse m'avait écrite au sujet du caveau, et que l'on a vue dans le précédent chapitre, sa santé s'était peu à peu améliorée, et qu'elle se trouvait en ce moment, c'est-à-dire le

14 mars, au rapport des personnes qui l'entouraient, aussi bien qu'elle l'avait été depuis longtemps dans cette saison de l'année. En conséquence nous nous étions de nouveau persuadés qu'il était nécessaire de songer au départ, attendu que d'après tout ce que nous voyions, et ce que le médecin disait, il n'était pas impossible que la vieille dame vécût encore plusieurs années.

Aussi quand elle me fit la proposition de rester auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fût morte, j'éprouvai un moment de surprise et d'embarras, car il m'était impossible de prévoir comment je parviendrais à remplir un pareil engagement sans m'assujettir à des inconvénients aussi contraires à mes goûts qu'à mes devoirs. La comtesse m'ayant fait cette demande avec gaieté, et du ton de la plaisanterie, je répondis de même :

« Veuillez en ce cas me dire, madame, quand vous avez l'intention de mourir; car vous devez sentir que ma réponse dépendra un peu de cela. »

La vieille dame se mit à rire de ce que je prenais la chose sur ce ton, et s'écria :

« Vous avez parfaitement raison; je ne saurais prétendre que vous restiez ici un temps indéfini; vous auriez tort de le promettre, et moi de l'exiger. Mais, ajouta-t-elle avec plus de gravité, et après s'être arrêtée pendant une ou deux minutes; je ne vous retiendrai pas longtemps. Vous savez

combien cette époque de l'année m'a toujours été funeste. Le 22 mars est le jour le plus malheureux de ma vie. Il y aura vingt-quatre ans, ce jour-là, que mon mari a expiré, et je crois pouvoir donc assurer que ce sera aussi ce jour-là que je mourrai !

Ma surprise à ce discours se peignit dans mes regards. Je ne saurais dire qu'il y ait eu autre chose que de la surprise, car je ne pouvais croire que la comtesse parlât sérieusement. Avant que je pusse trouver des paroles pour exprimer des sentiments convenables à l'occasion, elle continua :

« Je ne suis pas surprise que vous montriez de l'étonnement à une pareille déclaration ; mais vous verrez que ce que je vous dis se vérifiera ; ma guérison apparente est fautive et seulement extérieure ; au dedans, le principe de la vie diminue rapidement. Je suis trop familiarisée avec la maladie pour ne pas en connaître les signes. La main de la mort est sur moi et je m'en réjouis ; je ne saurais être plus préparée que je ne le suis à ce terrible passage, et je suis convaincue que la Providence vous a envoyés ici dans ce moment d'épreuve, afin que vous pussiez m'assister dans mes derniers moments. Je mourrai heureuse, tout à fait heureuse, si vous êtes à côté de moi pour me fermer les yeux, si mistress Hall reste auprès de mon lit, et si vos petits enfants m'égaient par leurs sourires, pendant que je quitterai ce monde. Alors je ne me sentirai pas

délaissée, mais entourée d'amis. Tel a été depuis bien des années le but de tous mes désirs sur la terre, mais sans qu'il s'y joignît la plus légère espérance de voir jamais ce souhait exaucé. Comment aurais-je pu m'attendre, continua-t-elle en souriant, qu'une famille de mes compatriotes aurait à la fois l'envie et le loisir de se consacrer au soin de consoler un débris de l'humanité, frappé de la foudre comme je le suis ? »

Je l'assurai avec sincérité, que moi et toute ma famille, nous nous regardions comme liés envers elle par les obligations les plus sacrées.

« Puisqu'il en est ainsi, s'écria-t-elle, rendez-moi le service de rester jusqu'après l'équinoxe. Il viendra d'ici à peu de jours, me le promettez vous ? »

« Certainement, répondis-je ; je serai très-heureux de vous être agréable ; nous avions l'intention de partir pour Vienne le 20, mais à présent, quoiqu'il arrive, nous ne songerons pas à nous mettre en route avant le 30. »

« Ah ! dit-elle en souriant, cela suffira. Je suis bien assurée que plusieurs jours avant cette époque vous m'aurez déposée dans ma paisible tombe, et que j'aurai de nouveau rejoint les êtres pour qui seuls je désirais vivre, et pour l'amour desquels je suis si impatiente de mourir. »

A compter de ce moment, elle ne parla plus de ce sujet ; selon toutes les apparences sa santé s'amé-

lierait ou du moins n'empirait pas. La seule différence remarquable que je trouvasse dans son état , était qu'elle ne pouvait plus lire ses lettres. Mais elle écoutait avec le plus grand intérêt la lecture que nous lui en faisons, et elle insistait pour que nous reprissions nos lectures journalières avec elle, comme avant sa dernière grande attaque ; sa conversation était presque aussi animée qu'auparavant , et elle avait toujours le même fonds d'anecdotes à raconter.

Sa guérison paraissait en effet si complète que , le 18 mars , j'écrivis à ses amis, pour leur dire que je croyais fermement que tout danger imminent était passé. Mais à peine le paquet était-il cacheté et prêt à être remis au courrier, que je fus appelé dans la chambre de la comtesse ; je la trouvai dans une forte fièvre et parlant d'une manière incohérente. Je repris la lettre dans le paquet, et je fis seller un cheval pour qu'un exprès pût partir aussitôt que le médecin serait venu et aurait dit son avis , que d'ailleurs nous pressentions d'avance. Mais quand il vint, notre vigoureuse patiente était beaucoup mieux, si je puis m'exprimer ainsi. Ayant dormi d'un sommeil plus profond qu'elle ne l'avait fait depuis plusieurs années, elle se réveilla plus forte et mieux portante , et tout le monde déclara que ç'avait été là la crise de sa maladie, et que cette crise étant passée , tout irait bien. Il y avait cer-

tainement dans son état un changement important; elle ne ressentait plus de douleurs, et ce bien-être était si nouveau pour elle, qu'elle ne savait comment assez en jouir.

Mais ce n'était là que la dernière lueur du flambeau de s'éteindre. L'équinoxe vint et trouva la comtesse luttant contre la mort; et le 23, moins de vingt-quatre heures après le temps qu'elle avait marqué elle-même, le coup fatal était porté; notre pauvre amie avait cessé de vivre!

Pendant la plus grande partie du 22, qu'elle appelait le jour de sa destinée, elle conserva toute sa tête. On voyait pourtant clairement que ces forces diminuaient, et ses yeux commencèrent à perdre leur éclat. Vers le milieu du jour, je conduisis auprès d'elle tous mes enfants, pour qu'ils jetassent un dernier regard sur la vénérable amie dont les bontés pour eux ne s'étaient jamais démenties. Quand j'élevai dans mes bras le petit enfant qu'elle avait tant aimé, et quand j'entrouvris un pan du volet pour qu'un peu de lumière éclairât son visage, elle lui tendit les bras en disant :

« Oh mon cher, mon très-cher enfant, est-ce toi? Comment te portes-tu, mon bon petit ami? »

Je l'approchai d'elle et je lui fis toucher sa joue, ce qu'il fit avec sa douceur accoutumée; et quand elle serra sa petite main, il la regarda fixement au visage et dit : « Ta, ta ; » comme il avait cou-

tume de faire tous les jours quand on l'amenait.

« Ta, ta, mon cher petit enfant à moi, s'écria la mourante; tu as été pour moi cet hiver une bénédiction du ciel. Je prie Dieu que tu sois aussi la consolation de tes parents, qui m'ont soutenue dans mes derniers et pénibles moments. »

Je retirai après cela le petit homme afin que les autres enfants pussent l'approcher à leur tour.

« Ah Éliisa, ma chère Éliisa, comment te portes-tu? Donne-moi ta main, ma bonne fille, et toi aussi, chère Fanny Émilie! Que Dieu vous bénisse toutes deux. Votre société a souvent contribué à mon bonheur. Que Dieu vous bénisse et vous conserve. »

Puis leur serrant cordialement la main aux deux enfants, elle leva les yeux sur la gouvernante, et dit : « Ah! mademoiselle Herthum, comment cela va-t-il? Est-il vrai que vous ayez si bien soigné mon petit garçon pendant la maladie de sa bonne? C'est un enfant bien doux. Mais vous êtes généreuse et bonne pour tous les trois. »

Après avoir parlé ainsi elle laissa retomber sa tête en arrière, et ne dit plus rien à ces membres de ma famille. Ils ne la virent même plus en vie, si ce n'est pour un seul instant le lendemain, quand je les fis entrer dans sa chambre, au moment où elle allait expirer. Je voulais leur apprendre à contempler de pareilles scènes avec calme, et

sans éprouver cette espèce d'effroi mystérieux que l'aspect de la mort imprime à l'ignorance, et qui empêche souvent, par l'effet de craintes imaginaires, que l'on ne rende d'importants services à ses amis mourants.

Quelques heures après qu'elle eut pris congé de mes enfants, comme nous étions assis au pied de son lit, nous attendant à la voir d'un moment à l'autre rendre le dernier soupir, elle ouvrit les yeux et dit d'une voix presque aussi forte qu'à l'ordinaire

— Oui, vous êtes toujours auprès de mon lit. Vous avez été pour moi des protecteurs et des amis et vous allez bientôt me fermer les yeux. Je serai bientôt partie, et Dieu sait avec quelle ferveur je le prie de me délivrer de mes horribles souffrances. Je meurs contente pourtant, puisque vous êtes là pour me voir coucher dans ma tombe, et que je sais qu'en dépit de toutes les craintes qui m'ont persécutée pendant si longtemps, je ne mourrai pas seule et délaissée au milieu d'étrangers. Votre cœur peut avec raison se réjouir du bien que vous m'avez fait et que vous me faites encore.

Après ce moment notre pauvre amie s'affaiblit de plus en plus; ses douleurs et sa toux augmentèrent, et pendant la nuit, tandis que nous la veillions, quoiqu'elle nous reconnût fort bien,

elle avait de la peine à articuler et ne prononçait que des mots entrecoupés, à de longs intervalles. Le fatal 22 mars se termina ainsi et la laissa encore en vie. Il n'en fut pas de même du 23, de sorte que la vieille dame ne se trompa que d'un jour dans son calcul.

Dans le cours de la matinée, elle baissa tellement que ce ne fut que par induction que nous jugions qu'elle avait encore sa tête. Vers le coucher du soleil, toute douleur parut l'avoir quittée, et pour la première fois depuis le commencement de sa maladie, elle demeura en apparence parfaitement tranquille, sans même faire entendre de gémissements. Comme de raison, nous ne quittons presque jamais son lit, et une seule fois, je crois que c'était vers les sept heures du soir, lui voyant faire un effort pour parler, je plaçai mon oreille tout près de ses lèvres; mais je ne pus distinguer d'autre son que le râle affreux de la mort que je ne connaissais que trop bien. Elle demeurait tout à fait immobile, et je n'avais pas la moindre idée qu'elle pût entendre ce qui se disait, ni qu'elle possédât encore aucune de ses facultés. Mais afin de m'en assurer, je lui dis lentement, distinctement et de la voix la plus calme : « Nous sommes tous ici, madame, vous ne serez pas abandonnée. »

Sur quoi, à ma grande surprise, elle souleva sa main à un pouce ou deux au-dessus de la couver-

ture, et, quand je la pris dans la mienne et la baisai, je sentis qu'elle me serra la main à trois reprises comme pour me dire : « Je vous comprends parfaitement. » Je dis tout bas à mistress Hall de baiser la main de la comtesse, qui la souleva de nouveau, et ouvrit des yeux dans lesquels la vie n'était pas encore tout à fait éteinte, quoiqu'il y en restât fort peu. Nous n'en demeurâmes pas moins convaincus qu'elle savait que nous étions près d'elle, et que, jusqu'à ses derniers moments, elle jouissait de ce genre de protection qui avait fait l'objet de tous ses vœux. Vers neuf heures du soir, comme nous venions de quitter la chambre pour un instant, nous y fûmes sur-le-champ rappelés par la nouvelle que notre vénérable amie était sur le point d'expirer, et nous regrettâmes de nous être, même pour un moment, éloignés de son chevet. Ses mains alors étaient glacées, et sa respiration prompte et faible ; mais l'expression de sa physionomie était si calme, je dirai même si douce, qu'elle annonçait que son âme et son corps goûtaient enfin le repos. Son pouls était tout juste sensible ; à onze heures, elle rendit tranquillement le dernier soupir ; et le nom de Purgstall, jadis celui d'une maison si nombreuse et si renommée dans l'Autriche, s'éteignit.

La scène que présentait en ce moment sa chambre était on ne saurait plus caractéristique, quoi-

que bien différente, à ce que je suppose, de ce l'on voit généralement en des occasions semblables. Le principal acteur du drame était le pauvre Joseph, le fidèle serviteur de la comtesse, dans les bras de qui, dix-huit ans auparavant, son fils, son enfant unique, avait expiré sur ce même lit. Cet être dévoué avait, à ce que j'ai déjà dit, dès lors promis à sa maîtresse, quand elle paraissait abandonnée du monde entier, qu'il ne la quitterait point tant qu'elle vivrait; et il avait tenu sa parole. Vieux soldat, ayant fait toutes les pénibles campagnes de Napoléon, il était anéanti à l'aspect de sa maîtresse mourante; nous n'aurions pas pu le consoler, et nous ne l'essayâmes même pas. Nous lui donnâmes toutefois la première place, et, en dépit de ses observations, nous le forçâmes à prendre le siège qui était le plus près de la tête de la comtesse expirante, et nous nous assîmes plus bas sur le côté du lit. Toutes les femmes qui avaient coutume de la servir à tour de rôle, ainsi que la cuisinière, les frotteuses et autres, étaient rassemblées dans l'appartement, chacune d'elles tenant dans la main un mouchoir blanc comme la neige, soigneusement plié, et, tandis que les unes pleuraient par un attachement véritable, et les autres parce qu'elles voyaient pleurer les premières, toutes, du moins, offraient dans leur maintien les marques de la douleur. Les

domestiques mâles de la maison, qui étaient au nombre de douze au moins, entraient de temps à autre dans la chambre et se rassemblaient en groupe autour du lit, ou se tenaient près de la porte; ils gardaient tous un profond silence sans donner aucune marque extérieure de douleur, quoique je sois convaincu qu'ils étaient véritablement et profondément touchés.

Il est certain que la comtesse était généralement aimée de tous ses inférieurs, à qui elle adressait toujours la parole, non-seulement avec douceur, mais même avec respect, et j'ai entendu dire aux plus anciens de ses domestiques, qui avaient blanchi à son service, qu'elle ne s'était jamais servi en leur parlant du pronom *Er* (il), d'un usage général en Allemagne quand on s'adresse à une personne d'un rang inférieur, mais toujours de celui de *Sie* dont on se sert entre égaux. Dans toutes les choses essentielles elle était également attentive, et en la perdant, toute cette partie de la province perdait une amie, sur la générosité de laquelle on pouvait toujours compter dans des moments de peine.

Les domestiques mâles, dont je viens de parler, n'étaient pas de fringants laquais, en brillantes livrées, mais des hommes de la campagne grossièrement vêtus et mal peignés, de ces gens que l'on appelle en allemand *Hausknechte*, vrais fendeurs

de bois et porteurs d'eau. Aussi leur apparition en cette occasion devant le lit de leur maîtresse mourante, faisait un effet assez étrange. En dernier lieu arriva le curé de la paroisse, car, quoique la comtesse fût zélée protestante, elle avait toujours vécu dans la meilleure intelligence avec le clergé catholique du voisinage. Elle avait eu d'ailleurs de tout temps une estime particulière pour cet ecclésiastique, et Joseph sachant combien il en serait flatté et combien tous les paysans de la terre en éprouveraient de satisfaction, proposa de l'inviter. Le curé, avec une délicatesse et une prudence égales à celles dont on avait usé envers lui, n'essaya pas de se mêler de ce qui se passait et demeura assis à quelque distance, comme spectateur d'une scène à laquelle il prenait un vif intérêt, mais voilà tout.

Cependant le vieux Joseph, qui était bon catholique, jugeant sans doute qu'il ne pouvait pas y avoir grand mal à donner à l'âme de sa maîtresse une chance de se sauver, profita d'un moment où j'avais le dos tourné pour mettre une bougie allumée dans la main de la comtesse, quelques instants avant qu'elle rendit le dernier soupir. Cette démarche de sa part m'étonna et je voulus retirer la bougie, mais Joseph, dont le visage était inondé de larmes, me pria instamment de la laisser. L'effet en fut très-pittoresque, car la flamme éclairait les yeux de la mourante et en faisait

voir les plus légères altérations. Les lumières et les ombres qu'elle jetait sur les groupes inquiets qui se serraient autour du lit, formaient un tableau des plus frappants, et le moment de la mort de notre pauvre amie aurait pu fournir un admirable sujet pour le pinceau d'un artiste.

Quand tout fut fini, la douleur de Joseph devint excessive et impossible à modérer. Oubliant tout à fait qu'il était homme, il pleura et sanglotta comme un enfant. Pauvre infortuné ! il avait perdu sa meilleure et presque sa seule amie, celle qu'il avait fidèlement servie, avec le dévouement d'un parfait soldat, pendant vingt-deux années de peines profondes et plus d'une époque de cruelles épreuves.

Dans les jours qui avaient précédé immédiatement la mort de la comtesse, il s'était conduit avec une grande convenance ; mais quand il remarqua que la vie abandonnait réellement sa maîtresse chérie, et que les intervalles entre ses faibles respirations devenaient de plus en plus longs, son courage l'abandonna complètement, et quoiqu'une des femmes, moins attendrie que lui, l'avertît par de petits coups sur le bras de modérer sa douleur, il pleurait à chaudes larmes. Nous nous tenions à côté du vieillard, mais nous ne disions rien ; nous respections sa douleur, à laquelle nous prenions part, quoique dans un moindre degré ; car même en ce moment solennel, nous éprouvions

une grande satisfaction en songeant qu'une personne si estimable était enfin délivrée d'un fardeau de douleurs physiques et morales presque insupportable ; elle était transportée dans un séjour de tranquillité éternelle , pour y être réunie à jamais à ceux pour l'amour de qui seuls elle aurait voulu jouir de la vie.

J'aurais tort d'achever cette histoire sans dire ce que devint un personnage aussi important que l'était notre Joseph (notre Caleb Balderstone), après la mort de sa maîtresse.

Par une de ces anomalies inexplicables dans la conduite humaine, qui se rencontrent si souvent à l'occasion des testaments, et qui trompent tous les calculs, la comtesse laissa à ce vieux et fidèle domestique , une pension si exigüe qu'elle ne pouvait pas lui suffire pour vivre, surtout n'étant plus en état de servir, et ayant pris femme pendant qu'il était chez la comtesse, dans l'espérance bien naturelle qu'elle aurait soin de lui dans sa vieillesse.

Aussitôt que j'appris sa pénible position, j'écrivis à la feue lady Ashburton, nièce de la comtesse, qui avait été tendrement attachée à sa tante, et qui, un jour, pendant qu'elle était en visite chez la comtesse à Hainfeld, avait dû la vie à l'adresse que Joseph avait déployée en empêchant sa voiture de verser. Il s'était même à cette occasion donné

un effort qui avait gravement altéré sa santé, qu'il n'avait jamais parfaitement recouvrée. Par retour du courrier, milady écrivit non-seulement à moi mais encore à Joseph, à qui elle disait qu'elle attendait seulement jusqu'à ce qu'il lui eût fait connaître qu'elle était la somme qui le mettrait dans une parfaite aisance, pour lui assurer une pension viagère. Malheureusement, avant que lady Ashburton pût recevoir sa réponse et remplir les formalités nécessaires, cette dame mourut presque subitement.

A la rigueur, Joseph n'avait rien à prétendre de lord Cranstoun, qui héritait de la fortune de lady Ashburton; mais dans les circonstances particulières du cas, je crus devoir mettre les détails qu'on vient de lire sous les yeux de sa seigneurie qui, sur-le-champ, et avec la plus grande générosité, lui assura le montant tout entier de la pension que lady Ashburton lui avait destinée. Par cet accroissement de revenu, le brave homme se trouva placé pour le reste de ses jours dans une aisance qui va même à certains égards jusqu'à de l'opulence dans sa position.

CHAPITRE XX.

LE CAVEAU.

LORSQUE nous rentrâmes dans notre appartement après que tout fut fini, nous n'essayâmes même pas de dormir, et nous passâmes la plus grande partie de la nuit à réfléchir sur l'étrange histoire, au dénouement de laquelle nous venions d'assister, histoire qui aurait paru trop peu vraisemblable pour être crue, si, au lieu d'être réellement arrivée, elle avait fourni le sujet d'un roman. Qui en effet aurait osé prédire qu'au terme d'une vie aussi prolongée qu'avait été celle de la comtesse, elle qui était restée tant d'années sans voir presque les traits d'un compatriote, serait assistée, dans

ses derniers moments, par le fils d'un de ses plus anciens amis, car elle avait été fort liée avec mon père dans sa jeunesse ? Qui aurait pu croire qu'après avoir passé près de vingt années dans la crainte perpétuelle de mourir au milieu de domestiques et d'étrangers, sans amis pour lui fermer les yeux ou la consoler dans sa solitude, au sein d'une contrée étrangère, où elle avait survécu à toutes les liaisons qu'elle avait formées dans sa patrie adoptive, tout à coup une famille tout entière de ses compatriotes serait amenée dans son château enchanté, comme par le secours de quelque bonne fée ? N'aurait-il pas paru plus étrange encore si l'on avait dit que cette famille voudrait et se trouverait dans une position à pouvoir lui consacrer une si grande partie de son temps, précisément au moment où elle avait le plus besoin de ses secours ? Et enfin que les membres qui la composaient seraient tellement conformes à ses goûts, que jeunes et vieux pussent, chacun pour sa part, contribuer à lui rendre autant que possible ce bonheur domestique dont elle avait été privée, d'abord par son expatriation, et ensuite par les pertes successives qu'elle avait éprouvées dans sa nouvelle famille ?

Il faut considérer en outre que c'est par le plus pur hasard du monde que l'invitation qu'elle nous avait adressée par la voie la plus détournée, nous soit parvenue. La dame qu'elle en avait char-

gée, ainsi que je l'ai dit au commencement de ce récit, avait déjà quitté Rome, quand la commission lui parvint, et lorsqu'elle y retourna, nous l'avions quittée à notre tour. Notre réunion à l'auberge d'Albano fut l'effet du hasard, et ce fut là que j'entendis parler pour la première fois de la comtesse; nous savions à la vérité vaguement qu'elle existait, mais nous n'avions assurément pas plus d'idée d'aller lui faire une visite à elle qu'au khan de Tartarie, bien moins encore nous doutions-nous que nous passerions six mois entiers dans son château en Styrie, pays que nous ne connaissions que par le souvenir des leçons de géographie que nous avions prises dans notre enfance. Même à l'époque où nous reçûmes cette invitation, nous ne pensions pas qu'il fût possible que nous allassions jamais voir la comtesse ou visiter cette partie de l'Europe.

Cependant lorsque nous vîmes au château de Hainfeld, lorsque nous nous y trouvâmes si agréablement établis, et que nous reconnûmes à quel point nous contribuions au bonheur de la comtesse, il nous arriva souvent de nous demander ce qui adviendrait quand nous serions enfin obligés de la quitter. Elle aurait été trop heureuse si nous lui avions offert de nous fixer à demeure chez elle; mais elle savait qu'il ne pouvait point être question de cela, quoique Joseph nous ait avoué plus

tard qu'elle lui en avait souvent parlé; une ou deux fois même elle en glissa mot à mistress Cownie, notre bonne d'enfants, qui restait chaque jour pendant plusieurs heures de suite dans sa chambre.

Quand à nous, elle nous dit, moitié sérieusement moitié en plaisantant, qu'elle espérait que nous resterions avec elle jusqu'à la fin, et que nous ne l'abandonnerions pas dans ses derniers moments. Mais comme nous ne pouvions voir aucune raison pour supposer qu'elle ne vivrait pas plusieurs années encore, nous eûmes grand soin de ne pas nous laisser entraîner à prendre un engagement si vague, nous rappelant en outre la longévité proverbiale des vieilles femmes. A mesure que nous voyions approcher les époques que nous fixions successivement pour notre départ, plus nous sentions quels étaient notre respect et notre affection pour elle, et plus aussi nous frémissions à la pensée de l'effet qui résulterait de notre abandon. Dans ces moments, je rougis presque de l'avouer, nous ne pouvions nous empêcher de penser malgré nous que ce que la bonne dame pouvait faire de mieux, tant pour elle-même que pour ses amis les plus attachés, c'était de sortir tout doucement du monde le plus tôt qu'elle pourrait. Nous n'allâmes pas, comme on le pense bien, jusqu'à lui faire part de ce souhait obligeant, mais j'ai cru remarquer

que plus d'une fois elle semblait lire ce qui se passait dans notre âme. Du moins il lui arriva plusieurs fois de nous dire : « Attendez seulement un peu ; attendez jusqu'à l'équinoxe, et vous me verrez m'éteindre comme une chandelle qui a brûlé jusque dans la bobèche. »

Mais quand cet étrange événement se fut vérifié à la lettre, nous ne pûmes nous empêcher de nous regarder comme en partie cause du départ de notre excellente amie pour un monde meilleur ! Et je fus mécontent de moi-même quand je reconnus qu'il m'eût été impossible de mettre la main sur le cœur, et de déclarer que j'aurais été bien aise que la comtesse pût revenir à la vie, et se trouver de nouveau aussi bien, ou pour mieux dire, aussi mal portante qu'auparavant.

Par moments toutefois, je ressentais de sa perte une douleur si vive que je me fâchais contre moi-même d'avoir pu éprouver quelque satisfaction de sa mort ; et quand l'heure revenait où j'avais coutume de prendre ma place à côté de son lit, de lui faire la lecture, de causer avec elle ou d'écouter sa conversation si vive et si animée, et plus encore quand mon imagination me la peignait caressant mon petit garçon, donnant des éloges à ma fille aînée, riant des remarques si drôles de la cadette, ou priant leur mère de lui lire encore un chapitre

d'un roman de Walter Scott, je sentais, je sens encore mes yeux se remplir de larmes, et je déplore sa perte sans aucun mélange de sentiments froids ou intéressés.

Le lendemain le corps de la comtesse fut exposé sous un catafalque dans la chapelle du château. Elle était vêtue, selon l'usage du pays, de sa plus belle robe noire, avec un bonnet de mousseline unie, noué d'un large ruban noir, costume bien moins désagréable que les affreux habits de laine par lesquels nous défigurons en Angleterre nos amis défunts. Quoi qu'il en soit, les restes de la bonne vieille comtesse furent exposés sur une plateforme élevée et assez élégante, et sur le poêle qui la couvrait étaient attachés les écussons de famille, mais renversés, pour indiquer, à ce que l'on nous dit, que la défunte était la dernière personne de son nom, car la mort avait fait tant de ravages parmi les Purgstall qu'il ne restait plus un seul membre de cette maison jadis si nombreuse et si florissante en Autriche.

Généralement parlant les funérailles ont lieu dans ce pays très-peu de temps après la mort; mais dans cette occasion, par suite de quelques formalités nécessaires à observer pour obtenir la permission d'enterrer une protestante dans une église catholique, le corps de la comtesse demeura exposé pendant quatre jours. Un de ces jours, le

25 mars, était la fête de l'Annonciation et le temps était fort beau ; cette double circonstance amena au château non-seulement tous les habitants que renfermait le petit monde du Raab-Thal, de cette véritable vallée heureuse de Rasselas, mais encore tous ceux des villages et hameaux voisins ; de sorte que la route de Feldbach d'un côté et celle de Fehring, de l'autre ne cessèrent d'offrir un double flot de peuple allant et venant.

Plusieurs milliers de personnes visitèrent le château ; et quoique, dans le nombre, il y en eût certainement beaucoup qui n'y furent amenés que par la curiosité, la plupart furent poussés par un respect et un attachement sincères. Bien qu'étrangère dans le pays, la comtesse s'était montrée l'amie véritable, non-seulement des pauvres, mais encore de tous ceux qui se trouvaient dans une position difficile par quelque cause que ce fût. Pendant une résidence de près de quarante années, dont une grande partie s'était passée au milieu des guerres, des invasions étrangères, de grandes levées militaires répétées, et de toutes sortes d'actes de violence, commis tant par des amis que par des ennemis, elle n'eut que trop d'occasions d'exercer sa bienfaisance et de soulager des malheurs dont elle était la première à souffrir. Dans ces époques terribles, les riches et les puissants sont malheureux par la privation des objets de luxe et des agréments

de la vie, mais les basses classes sont souvent détruites tout à fait, et nous avons plus d'une fois entendu parler de villages et même de districts entiers qui furent complètement dépeuplés, d'abord par les effets de la conscription qui enlevait les hommes jeunes et bien portants, puis par la disette résultant de la privation des mains nécessaires pour le labourage, et en dernier lieu par les maladies contagieuses qui suivent toujours la famine, surtout quand elle est causée par les horreurs de la guerre.

Vers le coucher du soleil du même jour, en présence d'une grande multitude de personnes, Joseph et moi, conformément à la promesse que nous en avions faite, nous plaçâmes le corps de la comtesse dans le cercueil de fer dont j'ai déjà parlé, et qu'elle avait fait préparer depuis plusieurs années. Nous eûmes soin de poser sa tête sur le paquet de lettres de son mari et de son fils, et à ses pieds nous mîmes, d'après son désir, une petite boîte, contenant je pense d'autres souvenirs encore.

Lorsque le moment arriva enfin de fermer le couvercle, je crus que Joseph aurait expiré sur le pavé de la chapelle; il baisait les mains glacées de sa maîtresse, et à genoux devant elle, il mêlait à ses prières pour le salut de son âme, les expressions les plus passionnées de son propre désespoir. Je fus

enfin obligé de lui retirer les clefs des mains et de fermer moi-même les cadénats.

Rien ne saurait mieux prouver l'autorité et l'influence qu'exerçait la digne comtesse, quoique infirme et hors d'état de quitter son lit, que l'aspect morne, l'air de désolation qu'offrait non-seulement le château, mais encore tout le voisinage. Nous commençons aussi à sentir sa perte, et nous nous rappelions bien vivement toutes les bontés qu'elle avait eues pour nous. Je ne sais ce que d'autres éprouvaient : mais, pour moi, il me semblait que je n'avais jamais été à beaucoup près assez aimable, assez attentif pour ma vieille et généreuse amie, dont la sollicitude pour ma famille ne s'était pas un seul instant démentie. J'essayai en vain de me consoler par la réflexion que dans toutes les choses essentielles j'avais indubitablement contribué à son bonheur ou plutôt à la tranquillité de son esprit, pendant ses derniers jours, surtout en cédant à ses vives instances de ne pas la laisser mourir seule. Cependant après la mort d'un ami, les petites négligences dont nous avons coutume de nous rendre coupables, même envers les personnes à qui nous sommes le plus attachés, ces impatiences d'humeurs, ces actes d'égoïsme auxquels nous nous livrons, au lieu de nous sacrifier aux désirs des personnes qui nous entourent, et des milliers de petits péchés, sinon d'action, au moins d'omission, se

présentent aux yeux de notre esprit, et nous inspirent des remords que nous devrions bien utiliser en montrant plus de douceur envers les amis qui nous restent, et envers qui notre conduite est souvent bien plus coupable encore.

Le 26 mars, la permission nécessaire des autorités de Gratz étant arrivée, un exprès fut envoyé au curé de Riegersburg pour lui demander quand le convoi pourrait avoir lieu, et pour le prier de faire ouvrir et préparer le caveau de famille. La réponse répandit l'effroi dans le château, car tous ses habitants savaient combien la feuë comtesse avait attaché d'importance à être placée à côté de son mari et de son fils. Le *Pfarrer*, ou curé de la paroisse, répondit que le caveau était absolument plein, et qu'aucun des corps qui s'y trouvaient ne pouvant être enlevé, il n'y avait pas de place pour celui de la comtesse.

C'était là, comme on le suppose bien, un embarras fort sérieux, et qui ne justifiait que trop les craintes exprimées par la comtesse qu'il n'y eût eu à cet égard des manœuvres coupables. En attendant, notre devoir était de chercher un remède au mal, et nous restâmes la moitié de la nuit à nous consulter sur ce qu'il fallait faire. Il fut enfin décidé que le vendredi matin, M. Thinnfeld, ami particulier de la comtesse, et qui non-seulement s'entendait parfaitement aux affaires,

mais qui possédait encore des talents , de l'esprit et un caractère conciliant, se rendrait à Riegersburg pour voir ce qu'il pourrait obtenir des prêtres ; il ne devait emmener avec lui personne autre que le maçon du château de Hainfeld, homme adroit et rusé , et qui ne prenait pas moins d'intérêt que nous à l'arrangement d'une affaire dont il avait entendu sa maîtresse parler plus de cinquante fois.

Nous nous étions imaginés que le curé s'opposait à ce qui faisait l'objet de tous nos vœux , et notre surprise était au moins égale à notre indignation ; car la comtesse avait pris une peine infinie pour s'assurer de la bienveillance de cet ecclésiastique ainsi que de ses paroissiens, en construisant une élégante chapelle , et en érigeant dans l'église un beau monument. Elle avait , en outre , fait exécuter, par un artiste de Vienne, un tableau en couleurs très-voyantes , représentant le patron de l'église , et qui surpassait infiniment tous ceux qui s'y trouvaient déjà. Je remarquerai, en passant, que ce patron s'appelle saint Florian , et que c'est à lui que tous les bons catholiques adressent leurs prières quand une maison brûle. L'artiste de la capitale , avec un heureux mélange de génie et de bon goût , avait représenté ce saint assis sur l'angle d'un nuage , qui paraissait aussi dur et aussi aigu que le plus beau bloc de granit ; il tenait en main

un arrosoir, au moyen duquel il éteignait les flammes d'un village en feu. Je pense que le peintre aura, avec intention, rabaisé son talent au niveau d'une assemblée de fidèles de campagne, et en effet son succès fut complet.

M. Thinnfeld fut donc non moins surpris que charmé en recevant l'accueil le plus favorable, tant du curé que des habitants, et toutes les difficultés les moins graves ayant été promptement écartées, ils se rendirent au caveau, où en effet, comme dit le maçon, il n'y avait pas de place, même pour mettre une truëlle. Après un moment de réflexion et de consultation avec le maçon, M. Thinnfeld observa que, bien qu'à la vérité il ne fût plus possible de rien faire entrer dans le caveau, il ne concevait pas pourquoi on ne pouvait pas enlever en dessous autant de terre qu'il en faudrait pour placer le cercueil en fer de la comtesse. L'obligé curé consentit sur-le-champ à la proposition, et chacun s'écria, comme dans l'histoire de Colomb avec l'œuf. « Que c'est simple ! »

Ce maçon se mit donc à l'ouvrage avec un certain nombre d'habitants choisis de Riegersburg, et les portes de l'église furent fermées afin que ces travaux ne choquassent point les regards du public. Les cercueils furent enlevés un à un jusqu'à ce que le caveau, qui était fort étroit, fût entièrement déblayé. Deux vigoureux fossoyeurs se mirent,

après cela, à creuser la terre, et, avant minuit, le sol du caveau avait été baissé de dix-huit pouces. Le cercueil intrus fut alors placé au bas, et ceux du mari et du fils de la comtesse ramenés en haut, laissant tout juste assez d'espace pour celui de cette vieille dame, précisément dans la situation que, depuis si long-temps, son cœur triste et délaissé s'était réservée.

Le samedi les obsèques eurent lieu. Le cortège devait partir de Hainfeld à midi; mais, vu la lenteur qui caractérise tout ce qui se fait en Autriche, les préparatifs ne furent achevés, et l'on ne put se mettre en marche qu'à une heure. Le corps, dans son lourd cercueil, couvert du poêle avec ses écusson, ornement qui avait évidemment servi à plus d'une cérémonie de ce genre, et dont le drap rapé retombait jusqu'à terre, fut posé, non pas dans un corbillard, mais dans un des *Wagen* de la comtesse, bonne charrette à quatre roues, que traînaient quatre chevaux de ferme. Ce modeste équipage marchait en tête du cortège. Il était suivi d'environ deux cents hommes nu-tête et de cent femmes, paysans de la terre, tous à pied et sur quatre de front, chantant alternativement en cœur des *Ave Maria* et des *Pater noster*. L'effet de ce chant si simple, retentissant dans la campagne à mesure que le cortège, après avoir quitté la vallée unie du Raab, passait sur les montagnes,

ou filait le long des ravins boisés, était singulièrement agréable. Cet effet était augmenté par le son des cloches des différents villages qui étaient mises en branle aussitôt que l'on apercevait de loin le cortège. Et comme ces hameaux sont assez rapprochés les uns des autres, sur la route que nous suivîmes pendant environ deux lieues, nous ne cessâmes presque jamais d'entendre les cloches de l'un avant que celles de l'autre ne commençassent à nous arriver du fond des vallées ou de derrière les forêts qui nous cachaient encore le village.

Derrière les femmes du cortège venait la voiture dans laquelle nous nous trouvions, suivie d'environ une douzaine d'autres contenant les amis que la feuë comtesse avait eus dans le voisinage.

Le premier de tous, et immédiatement devant le corps, marchait clopin-clo pant le gardien boiteux du donjon du château, sans doute en sa qualité de grand-maréchal, et ce qui rendait la chose plus étrange encore, c'est qu'il tenait dans une de ses mains une énorme lanterne, avec une chandelle allumée et dans l'autre les clefs de la prison. Quand nous passions par les villages, tous les habitants arrivaient sur le bord de la route pour offrir un tribut de respect à la mémoire de la comtesse, car il paraît que ce n'était pas sur sa terre seule qu'elle était l'objet de l'estime universelle. Notre chemin passait par-dessus des montagnes escarpées

et fort difficiles, quoique peu élevées, et la route faisant par conséquent plusieurs détours pour éviter les obstacles, nous eûmes plusieurs fois des vues fort pittoresques du cortége filant au milieu des bois.

Indépendamment des paysans attachés à la terre, il y avait encore plusieurs centaines d'hommes et de femmes et une multitude d'enfants de tous les villages des environs, de sorte que l'on eût dit que la forêt tout entière était animée; et ces portions du cortége, ne suivant aucun ordre de marche réglé, mais, prenant des sentiers de traverse dans les ravins, et par les champs, l'ensemble offrait l'aspect d'une grande partie de chasse. Le temps par bonheur était fort beau, et l'air frais mais calme du printemps, répandait du charme et un air de santé sur une scène qui, toute solennelle qu'elle était, n'avait rien d'affligeant. Ce cortége différait de la plupart des autres convois funèbres, en ce qu'il n'était accompagné d'aucun regret amer et ressemblait peu surtout à celui qui, dix-huit ans auparavant, avait passé sur le même terrain alors que la malheureuse comtesse suivait le corps de son fils.

En arrivant au sommet de la crête, nous vîmes devant nous le majestueux rocher et le château de Riegersburg, pendant tant de siècles, l'habitation de campagne et le manoir héréditaire de la famille de Purgstall. Comme nous descendions

lentement la côte septentrionale des montagnes, nous commençâmes à entendre les cloches de l'église paroissiale où devait se terminer notre marche funèbre. Tout le flanc du rocher sur lequel l'église est construite, était couvert de peuple. A mi-côte à peu près, le digne curé, entouré de ses acolytes, vint au devant du corps; une halte ayant été commandée, la partie du cortège qui était venue à pied fut envoyée en avant, et les personnes qui étaient en voiture descendirent, et se rangèrent derrière le corps. Les ecclésiastiques ouvrirent la marche, et quoique, à ce qu'il paraît, l'étiquette ne leur eût pas permis de se mettre en grand costume, ils chantèrent néanmoins des prières et des antiennes, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à l'église, et les assistants chantèrent les répons. Le programme disait seulement, parmi d'autres détails que j'ai oubliés, que les amis de la défunte, qui étaient de la religion protestante, ne devaient point porter de torches ou de cierges allumés, et qu'ils ne devaient point chanter de prières. C'étaient là des conditions bien faciles à remplir, et à dire vrai, nous ne pûmes manquer d'être reconnaissants de l'attention, de la délicatesse, de l'absence de tout esprit de bigoterie et d'indignes préjugés, en un mot, de la généreuse libéralité avec laquelle la population catholique se conduisit pendant toute la cérémonie.

J'aurais dû remarquer plus haut que de grand matin, dans la chapelle de Hainfeld, j'avais lu, devant le corps de notre défunte amie, le service funèbre de l'église d'Angleterre. Il n'y avait que nous dans la chapelle, et une seule vieille femme, qui, aux premiers mots que je prononçai, se leva précipitamment et se retira, emportant son chapelet, afin de ne pas entendre des paroles, si belles selon nous et qu'à la vérité elle n'aurait pas comprises, mais qu'elle savait contenir des hérésies.

La foule était si grande dans l'intérieur et autour de l'église de Riegersburg, que ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à nous frayer une route jusqu'à la petite chapelle, au-dessous de laquelle était situé le caveau dans lequel il fallait déposer les restes de la comtesse. Le soleil qui pénétrait dans l'église, et dont les rayons arrivaient jusqu'à ce coin écarté, éclairait toute cette partie de la scène et lui donnait de la vie et même de la gaieté. Tous les points accessibles étaient occupés par les paysans; la chaire elle-même était encombrée, et sur tous les autels étaient grimpés des enfants, qui souriant à côté des Chérubins et des Séraphins ailés, taillés dans la pierre, semblaient se railler des tristes emblèmes de la mort et des derniers devoirs de l'humanité auxquels ils assistaient.

Pendant ce temps le *Miserere* était chanté en

chœur par les villageois, dans un style beaucoup plus simple et plus beau, et certainement plus grave et plus solennel que les magnifiques *falsetti* que nous avons entendus l'année précédente à Saint-Pierre de Rome, en présence du pape et de tous ses cardinaux.

On éprouva quelques difficultés à faire descendre le lourd cercueil de fer dans le caveau, ou plutôt à le placer dans la position qu'il devait occuper. Vu la petitesse de l'ouverture, il fallut descendre, au moyen de cordes, un des côtés du cercueil avant l'autre, afin qu'après qu'il serait parvenu à une certaine profondeur, il pût être reçu par les personnes qui étaient en bas, et dirigé par elles dans le sens convenable. Jusque là tout alla bien ; mais quand le cercueil fut poussé de côté, et comme il était déjà entré en partie dans la place qui lui était destinée, les personnes qui se trouvaient en haut allaient lâcher les cordes, quand les autres leur crièrent qu'elles ne se sentaient pas assez fortes pour soutenir le poids, à moins que leurs camarades ne pussent conserver en main les anneaux. On reconnut bientôt que cela était impossible, et comme on ne s'était pas pourvu de cordes de rechange, les hommes qui se trouvaient à l'entrée du caveau coururent un grand danger d'être blessés, peut-être même écrasés, si ceux qui étaient au-dessus lâchaient prise.

Une pause de quelques moments suivit, pendant laquelle personne ne sachant à quoi se décider, je me hasardai à prendre le commandement, afin de voir si mes ressources nautiques ne pourraient pas être de quelque utilité pour aider à rendre les derniers honneurs à ma vénérable amie.

Je m'élançai donc en avant, et saisissant une des cordes qui soutenaient le poids du cercueil et qui était attachée à son extrémité inférieure, je la passai à travers un de ces anneaux ou poignées qui se trouvaient à la tête et que les hommes se préparaient à lâcher. Je tirai la corde fortement par l'anneau et pendant ce temps l'autre corde, munie d'un double nombre de bras, soutenait tout le poids. Ayant par ce moyen une corde à chacun des bouts du cercueil, il fut facile après cela de le descendre doucement au lieu où il devait reposer pour toujours.

Ainsi il arriva, dans le sens littéral aussi bien que figuré, que j'exauçai la prière de la bonne comtesse « de ne pas l'abandonner dans ses derniers moments, de rester auprès d'elle pour lui fermer les yeux et pour poser dans la tombe sa pauvre tête brisée. »

Une pause de quelques moments suivit, pendant laquelle personne ne sachant à quoi se décider, je me hâtais à prendre le commandement, afin de voir si mes réserves n'avaient pu pourrir par suite de quelque malheur, et à rendre les divers hommes à un véritable état.

Le lendemain donc en avant, et arrivant à un certain point, j'ordonnai de faire le poids de ce que j'avais été attaché à son extrémité inférieure, je le passai à travers un de ces anneaux ou poignées qui se trouvaient à la tête et que les hommes se proposaient à lâcher. Le tout se rendit fort promptement à l'écart, et pendant ce temps l'autre corde, munie d'un double système de fils, soutenant tout le poids, vint par ce moyen me servir à tirer des bouts de corde, et à les faire aller dans le direction convenant au lieu où il devait se reporter pour toujours.

Ainsi il arriva, dans le cas cité, que deux cordes furent par l'extrémité la partie de la boue connue de la part l'abandonner dans ses divers moments, de rester après elle pour lui former les yeux et pour passer dans la toupie sa pauvre tête brisée.

Par suite de cette alliance, Walter, au com-
mencement de sa carrière littéraire, eut à
consulter mistress Stewart, sur ses compositions;

CHAPITRE XXI.

Il trouva dans cette dame à la fois de la simplicité, de l'accommodement et de solides con-
science. Elle examina avec un état de comparai-
son, et se regarda lui-même dans un miroir, et
dit, du monde le plus vrai, que son esprit étoit

LA COMTESSE ET WALTER SCOTT.

L'attention qu'elle
lui fit, fut cependant bien utile, car elle
lui fit remarquer, par exemple, l'indifférence
qu'elle éprouvoit pour le style de ses ouvrages.

J'ai dit plus d'une fois dans le cours de ce récit qu'au nombre des sujets les plus intéressants dont se composait la conversation de la comtesse se trouvaient les détails qui avaient rapport à l'époque où elle et sir Walter étaient tous deux jeunes et fort intimement liés, quoiqu'elle fût beaucoup plus âgée que lui. A l'époque dont je parle, c'est-à-dire, vers la fin du dernier siècle, il était accueilli avec la plus grande amitié dans la maison du célèbre Dugald Stewart, que la comtesse, alors miss Cranstoun, habitait avec sa sœur aînée mistress Stewart.

Par suite de cette intimité, sir Walter, au commencement de sa carrière littéraire, aimait à consulter miss Cranstoun, sur ses compositions; car avec la modestie naturelle au génie naissant, il se méfiait de son talent; heureusement pour lui il trouva dans cette dame à la fois de la sympathie, de l'encouragement et de solides conseils. Elle avait une âme en état de le comprendre, et sa sagacité lui fit percer bien plus tôt que le reste du monde le voile qui alors cachait encore des qualités destinées à fixer sur leur possesseur l'attention générale.

Il n'y eut cependant rien entre eux qui ressemblât à un sentiment plus tendre. L'intérêt qu'elle éprouvait pour lui était dû uniquement aux talents supérieurs qu'elle distinguait déjà dans ce jeune homme et à la douceur sans pareille de son caractère, tandis que de son côté, ses pensées et ses sentiments prenaient, avec l'entière approbation de son amie, une direction toute différente.

Malheureusement la personne à laquelle il était attaché, ou du moins sa famille, rejeta ses propositions, et comme de raison il confia ses chagrins à miss Cranstoun, auprès de qui il trouva sympathie et assistance. A la vérité son intervention n'amena, dans cette occasion, aucun résultat, du moins quant au but principal auquel elle

tendait; mais elle produisit accidentellement une circonstance importante dans l'histoire littéraire de ce modeste jeune homme qui, pendant que sa généreuse amie se condamnait à un exil et à un oubli éternels, s'éleva promptement pour régner en monarque légitime sur la littérature moderne.

Vers l'an 1793, le poëme extraordinaire de la *Léonore* de Burger pénétra en Écosse, et une traduction, faite je crois par mistress Barbauld, en fut lue chez Dugald Steward. Miss Cranstoun décrivit cet étrange ouvrage à son ami; le jeune poëte, de qui l'imagination s'enflamma par la foule d'images incohérentes et de situations nouvelles que renferme cette production originale, n'eut pas de repos avant qu'il ne fût parvenu, à l'aide d'une grammaire et d'un dictionnaire, à l'étudier dans l'original. Elle l'encouragea, selon son usage, à persévérer, et après quelques semaines d'application à la langue allemande, il réussit à en déchiffrer le sens, et en écrivit lui-même une traduction en vers.

Un matin à six heures et demie, miss Cranstoun fut réveillée par sa femme de chambre qui lui dit que M. Scott était dans le salon, et désirait lui parler sur-le-champ. Elle s'habilla à la hâte et descendit, fort curieuse de savoir ce qu'il pouvait avoir à lui dire à une pareille heure. Il vint au

devant d'elle à la porte du salon , tenant en main son manuscrit et la priant de vouloir bien écouter son poëme. Elle y porta comme de raison toute son attention , et après en avoir fait l'éloge , elle le renvoya au comble du bonheur , mais lui demanda la permission de garder son ouvrage pendant une couple de jours , afin de pouvoir le relire avec plus de soin. Il répondit qu'elle pouvait le garder jusqu'à son retour de la campagne , où il allait faire une visite dans la maison qu'habitait la dame qu'il aimait.

Son aimable aristarque était déjà instruite de la visite qu'il avait l'intention de faire , et une idée lui étant survenue pendant qu'il lui lisait avec feu sa composition , elle résolut de ne pas perdre de temps pour l'exécuter. Aussitôt qu'il fut parti , elle envoya chercher leur ami commun M. William Erskine , depuis lord Kinneder , et lui confia son projet qu'il approuva. Ils partirent donc ensemble et se rendirent chez M. Robert Miller , le libraire , qu'ils chargèrent de faire imprimer et tirer la nouvelle traduction de *Léonore* , à un petit nombre d'exemplaires , l'un desquels devait être sur fort beau papier et relié avec le plus grand luxe.

En peu de jours le volume fut achevé et expédié à M. Scott , après que l'on eut calculé les heures de façon à ce qu'il lui arrivât dans le mo-

mément le plus favorable. En effet le paquet fut remis au jeune poëte au moment où l'on allait prendre le thé après le dîner.

Toute la société, y compris la belle dame, éprouva la plus vive curiosité de savoir ce que le paquet contenait; cette curiosité augmenta lorsqu'en l'ouvrant on vit l'élégant petit volume. Que l'on juge de l'étonnement de l'auteur en se voyant imprimé pour la première fois de sa vie, lui qui ne se doutait pas de la gloire qui l'attendait dans l'avenir.

Le secret eût été impossible à garder, et il fut sommé d'une voix unanime de lire ce poëme qu'aucune des personnes de la société n'avait jamais entendu nommer.

Ceux qui ont joui du bonheur ineffable d'entendre sir Walter Scott lire des vers, comprendront facilement l'effet que dut produire la lecture faite dans un pareil moment, du premier de ses ouvrages qu'il voyait imprimé. S'il faut s'étonner de quelque chose, c'est que le cœur d'une jeune personne ait pu résister au premier essai que le magicien faisait de sa baguette qui bientôt après devait charmer tout le genre humain.

Mais elle y résista; et le seul effet de ce petit complot fut de resserrer l'intimité entre l'auteur et son aimable aristarque. On croira sans peine

qu'elle eut après cela des occasions bien plus fréquentes de juger les nombreuses productions d'une âme toute poétique, qui débordait de conceptions nouvelles.

Les anecdotes que la comtesse racontait sur cette époque de sa vie étaient sans nombre, et j'ai bien regretté, mais trop tard, de n'avoir pas commencé, dès l'origine, à prendre note de ce qu'elle nous rapportait. Il nous paraissait en effet que cette dame si spirituelle et si accomplie avait été la première personne qui, non-seulement avait engagé le jeune Scott à persévérer, mais encore avait dirigé et perfectionné ces efforts naissans qui, dans leur maturité, après de longs exercices et de nombreuses épreuves, se développèrent enfin dans une pleine liberté, et donnèrent la loi à toute la république des lettres.

Je suis heureux de pouvoir démontrer, par le témoignage le plus irrécusable, que je ne suis pas le seul qui croie à la part importante que la comtesse de Purgstall a prise au développement du génie de sir Walter Scott. Le témoignage que j'invoque est celui de M. Lockhart, qui a promis une biographie de son illustre beau-père que le public attend avec la plus vive impatience.

Voici l'extrait d'une lettre que je reçus de M. Lockhart pendant que j'étais au château de Hainfeld.

« Si, lorsque vous recevrez cette lettre, vous
» êtes encore dans le château de la vieille et ten-
» dre amie de sir Walter, de la comtesse Purgs-
» tall, veuillez lui demander si elle peut me
» donner des copies de quelques lettres de sir
» Walter écrites à l'époque de leur intimité.
» Quant à lui, il avait soigneusement conservé et
» même fait relier les siennes. Si je possédais les
» réponses, bien des faits s'éclairciraient qui main-
» tenant me paraissent obscurs. Il est évident que
» miss Cranston influa beaucoup sur son goût, sur
» ses manières, en un mot, que c'est elle qui a
» été la femme qui la première s'est chargée de
» le former, et qui a fait pour lui ce qu'il faut
» toujours qu'une femme fasse pour nous, si nous
» ne voulons pas rester à jamais des ours ?

» Je serais enchanté qu'elle pût me fournir
» quelques détails sur les soupers de Frede-
» rick-Street, dont je lui ai si souvent entendu
» parler.

» Enfin, veuillez demander à la *Graefin* si elle
» a jamais reçu une longue et fort belle lettre de
» sir Walter, pour la remercier de l'envoi d'un
» livre que je crois être celui que j'ai vu une fois
» autre part, je veux dire son *Denkmal* (1). J'ai

(1) C'était une espèce de notice biographique sur son mari et son fils que la comtesse avait publiée en allemand sous le titre de *Denkmal*. Ce mot signifie monument.

» trouvé, il n'y a pas long-temps, une lettre de
» ce genre, sans signature, sans adresse, mais
» charmante. Je pense qu'il aura oublié de l'en-
» voyer, et que cet écrit appartient en consé-
» quence à madame la comtesse. S'il en est
» ainsi, je m'empresserai de le lui faire par-
» venir. »

La pauvre comtesse fut fort émue pendant que je lui lisais cette lettre. Elle n'avait jamais reçu de réponse de sir Walter Scott à celle qu'elle lui avoit écrite en lui envoyant son douloureux ouvrage, le *Denkmahl*. Elle avait été profondément affectée de se voir ainsi négligée par lui dans un moment où elle était accablée de chagrins domestiques, et alors qu'une lettre d'un ancien ami aurait été pour elle une sorte de consolation.

Par la même raison, sa joie fut extrême en apprenant que son plus ancien ami, celui dont elle n'avait jamais douté, ne l'avait réellement pas abandonnée. Elle me pria d'écrire sur-le-champ à M. Lockhart pour demander que cette précieuse épître que sir Walter Scott avait écrite, mais qu'il avait oublié d'envoyer, lui fût expédiée sans retard.

Il faut à jamais regretter que cette excellente dame n'ait pas vécu assez long-temps pour lire la lettre en question, que M. Lockhart ne manqua pourtant pas d'envoyer par retour de courrier.

Cette pièce si belle et si touchante, dont chaque mot l'aurait [enchantée, ne lui parvint jamais. Elle a sans doute été soustraite dans quelques-uns des bureaux de poste par lesquels elle a dû passer pour arriver, en traversant le continent, jusque dans le coin retiré de la Basse-Styrie où la personne à qui elle était adressée s'était exilée.

Quant aux autres lettres de sir Walter Scott, elle m'en rendit un compte très-douloureux. Elle s'était occupée pendant plusieurs années avec son mari, le comte de Purgstall, à former une collection de lettres originales des plus célèbres écrivains de l'Allemagne, avec plusieurs desquels ils étaient en correspondance familière. Ces lettres étaient arrangées avec le plus grand soin et serrées à part dans un tiroir à secret d'un secrétaire placé dans la vieille bibliothèque. A l'époque la plus funeste de la vie de la comtesse, quand après la mort de son fils une armée tout entière de prétendants se présentèrent pour partager sa succession, ce château, comme le reste des biens, fut, selon l'usage en Autriche, placé avec tout ce qu'il contenait sous la direction des tribunaux de Gratz, jusqu'à ce que le propriétaire légitime parvint à établir son droit. Ce règlement sage et salutaire est pour l'ordinaire suivi des résultats les plus avantageux, puisqu'il assure le cours éventuel de la justice, et empêche la dilapidation des propriétés dans

les cas de successions disputées. Si la comtesse avait placé les lettres en question dans les mains du commissaire chargé de régir la terre, il n'y a pas de doute qu'elles auraient été toutes conservées. Mais, dans l'agitation et la douleur de ce terrible moment, quand elle se voyait menacée d'une ruine complète, quand tout ce qu'elle avait de plus cher sur la terre venait de lui être enlevé, et quand elle avait en outre la tête remplie d'affaires de chicane, elle oublia complètement ces précieux documents, au nombre desquels se trouvaient toutes les lettres de sir Walter Scott. Elle n'y pensa même que longtemps après, quand tous les procès par lesquels on l'avait harassée furent terminés, et qu'il lui fut enfin permis de jouir en paix, dans cette paix du moins que le monde pouvait encore offrir à son cœur ulcéré, des faibles débris de l'immense fortune de la famille éteinte des Purgstall. Cependant un jour, ayant besoin de consulter une lettre que le grand Schiller avait écrite à son mari, elle ouvrit le tiroir secret avec son passe-partout, mais hélas ! il était vide ! Tous les papiers qu'il contenait avaient été volés, y compris tout ce qu'elle possédait de l'écriture de sir Walter Scott.

Cette malheureuse circonstance rendit, s'il est possible, plus vif encore son désir de posséder la précieuse lettre qu'il lui avait écrite et qui avait été

trouvée, après sa mort, parmi ses papiers. Peu de temps avant d'expirer, la comtesse exprima encore le désir qu'elle pût arriver à temps pour qu'elle la vit avant que ses yeux se fermassent à jamais à la lumière, mais elle n'arriva pas, et je crains bien qu'elle ne soit irrévocablement perdue. Heureusement M. Lockhart eut la précaution d'en tirer une copie avant de confier un pareil papier aux dangers des bureaux de poste du continent, et j'ai obtenu de mon généreux ami la permission de faire usage de cette lettre pour mieux développer le caractère de la comtesse. Je suis bien sûr que sa lecture prouvera que je n'ai point exagéré le bien que j'ai dit d'elle; car sir Walter ne lui aurait point écrit en de pareils termes s'il n'eût été inspiré par l'amitié d'une vie entière.

Avant de transcrire cette belle et intéressante lettre, il ne sera pas, je pense, hors de propos de rapporter un fait curieux de l'histoire de la comtesse, son amie, et que je crois pouvoir regarder comme incontestable. D'après ce qu'elle nous raconta de l'indépendance de son caractère et de sa conduite, de la singularité de ses manières, surtout du goût particulier qu'elle avait pour être toujours à cheval, et de son extrême franchise, enfin de plusieurs autres traits qui touchaient même à la bizarrerie, et dont elle disait

qu'il pouvait bien lui être permis de se moquer dans sa vieillesse, nous conçûmes dès l'abord l'idée que c'était elle que sir Walter avait pris pour modèle quand il peignit le caractère hardi et vraiment original de Die Vernon, et une fois que nos soupçons furent excités, tout sembla se réunir pour les confirmer. Ainsi nous trouvâmes fort étrange et fort inexplicable que de tous les ouvrages de sir Walter Scott, le seul qu'elle n'eût même jamais vu était *Rob Roy*, et lui ayant demandé quelle en était la cause, elle répondit que *c'était le seul qu'il ne lui eût pas envoyé*. Or cela se comprend quand on suppose qu'il l'avait prise pour modèle de son héroïne, mais dans toute autre circonstance, cette exception devient inexplicable.

Comme de raison nous ne tardâmes pas à lui faire faire la connaissance de ce roman, et pendant que nous lisions, nous examinâmes avec soin l'effet qu'il produisait sur elle. Le récit l'intéressa beaucoup plus que ne l'avait fait aucun des autres romans; elle admira surtout la description des sites, et toute la partie de la scène qui est placée dans le comté de Cumberland parut lui être tout à fait familière. A mesure que nous lisions, elle s'écriait : « Oh! je connais ce site. Je me rappelle de l'avoir décrit moi-même à sir Walter Scott.... Cette anecdote, c'est moi qui la lui ai racontée...

Je connais l'homme qui lui a fourni ce caractère.» et ainsi de suite pendant la plus grande partie de l'ouvrage. Mais ce qu'il y eut de remarquable, ce fut qu'elle ne fit pas une seule fois la moindre observation sur le caractère et la conduite de Die Vernon. Nous étions tellement persuadés, par toutes les circonstances, qu'elle avait elle-même saisi la ressemblance, que nous n'osions pas prendre la liberté de lui en parler directement. Nous laissions cependant échapper de temps en temps un mot, et nous lui fournissions l'occasion de dire ce qu'elle pensait; mais quoique très-communiquative sur tout autre sujet, elle gardait sur celui-ci un silence opiniâtre. Et ce qui rendait sa réserve d'autant plus remarquable, ce fut que dans tous les autres romans de sir Walter qu'on lui lisait, elle ne laissait jamais passer le moindre caractère sans le scruter à fond, et nous arrêtait souvent pour nous raconter d'autres anecdotes caractéristiques concernant les personnes en question, en nous assurant qu'elle savait parfaitement quelles étaient celles que l'auteur avait prises pour modèles.

Pour le reste j'ajouterai seulement qu'il est impossible de se figurer Die Vernon, devenue vieille, sous d'autres traits que ceux de notre excellente amie, madame de Purgstall, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Près de quarante années

d'expatriation , au milieu des guerres , des maladies contagieuses et de la famine , accompagnées alternativement du despotisme militaire et de la tyrannie civile, n'avaient presque pas refroidi cette générosité d'âme , ni affaibli ce mâle jugement qui lui avaient dans l'origine acquis la confiance et l'estime du Grand Inconnu , et que plus tard , parvenu au plus haut point de crédit et de renommée, il peignit dans un de ses personnages les plus originaux et les plus frappants.

Voici la lettre que sir Walter Scott avait écrite à la comtesse , et l'on avouera , je pense , qu'il serait difficile de concevoir un *Denkmahl* ou monument plus désirable que celui que contiennent ces lignes si simples , dictées par une amitié à laquelle près d'un quart de siècle de séparation n'avait rien ôté de sa première vivacité.

» MA CHÈRE ET TRÈS-PRÉCIEUSE AMIE,

» Vous ne sauriez vous imaginer combien je
» me suis senti intéressé et ému en recevant ,
» après tant d'années , l'aimable marque de sou-
» venir que vous m'avez envoyée. Votre frère
» Henri a déjeuné chez moi ; il m'a remis la lettre
» et le livre qui m'ont fourni , pendant plusieurs

» heures, la matière de réflexions bien mélancoliques.

» Il n'y a peut-être rien qui fasse autant rentrer l'âme en elle-même que d'être inopinément et fortement rappelé vers le passé, et cela par la voix d'une personne que l'on a tant aimée et tant respectée. Ne croyez pas que je vous aie jamais oubliée, ni vous, ni les heureux jours passés dans Frederick-Street, avec des personnes que le sort a séparées de moi pendant de si longues années et par une si grande distance.

» Le petit volume m'a été particulièrement agréable, en ce qu'il m'a fait connaître plusieurs circonstances que l'éloignement et les communications imparfaites m'avaient laissé ignorer, ou sur lesquelles ils ne m'avaient transmis que des renseignements inexacts.

» Hélas! ma chère amie, les plus grands efforts de l'amitié ne peuvent vous offrir que cette sympathie qui, toute sincère qu'elle est, ne paraît qu'un vain compliment à un ami affligé. Dieu seul sait avec quel plaisir j'entreprendrais tout ce qui pourrait vous procurer la douloureuse consolation de savoir jusqu'à quel point votre ancien ami prend intérêt au triste événement qui a porté une si profonde atteinte au repos de votre esprit. Il ne faut donc pas peser

» d'après leur valeur intrinsèque les vers qui
» terminent cette lettre ; car plus ils paraîtront
» insuffisants pour exprimer ce qu'ils voudraient
» énoncer, plus ils vous prouveront combien leur
» auteur désire faire une chose qui vous soit
» agréable.

» A dire vrai, il y a longtemps que j'ai renoncé à
» la gloire que procure la poésie. J'ai eu mon
» temps avec le public, et n'ayant pas beaucoup
» de foi dans l'immortalité poétique, j'ai été assez
» content de pouvoir quitter le jeu en gain, sans
» être obligé de le continuer, jusqu'à ce que j'eusse
» perdu tout ce que j'y avais acquis. D'ailleurs je
» sentais qu'il y aurait de la prudence de ma part
» à céder devant le génie plus fort et plus puissant
» de Byron. Si j'étais avide ou jaloux de renom-
» mée poétique, deux sentiments également étran-
» gers à mon caractère, je pourrais me consoler en
» me disant qu'il n'aurait pas été dans mes goûts
» de me dépouiller aussi complètement que Byron
» le fait, avant de commencer la lutte, ni de
» forcer l'admiration et le suffrage du public, en
» exposant, dans ma propre personne, la sublime
» attitude du gladiateur mourant. Mais avec la
» même franchise que je montrais il y a vingt ans,
» j'avouerai que ma susceptibilité est causée plu-
» tôt par le sentiment de mon infériorité que par
» une répugnance délicate pour le genre du

» combat. Quoi qu'il en soit, il y a un temps pour
» tout, et sans vouloir jurer de rien, je pense que
» celui de la poésie est passé pour moi.

» Ma santé a horriblement souffert l'année
» dernière; ce que j'attribue à un excès de travail
» et d'irritation nerveuse. Elle est, à la vérité,
» revenue en apparence à son état habituel;
» mais ma longue et douloureuse maladie,
» (des spasmes dans l'estomac), l'effrayant trai-
» tement qu'il m'a fallu subir, et l'usage pro-
» longé du calomel, m'ont appris que mon corps
» était fait de chair et non pas de fer, conviction
» dont je conserverai longtemps le souvenir, et
» qui me fera cesser toute occupation aussi péni-
» ble et aussi agitante que doit nécessairement
» l'être la poésie pour valoir quelque chose.

» Quand je suis dans cette humeur, je songe
» souvent à passer quelques semaines sur le con-
» tinent; peut-être une vacance d'été, et il est
» inutile de vous dire que dans ce cas il y aurait de
» bien grands motifs pour me faire aller à Gratz.
» Je crains bien que ce ne soit là la seule chance
» que nous ayons de nous revoir dans ce monde,
» nous qui autrefois nous voyions tous les jours!
» Car j'apprends de George et de Henry qu'il est
» bien peu probable que vous veniez jamais ici.
» D'ailleurs quand je regarde autour de moi, et
» que je songe à tous les changements que vous

» trouveriez dans les traits, dans les formes, dans
» le costume de tous ceux que vous avez connus et
» aimés, et combien de beaux vaisseaux que vous
» avez laissés voguant de conserve, leurs voiles
» tendues aux brises du matin, ont été séparés,
» non pas par un coup de vent soudain et une
» tempête violente, mais par le progrès lent et
» graduel du long voyage de la vie, quand je
» songe à tout cela, dis-je, je ne sais vraiment
» pas si votre retour ici serait pour vous une
» source de plaisir.

» Le roman brillant et agité de la vie est
» terminé pour nous. L'histoire réelle, si triste et
» si sévère de l'humanité a grandement avancé
» sur nos têtes, et l'âge sombre et peu aimable,
» a posé sa béquille sur l'épaule du plus vigou-
» reux d'entre nous. Il y a cependant une chose
» dont vos anciens amis peuvent se vanter, c'est
» d'avoir tous suivi leur route avec honneur, pres-
» que tous même avec distinction, et les soupeurs
» fraternels de Frederick-Street, ont certes joué un
» grand rôle dans le monde, ainsi que l'on devait
» s'y attendre, d'après les talents de celle sous les
» auspices de qui ils se réunissaient.

» Un des spectacles les plus agréables que vous
» présenterait l'Écosse telle qu'elle est aujourd'hui,
» serait de voir votre frère Georges en possession
» de la terre la plus belle et la plus romantique

» de tout le Clydesdale ; de Corehouse. Je lui
» ai souvent promis de la parcourir avec lui et de l'as-
» sister de ma profonde expérience comme plan-
» teur et comme jardinier paysagiste. Je vous as-
» sure que mes chênes survivront à mes lauriers, et
» je me *pique* plus du succès de mes compositions
» d'engrais que de toutes les autres compositions
» auxquelles j'ai pris part. Mais nous avons été
» l'un et l'autre si fort retenus par nos affaires,
» que nous n'avons jamais pu fixer un moment
» qui convînt à tous deux ; et, avec le plus grand
» désir de faire cette partie, peut-être n'y par-
» viendrons-nous jamais.

» Voici une lettre mélancolique, mais elle
» l'est principalement devenue par suite de la tris-
» tesse qui règne dans la vôtre ; vous avez eu de vé-
» ritables malheurs à déplorer, tandis que ma
» tristesse n'est que cette sensation mêlée de gaieté
» que les personnes les plus heureuses éprouvent,
» quand elles jettent un regard en arrière sur la
» vie humaine. Quant à ma propre vie, je ne
» puis que rougir de sa prospérité et craindre la
» manière dont elle se terminera ; car en raisonnant
» d'après la doctrine des probabilités, j'ai peu de rai-
» son d'espérer que la même bonne fortune m'ac-
» compagnera toujours. J'ai des enfants tendres et
» qui donnent des espérances, j'ai trouvé beaucoup
» d'amis, peu de malveillants, et à ce que

» je crois, point d'ennemis ; enfin j'ai acquis plus
» de gloire et de fortune que la simple littérature
» n'en a jamais procuré à aucun homme avant
» moi.

» Je vis au milieu des miens ; je suis entouré
» de personnes dont le bonheur dépend de moi, et
» je m'efforce de l'assurer autant qu'il est en mon
» pouvoir. J'ose croire que mon humeur qui, par
» sa nature, comme vous le savez, était bonne et
» facile, n'a point été gâtée par la flatterie ou la
» prospérité, et c'est ce qui m'a fait échapper
» complètement à cette irritabilité de caractère, qui,
» je crois, est plantée dans le char du poète, comme
» l'esclave dans celui du triomphateur, pour l'em-
» pêcher de jouir de son triomphe.

» Si cependant les choses changeaient pour moi,
» et dans les temps où nous vivons, comme à dire
» vrai dans tous les temps, de pareils changements
» sont à craindre, je me flatte que je saurai me dé-
» pouiller de ces avantages extérieurs, comme
» d'un manteau très-*confortable* à la vérité, mais
» dont à la rigueur je puis me passer. »

Les vers dont il est question dans la lettre de sir Walter, ne se sont pas retrouvés, et comme il paraît qu'ils n'ont jamais été composés, c'est sans doute pour cette raison que la lettre n'avait

pas été expédiée immédiatement à son amie la comtesse. Il aura peut-être laissé cette lettre ouverte, afin de profiter d'un moment d'inspiration, et ce moment ne sera jamais venu ; dans l'intervalle, et la lettre et les vers projetés seront sortis de sa mémoire.

Il n'y a rien d'extraordinaire à cela, quand on considère les nombreuses affaires dont il était accablé, et qui préparaient insensiblement la terrible catastrophe qui, bientôt après, renversa totalement sa fortune.

Cet homme grand et bon, car il n'était pas moins bon que grand, semblait en effet vouloir se préparer à la possibilité d'un semblable malheur, en contemplant son éventualité avec un sentiment intérieur de fermeté morale, et il est bien doux et bien instructif de penser que cette fermeté ne l'abandonna pas un instant, quand arriva pour lui le terrible moment de l'adversité.

FIN.



par la suite, il est intéressant à son tour la
conscience. Il n'est pas possible de le faire ou-
vrir, sans le pousser au moment d'inspiration,
et ce moment de réflexion vient dans l'intér-
valle, et la lecture et les vers projetés seront sortis
de sa mémoire.

Il n'y a rien d'extraordinaire à cela, quand on
considère les nombreuses années dont il était
occupé, et qui ont pu se passer dans la ter-
rible catastrophe, avant d'être revivus lo-
talement se former.

Le monde est grand et bon, car il n'est pas
impossible que le grand, semblant en fait vouloir
se préparer à la possibilité d'un semblable mal-
heur en comprenant son éventualité avec un
sentiment intérieur de femme morale, et il est
bien bon et bien instructif de penser que cette
pensée ne l'abandonne pas un instant, quand
il n'a pour lui le terrible moment de l'adversité.



TABLE DES CHAPITRES

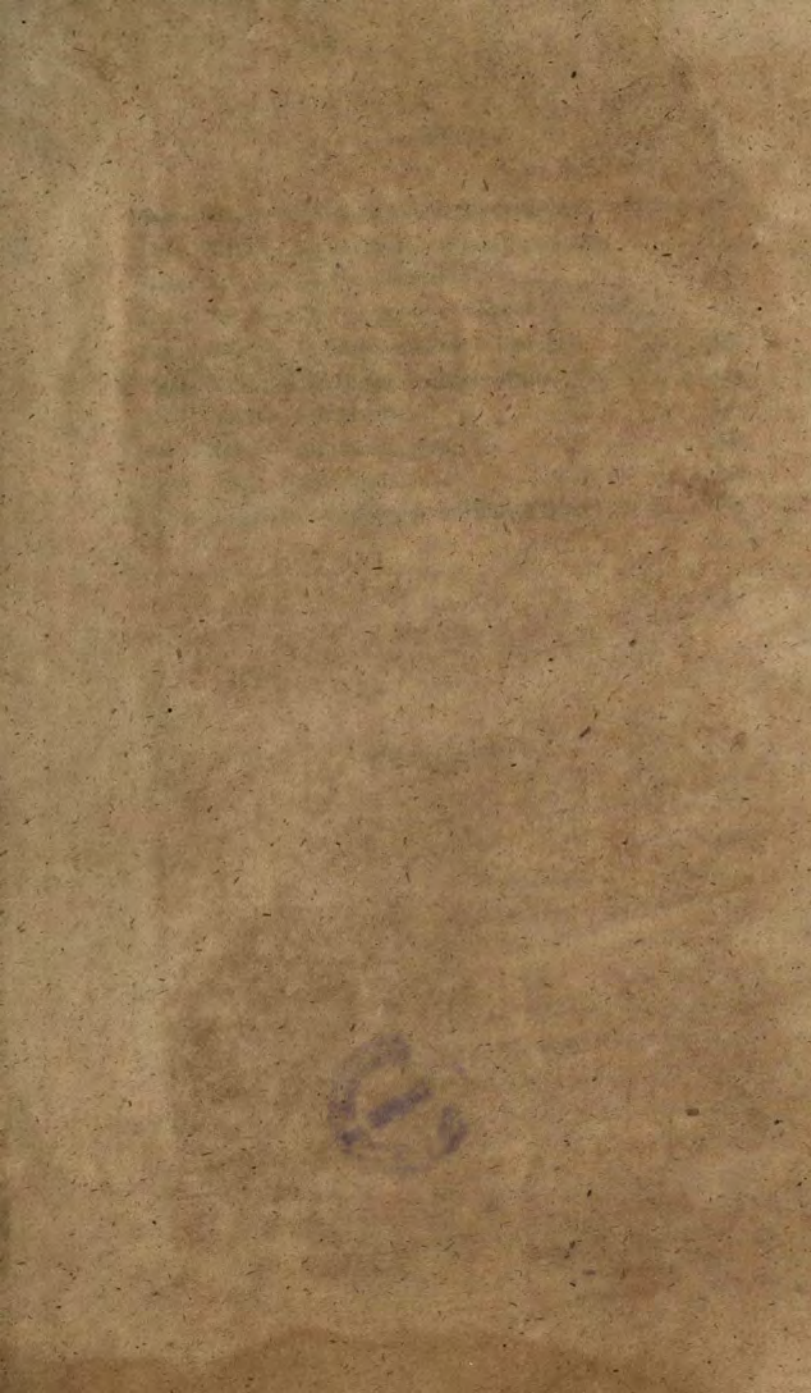
CONTENUS DANS CE VOLUME.

	Pages.
AVIS AU LECTEUR.	i
CHAPITRE I ^{er} . — L'Invitation.	1
CHAP. II. — Le Château.	31
CHAP. III. — La Comtesse.	41
CHAP. IV. — Le Cercueil de fer.	55
CHAP. V. — Les Voisins.	69
CHAP. VI. — Les Convives rivaux.	83
CHAP. VII. — L'Archiduc Jean d'Autriche.	103
CHAP. VIII. — La Langue allemande.	125
CHAP. IX. — Une Journée à Hainfeld.	139
CHAP. X. — Encore pis.	171
CHAP. XI. — La Fâcheuse.	189

	Pages.
CHAP. XII. — Charlatanisme et Absolutisme.	211
CHAP. XIII. — Le Marchand de tabac impérial.	229
CHAP. XIV. — Le Lit allemand.	241
CHAP. XV. — L'Amour sacré et l'Amour profane.	249
CHAP. XVI. — Les Réjouissances à Hainfeld.	283
CHAP. XVII. — Le Chapitre des accidents.	299
CHAP. XVIII. — L'Alarme.	317
CHAP. XIX. — La Catastrophe.	331
CHAP. XX. — Le Caveau.	347
CHAP. XXI. — La Comtesse et Walter Scott.	367

FIN DE LA TABLE.





18

23755